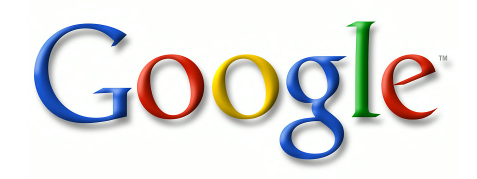




STÉPHEN LIÉGEARD

LES
GRANDS CŒURS

Droit et ferme !

(*Vieille devise*)

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1882





LES GRANDS CŒURS

DU MÊME AUTEUR :

DE LA MAXIME : « *Le partage est déclaratif de propriété* », monographie qui a remporté la médaille d'or au concours du Doctorat. 2e édition. Paris, Auguste Durand . . . . 3 fr. »

LE VERGER D'ISAURE (poèmes couronnés). Paris, Hachette. 1 volume. . . . . 3 fr. 50

TROIS ANS A LA CHAMBRE. Paris, Dentu. 1 volume. . . 3 fr. 50

UNE VISITE AUX MONTS MAUDITS. Paris, Hachette. . 1 fr. »

VINGT JOURNÉES AU PAYS DE LUCHON. Paris, Hachette. 1 volume avec carte . . . . 3 fr. 50

A TRAVERS L'ENGADINE, nouvelle édition. Paris, Hachette. 1 volume. . . . . 3 fr. 50



STEPHEN LIÉGEARD

STÉPHEN LIÉGEARD

LES

GRANDS CŒURS

Droit et ferme !

(*Vieille devise.*)



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

—

1882

AU LION DE LUCERNE

Potius mori...

Couché, le fer au rein, la crinière sanglante,
Il meurt... l'œil a des pleurs, car l'agonie est lente.
La griffe sur les lis où retombe son front,
Prêt à les protéger contre un dernier affront,
Pour la dernière fois il rugit sa menace...
Puis, d'un muet dédain la fouettant à la face,
Semble dire à la meute immonde qui le mord :
« Attends, pour y toucher, que le lion soit mort ! »

Lion, je n'ai jamais approché de ta pierre,
Qu'un pleur ne soit monté brûlant à ma paupière ;

Jamais je ne te vis aux fleurs du noble écu
Appuyer l'âpre effort de ton ongle invaincu,
Sans qu'un éclair glissant de ta mourante flamme
N'ait rallumé la cendre où se complaît mon âme :
Car cet antre qui s'ouvre, inaccessible, au roc,
— Sillon d'éternité dont l'épée est le soc —
Reste à mes yeux épris des hauts faits de vaillance,
Comme un temple voilé par l'ombre et le silence
Où le vieil Honneur veille, obscure déité,
Près du corps expirant de la Fidélité.

Nuit d'août, fatale nuit, dont la torride effluve
Trahit la lave en feu couvant sous un Vésuve,
Nuit, une fois de plus, clémente à l'assassin!
Je vois briller le sabre et j'entends le tocsin —
Pleur d'airain, morne glas, tonnerre avant l'orage...
Du Marseillais Danton court attiser la rage;
Santerre, hache au poing, entraînant les faubourgs,
Prélude au roulement lugubre des tambours;
L'égout jette au pavé son flot hideux; la rue,
En soif de sang versé sur le château se rue :
Place!.. quand l'oint de Dieu pâlit d'un vague effroi,

Le haillon devient pourpre et le sicaire est roi,
Car c'est trop peu que brille alors, chez une reine,
Du flambeau qui s'éteint la majesté sereine !
— « A cheval, et mourons, sire ! » Il ne répond pas...
Le destin l'a marqué pour un autre trépas.
Il ne dormira point au palais de ses pères,
Ayant, de haute chute, écrasé les vipères ;
Ainsi, chéris du ciel, périssent les héros...
Lui, l'échafaud l'attend, et la main des bourreaux.
Cette heure, il la paiera par cinq mois de souffrance,
— Heure de deuil, de honte aussi pour notre France,
Où rien ne vibra plus, au souffle des dangers,
Que l'âme d'une femme et des cœurs d'étrangers !

Alors tu te souvins, fier entre les superbes,
Qu'en tes forêts le vent ne courbe que les herbes,
Que tu bus à la source où Tell fit son serment,
Que jamais à sa foi le grand fauve ne ment,
Qu'il doit — lui fallût-il ouvrir son sein aux piques —
Imiter Winkelried en ses transports épiques :
Et, degrés par degrés, tu descends à pas lents...
Ta queue, à coups pressés, frappe tes larges flancs ;

Un feu sombre en éclairs jaillit de ta prunelle;
Du bon droit pris d'assaut dernière sentinelle,
Tu vas — oubliant tout, hors ce qui t'est commis :
— « Lève-toi de ce seuil et nous serons amis! »
Sifflait un des serpents... de quelle dent farouche
Tu lui clouas, lion, sa parole à la bouche!
Il expire, et puis vingt, et cent ont même sort...
Où l'acier de ta griffe a passé, c'est la mort!
Car les tiens sont ainsi, que lorsque l'un d'eux tombe,
Il fait son lit funèbre avec une hécatombe.
Déjà la plèbe fuit, tu triomphes : ta voix
Sonne un hallali rauque à l'émeute aux abois;
Treize siècles de gloire en ton effort espèrent...
Non, il te faut mourir, et qu'ils se désaltèrent
Aû pur flot de ta veine épanchant sa liqueur,
Ne fût-ce que pour voir ce qu'enferme un tel cœur.
Et c'est le bras du maître, hélas, qui te muselle,
Toi retrempant sa pourpre à ton sang qui ruisselle!
Quoi! se rendre... Eh bien, soit! Un morne abattement
Glace, du même coup, ta vie et ton serment.
Sur le marbre rougi, menaçant, tu te couches;
Ton œil, d'un feu suprême, aveugle leurs yeux louches,
Et tu meurs, en lion, dans un jour de combat,

Avant d'entendre, au bruit du couteau qui s'abat,
L'enlacement hideux de ces hordes en fête
Chanter l'égalité devant un tronc sans tête.

Le vert laurier fleurit pour qui s'est bien battu...
Un immortel rameau consacre ta vertu.
Dans le granit moins dur que n'était ton courage
Tu revis à jamais, épargné de l'orage.
Ta patrie a voulu qu'à ton front triomphant
L'honneur fût aussi grand que grand fut son enfant;
Par elle le génie évoqué fit son œuvre;
L'aigle a frappé le roc où rampait la couleuvre,
Et ta vivante image en éclats en sortit,
Joyau pur qu'à son tour la nature sertit.
Là, le silence règne, étouffant les heurts d'armes;
Goutte à goutte une source épand, larme sur larmes,
Sa rosée où l'iris n'étincela jamais;
Le soleil luit à peine une heure, à ses sommets;
Jamais il n'alluma, du feu de ses opales,
L'étang morne qui dort voilé sous les joncs pâles :
On dirait que cette onde, en son lit souterrain,
S'est bronzée au reflet de ton âme d'airain.

La verdure elle-même y brunit les ténèbres;
Partout de noirs cyprès, des ifs, des pins funèbres,
Parure triste, en mai, quand tout va rajeunir,
Éternelle du moins, comme ton souvenir!

Et je viens aujourd'hui, découragé, sans force,
— Tel l'arbre à qui l'éclair n'a laissé que l'écorce —
M'incliner vers ta crypte où plane le sommeil,
Guettant sur ton front mort les frissons du réveil.
Nous aussi, fiers débris d'une vague néfaste,
Nous avons vu passer le torrent qui dévaste,
Le flot pousser le flot, et la fange monter
Plus vite que nos mains ne se pouvaient compter.
Nous avons vu se perdre en ruisseaux les empires,
Le sceptre d'or rouler des plus mauvais aux pires,
Le pillage embusqué, la vengeance à l'affût,
Les héros et les Dieux oscillant sur leur fût
Flamboyer de si loin, que nul sombre prophète
Ne rêva tels flambeaux pour éclairer la fête...
— Heureux si, dans le temps où tout croulait en nous,
Le Teuton n'eût meurtri nos cœurs sous ses genoux!
Nous aussi, nous portons, par le crime aiguisée,

A notre flanc qui saigne une hampe brisée ;
La mémoire nous suit des jours évanouis ;
Sur son miroir sans tache à nos yeux éblouis
Glisse parfois, doux spectre, une image attendrie —
Celle qu'on aima tant et qui fut la Patrie !
Nous lui tendons les bras, nous murmurons son nom...
Mais l'aube est loin encore où doit parler Memnon ;
L'image fuit... et nous, seuls à chercher la France,
Nous espérons toujours contre toute espérance.

Avons-nous tort pourtant? Grand fauve, à ton rocher
Vit une fleur dont nul ne saurait approcher.
Incrustée à la pierre elle se penche au gouffre,
Ainsi que la Pitié vers le blessé qui souffre :
Point d'herbes alentour, point de suc nourricier
Pour étancher sa soif en ce long mur d'acier.
Qui l'y sema, réponds, la brise ou la tempête?
Qui l'y retient versant ses parfums sur ta tête ?
Est-ce l'aurore humide ou bien l'eau de tes pleurs
Qui rafraîchit sa tige et lustre ses couleurs ?
Dans le volcan éteint que fait cette corolle ?
Elle est le reflet bleu, le rayon qui console :

Trop haut flottait l'azur, et c'en est un lambeau
Que quelque ange du ciel jeta sur ce tombeau.
Ainsi de notre espoir ! où passa l'âpre flamme
Il refleurit encore en parfumant notre âme ;
Espérer, c'est la vie !... Eh bien, alors, oh ! dis,
Toi qui dors là ! Quand donc, au seuil des jours maudits,
Te verrons-nous — roulant cette voix de tonnerre
Dont frémit l'aigle même assoupi dans son aire —
Sur l'hydre terrassé de la rébellion
Te redresser, terrible, et rugir, ô Lion ?

MOSELLA !

Salve, magne parens frugumque virumque, Mosella!

AUSONE.

« Salut, nymphe des champs, orgueil de la prairie !
Un pampre parfumé s'enguirlande à tes monts,
Tes bois sont verdoyants et ta rive est fleurie :
Ta race, essaim guerrier qu'aux combats nous formons,
Joint son lustre à l'éclat de tes ondes moirées ;
Le miel du Latium est moins doux que ton luth :
Mère des cœurs vaillants et des moissons dorées,
Noble Moselle, à toi salut ! »

Ainsi chantait Ausone, et de son vers superbe
Il payait, comme un roi, ton hospitalité...

1.



Eh bien, quand de tes bords mon pied touche enfin l'herbe,
Quand trois ans loin de toi, trois ans d'éternité
Ont du pain de l'exil nourri ma plainte amère, —
Que ma lyre, à son tour, s'inclinant vers tes eaux,
Murmure un chant d'amour et le berce, ô ma mère,
Sur les soupirs de tes roseaux !

Tu te tais... nul écho ne monte de la plaine !
Le pasteur aurait-il désappris ses chansons ?
N'épands-tu plus ta source à coupe toujours pleine ?
Tes ceps gonflés de sève ont-ils moins d'échansons ?
Pourquoi ce sanglot sourd du vent dans les ténèbres ?
Pourquoi, le long des bois, ces fauves accroupis,
Et sur ces tertres verts des vols d'oiseaux funèbres,
Et tant de croix au lieu d'épis ?

L'âpre mot du Toscan est écrit sur la porte...
Oui, laissons l'espérance ! au seuil je lis, hélas,
Qu'une peste est venue et que la ville est morte.
Chaque pierre a son deuil, chaque bruit a son glas ;
L'âtre s'est refroidi, la vitre reste sombre :

Rien au loin qu'un galop rapide de coursier,
Ou quelque pas pesant qui fait parfois dans l'ombre
Sonner ses éperons d'acier.

Quoi ! la fleur de Lorraine est-elle ainsi flétrie ?
Est-ce là cette Metz si rebelle au vainqueur,
Que de son gant de fer Charles-Quint a meurtrie [1],
Impuissant, dans sa gloire, à conquérir ce cœur ?
Quel assaut l'a réduite, ou quel or achetée ?
Dis comment, par quel pacte, une altière cité,
Comme un enjeu de guerre imprudemment jetée,
Dut livrer sa virginité ? —

S'ils ont flétri la vierge [2], ils ne l'ont point conquise.
Nul n'écouta son cri, nul n'aida ses efforts,
Tant était bien scellé le sépulcre de Guise !
La faim lui dénoua sa ceinture de forts,
Le hulan tout botté souilla sa couche libre...
Mais le cœur est à nous et nous doit revenir,
Avant que l'Aigle Noir n'en ait pu, fibre à fibre,
Arracher jusqu'au souvenir.

Ah! frère du hibou que le jour effarouche
Et qui se repaît d'ombre en son antre caché,
Il eut peur du soleil, ce faux aigle à l'œil louche!
Comme au temps de Macbeth les forêts ont marché;
La tempête couvait sous ces vertes murailles,
Puis quand la terre eut soif de larmes et de sang,
La Mort, prête à faucher, sortit de leurs entrailles
Dans un tonnerre éblouissant.

Et l'invisible spectre en frappant se promène,
Et l'épi sur l'épi tombe au bord des sillons,
Et le sable altéré boit la rosée humaine,
Et l'étranger frissonne à voir nos bataillons
Bondissant, sabre haut, vers la mitraille horrible,
Se fondre, ainsi que neige, en ce volcan qui bout,
Et rouler leurs torrents sous l'obus qui les crible,
Foudroyés, mais toujours debout.

Voilà pourquoi, la nuit, sur l'immense ossuaire,
S'abat, en tournoyant, le vol noir du corbeau:
Pourquoi rôde alentour de ces corps sans suaire

Le loup, guetteur funèbre, espérant son lambeau :
Pourquoi le vent gémit, pourquoi vers cet érèbe
Tout peuplé de sanglots par les fureurs des rois,
Le soc du laboureur ne peut fendre la glèbe
Sans se heurter à quelque croix.

Mais nous avions du ciel épuisé la clémence :
L'archange des combats n'était plus avec nous.
En vain, brisant sa coupe et pleurant sa démence,
La France aux pieds du Christ s'est traînée à genoux ;
C'était l'heure où tout tremble, où tout croule, où tout tombe !
La tige des Marceau n'eut pas de rejetons [3],
Et le vieux Marius n'osa quitter sa tombe
Pour exterminer ces Teutons.

Et pendant qu'aux lueurs des villes embrasées
La mère, demi-nue, emportait son enfant,
Que la Pitié, la Foi, la Valeur écrasées
Gisaient sous le talon du Germain triomphant, —
Dans l'ouragan de feu, parmi la pluie ardente,
Retentit tout à coup, âpre, sinistre, froid,

Un cri qu'à ses damnés eût pu seul prêter Dante :
« Hurrah ! la Force avant le Droit ! »

« La Force avant le Droit », ont-ils dit... ô blasphème !
Nul ne l'avait poussé sur tes bords ce cri-là,
Depuis qu'élu par Dieu pour le sanglant baptême
Dans un jour d'épouvante y parut Attila [4] ;
Les temps sont revenus du Hun et du Vandale...
Qu'importe ? à ces clameurs dont se rit sa fierté,
Foulé, mais non soumis, ton sol, sous leur sandale,
Répond : « Justice et Liberté ! »

Car tu les vis fleurir ces tiges immortelles,
Quand un autre drapeau t'abritait sous son pli...
Tu sais que les splendeurs de leurs reflets sont telles
Que le front du Barbare en a parfois pâli,
Qu'elles bravent l'éclair, embaument les ruines,
Irisent du captif les mornes horizons,
Et font mieux que l'obus, du bout de leurs racines,
Craquer le granit des prisons.

Ah ! puisse, dès demain, la grande contristée
Sur sa plaie encor vive en exprimer le suc !
Elle a touché la terre à la façon d'Antée,
Et rompu son orgueil comme un rameau caduc :
Mais le choc en son âme a réveillé la sève,
Un souffle inespéré la semble rajeunir :
Frémissante, elle attend que son astre se lève,
Les yeux tournés vers l'avenir.

Puisse-t-elle en ses bras étouffer la discorde !
Assez elle a souffert de son poison fatal...
Que jamais plus au cœur cette hydre ne la morde !
Que chacun de ses Dieux retrouve un piédestal,
Que de tous leurs rayons brille son auréole,
Et que, debout enfin dans sa sérénité,
Par les feux du génie, et non par le pétrole,
Elle éclaire l'humanité !

Peut-être alors, touché de sa peine profonde,
Celui qui prend souci des peuples terrassés,

Qui frappe, puis absout, qui détruit, mais qui fonde,
Étendra-t-il sa droite, en disant : « C'est assez ! »
Et peut-être on verra, son ire étant fléchie,
Quelque vengeur grandi pour ce combat lointain
Planter tout flamboyant sur ta rive affranchie
Le labarum de Constantin [5].

Et roulant, ô Moselle! avec l'or de tes sables [6],
Hymnes ou lais d'amour, pœan ou gai refrain,
Et séchant sous tes cils ces pleurs intarissables
Dont la rosée amère étonne le vieux Rhin, —
Comme un Léthé par qui toute douleur s'apaise
Tu reviendras, joyeuse, en nos murs que tu fuis,
Caresser à nouveau d'une vague française
L'honneur d'un blason reconquis.

Alors aussi ma strophe aux ailes éployées
Planera dans l'iris de ton reflet changeant :
Soit que vers ces forêts lentement côtoyées
Qu'embaume du muguet la clochette d'argent,
Je m'en aille, oublieux des ronces du Calvaire,

Écouter, sur la mousse où les geais sont blottis,
Ce que peut aux zéphirs conter la primevère,
Ou la source aux myosotis ;

Soit que, du frais berceau de nos treilles mûries,
Assistant aux ébats de ton peuple nacré [7]
Je laisse avec le flot couler mes rêveries...
Dussé-je, hôte indiscret de quelque antre sacré,
Surprendre, dans ses jeux, vers les heures brûlantes,
La naïade à l'œil bleu qu'un Pan lutine en vain,
Et qui s'évanouit en perles ruisselantes
Sous l'ardent baiser du Sylvain !

Ou bien dans ton cristal transparent sous ses rides,
Ma nef, rasant les prés, verra trembler, au soir,
Ces vergers, doux rivaux de ceux des Hespérides,
Ces rocs où les Césars aimèrent à s'asseoir [8],
Ces thermes, ces forums, ces tours, géants moroses,
Fiers ossements couchés au revers du coteau,
Où la ballade a mis sa guirlande de roses
Et le lierre son vert manteau ;

Et tandis qu'ondulant aux plis de leurs écharpes
Sur un rayon d'azur se bercent les Willis,
La lune, aux flancs des burgs où frissonnent les harpes,
Évoquera pour moi, d'entre tes joncs pâlis,
Ermites et héros, palais et basiliques,
Et les crimes soudains et les longs repentirs,
Et tout ce que notre âge adore de reliques
Dans la poudre de tes martyrs [9].

Alors des temps nouveaux apparaîtra le signe...
Alors tes champs parés de thyrses et de fleurs
Ne seront plus rougis que du sang de la vigne !
Alors la tiède brise aura séché tes pleurs !
Alors tu souriras à des fronts moins sévères [10],
Quand tes grappes, noyant les mauvais jours subis,
Épandront, comme un flot de soleil en nos verres,
Leurs topazes et leurs rubis !

Mais tant qu'à ses banquets la triste servitude
Aigrira nos hanaps du fiel de sa liqueur,
Tant que de ses refrains l'écho barbare et rude

Blessera mon oreille en déchirant mon cœur :
Ame en mal du pays, que l'orage balance,
Je suspendrai ma lyre aux rameaux de tes bords...
Ce sol est consacré : prions bas ! le silence
Sied aux vaincus et plaît aux morts.

Metz, octobre 1873.

LE CADEAU DE NOCES

His amor unus erat, pariterque in bella ruebant.

VIRGILE.

C'était aux derniers jours de l'immense désastre.
La France, l'œil au ciel, cherchait en vain son astre :
Les cieux s'étaient voilés, et l'on eût dit que Dieu
Nous jetait dans la nuit un éternel adieu.
On se battait pourtant, au couchant, à l'aurore,
Partout où du soldat l'honneur vibrait encore.
Un âpre désespoir haussait parfois les cœurs :
Parfois l'acier rompu sous le pied des vainqueurs
Se redressait, sifflant, et souffletait leur face...
Mais une heure, hélas! vient où tout rayon s'efface.
Tu le sus, ô Patrie, alors que te baissant

Pour éveiller tes preux endormis dans le sang,
Ta main ne trouva plus sur la terre usurpée
Qu'un dévoûment sublime et des tronçons d'épée!

Donc un soir de janvier que la neige à flots lents
Tombait, une clameur retentit: Les uhlans!
« Les voilà! les voilà! » criait le petit pâtre...
Aussitôt le rouet s'arrêta près de l'âtre;
Des femmes, le front pâle, accoururent au seuil,
Interrogeant la plaine, échangeant un coup d'œil;
On entendit grincer des verrous; les lumières
S'éteignirent, d'un souffle, aux vitres des chaumières,
Puis, comme un cher trésor menacé qu'on défend,
La mère sur son sein pressa plus fort l'enfant.
Car là-bas, tels qu'on voit les spectres, fils des fièvres,
De mornes cavaliers, sabre au poing, givre aux lèvres,
Sous leurs manteaux raidis dressaient leurs corps de fer.
Sortis des bois glacés ou vomis par l'enfer,
Ils s'avançaient sans bruit, et la lune en silence
Rayait le chemin blanc de l'ombre de leur lance.
Pas un murmure au loin, pas un tressaillement,
Hors la plainte d'un chien hurlant sinistrement;

La rue était muette et le foyer sans flamme :
On eût dit un hameau d'où venait de fuir l'âme.

Ainsi l'oiseau se tait, quand plane le vautour.

La bourgade est cernée : ils en ont fait le tour.
A l'œuvre, les Teutons ! du cuivre qu'il embouche
Trois fois l'un d'eux arrache un hallali farouche :
L'air en est déchiré, mais l'écho seul répond,
Car la Liberté morte a le sommeil profond.
« Au diable les hiboux que la musique effraie !
Fit le soudard ; en chasse alors, sus à l'orfraie ! »
Et piquant sa monture, et redoublant son glas,
Il mit, du premier choc, un volet en éclats.
Debout, un grand vieillard apparut vers la porte :
« Maudit sois-tu, dit-il, toi que l'orage apporte !
— Ouvre, l'homme, et tais-toi ; sinon, guerre au logis !
— De quel droit? — Droit du sabre : il ordonne, obéis !
— Si mes fils étaient là, tu pourrais en rabattre.
— Ces fils, où donc sont-ils? — Ils sont allés se battre !
— Loups contre chrétiens ?—Non, soldats contre brigands ! »

La parole expira sous un revers de gants.
Mais déjà, fouettant l'air, le reître sur la dalle
Lourdement s'écrasait, foudroyé d'une balle.
Un coup de feu, rapide autant que fut l'affront,
Avait guéri la joue en fracassant un front.

Quel bras s'était levé? Le bras divin sans doute,
Celui que tout forban trouve un jour sur sa route.
La lisière était proche et vaste la forêt :
L'éternelle justice y garde son secret.

Cependant, des buissons, par vingt côtés, en foule
Surgissent les Prussiens... flot mouvant, sombre houle
Dont la fureur croît, s'enfle, éclate, en contemplant
Quel linceul fait la neige au cadavre sanglant.
Par les seuils profanés la vengeance s'égare :
« Væ victis! » de tout temps fut la loi du Barbare.
O rude sœur du glaive, ô voix du vieux Brennus,
Nous t'avions oubliée... eux se sont souvenus!
De leurs toits où l'hiver suspend ses pleurs de glace
Les pâles habitants sont traînés vers la place.

— Trente à peine, de l'âge inutiles débris :
Le reste est sur la Loire, ou se bat dans Paris.
Qu'importe ? La vieillesse, elle aussi, doit sa dîme ;
Place au conseil ! les chefs vont marquer la victime.

Le premier qui parla fut un lieutenant blond,
Teint mat, air vaporeux, barbe ambrée, ongle long,
Courtisan de Lutèce au temps de ses féeries,
Et, l'autre avril encor, prisé des Tuileries
Pour son art à glisser aux dames de la cour
Entre deux temps de valse un doux propos d'amour.
L'acier tranche moins net, car, sans nulle hypallage,
Il opina tout franc à brûler le village,
Et comme on s'enquérait des gens, — lui, d'un ton sec :
« Les gens, dit-il, les gens ? parbleu, les gens avec ! »
On murmura. Parfois, pris d'un dégoût immense,
Le fauve a des retours qui s'appellent clémence ;
La bise, ce soir-là, soufflait à la pitié :
Le beau valseur parut trop brutal, de moitié.
Chacun parlant : « Messieurs, interrompit un sage,
Vive le talion, d'antique et noble usage !
Comme on frappa, frappons : œil pour œil, dent pour dent ! »

L'avis plut d'autant mieux qu'il vint du président.
C'était un gros major à la mine prospère,
Fort ami de nos vins, tendre époux et bon père,
Rappelant mal César par le côté vainqueur,
Mais pour Teuton qu'il fût, ne manquant pas de cœur.
« Çà, vous tous ! — gronda-t-il, dans sa moustache grise,
Tandis que les captifs parqués devant l'église
Sous l'aile de la nuit frissonnaient demi-nus, —
A trembler plus longtemps vous seriez mal venus.
Puisqu'aux pires forfaits la pitié peut descendre,
Ce bourg est épargné, qu'on eût dû mettre en cendre.
Pareil don toutefois appelle un autre don :
La tête du coupable est le prix du pardon. »

Dans un morne sanglot finit le cri de joie :
Le fauve, d'un élan, ressaisissait sa proie.

Alors sur cet amas de séniles douleurs
Se dressent deux blessés, ou plutôt deux pâleurs.
Frêles étaient les corps, les cœurs de grande taille.
Ils allaient de l'avant naguère à la bataille,

Quand un éclat d'obus, tous deux, en même temps,
Les coucha côte à côte aux pieds des combattants.
La plaie avait séché ; l'âme seule, meurtrie,
Saignait encor des coups dont mourait la Patrie.
L'un portait le front haut : il se nommait André.
L'autre, Pierre, humble et doux, à l'œil moins assuré,
N'était lion qu'au feu... hors de là, sa pensée
S'en allait en soupirs chercher sa fiancée.

Les deux amis se sont entendus à mots brefs,
Puis, la main dans la main, marchant droit vers les chefs,
Ils s'inclinent. Plusieurs ricanaient en silence.
André sent sa fierté croître sous l'insolence :
« Je ne viens point, dit-il, embrasser vos genoux !
On parle de coupable, il n'en est pas chez nous.
Du doute au châtiment mesurez mieux l'espace.
L'habitant répond-il de la foudre qui passe ?
Un lâche à son foyer insultait un vieillard :
L'éclair le cloue au sol comme un oiseau pillard...
Qu'y pouvons-nous ? Forcez, fouillez chaque demeure,
Et si vous y trouvez une arme, — que je meure !
Nos fusils font leur œuvre en des bras plus virils.

Vous les avez connus, dans les jours de périls,
Quand les vôtres tombant sous leurs larges fauchées
Voyaient d'épis humains nos frontières jonchées.
Ici sont des berceaux, des tombes, des blessés,
Seuls gardiens qu'en partant nos frères aient laissés.
Vous faut-il notre cendre? Eh bien, vienne la flamme!
Nous en sortirons purs de tout soupçon infâme.
Quand un Français surgit menaçant sur vos pas,
C'est en soldat qu'il frappe... il n'assassine pas. »

Eux, pendant que sa voix tonnait comme l'orage,
Se taisaient à l'écho de ce mâle courage.
« Il se peut, mon enfant, que vous ayez raison,
Dit enfin le major ; mais tout, en sa saison.
Le cadavre décide, et sans discours plus ample,
Il veut que l'un de vous soit livré pour l'exemple.
Voici l'église : entrez dans la maison de Dieu.
La nuit vous appartient, l'aube est à nous. Adieu! »

— « Ce Dieu, reprit André, ne vous comprendra guère.
Le major murmura lentement : « C'est la guerre! »

Nuit d'angoisse, nuit longue et terrible, où tandis
Que résonnait près d'eux un bruit de chants maudits,
Les captifs embrassant l'image de la Vierge
Se comptaient du regard, à la lueur d'un cierge,
Où derrière un pilier, le rire aux dents, la Mort
Attendait qu'eût parlé l'inexorable sort.
Point de prêtre à l'autel. Depuis une semaine
Le vieux pasteur repose en son dernier domaine,
Et l'eau sainte où trempait le brin de buis bénit
A séché sur les flancs du bassin de granit.
Ce sera du Destin l'urne deux fois sacrée !
Un missel a fourni sa page lacérée,
Puis, comme l'encre manque, en digne fils du Franc,
André pique sa veine et fait jaillir le sang.
— « Écris ! dit-il à Pierre. Eh quoi donc, ta main tremble ?
N'avons-nous pas bravé d'autres périls ensemble ?
— Oui certes, et pourtant je redoute l'arrêt...
Marthe souffrirait bien et ma mère en mourrait.
— Ne sais-tu pas, enfant, que là haut veille un père ?
Les chastes fiancés sont ses élus : espère ! »
Déjà le bénitier a reçu chaque nom...
L'éclair en va sortir plus sûr que du canon.
Un blême octogénaire, — à cet âge, l'envie

Peut elle encor brûler de tels feux pour la vie ! —
S'approche, soupçonneux, et de son droit d'aîné,
Y plonge, en frémissant, un long bras décharné.
L'holocauste, il le tient... le voilà ! mais sa vue
Flotte, sans se fixer, sur ce papier qui tue.
D'un geste brusque, André le prend, l'ouvre, le lit...
Comme son fier visage, épouvanté, pâlit !
Quel soudain désespoir s'y mêle à la tendresse !
Il chancelle ébloui... mais bientôt se redresse,
Car il entend l'écho de la céleste voix,
Car ses yeux, en passant, ont rencontré la croix.
« Allons ! je perds l'enjeu... plus de spectres funèbres,
Amis : de vos terreurs j'allume les ténèbres ! »
Et, calme, autour de l'urne il penche le flambeau,
Anéantissant tout jusqu'au dernier lambeau.
— « Pour le billet fatal, celui-là me regarde ;
Il me coûte assez cher et vaut bien qu'on le garde !
J'enferme désormais ma mémoire avec lui :
Ce reliquaire d'or leur servira d'étui.
L'aïeule, en expirant, le mit sur ma poitrine...
Frère, c'est mon présent. D'une âme moins chagrine
Marthe le recevra le soir de votre hymen,
Ce beau soir qui pour vous aura son lendemain. »

Puis, il pria longtemps... Et quand l'airain sonore
Salua le lever de sa dernière aurore,
Sans orgueil, sans faiblesse, il leur dit : « Au revoir!...
Songez parfois à ceux qui firent leur devoir! »

. . . .

Enfin le soleil luit chassant le sombre rêve.
Sous le tronc foudroyé s'éveille une autre sève ;
Faible encor, mais déjà montant d'un vol plus sûr,
L'Espoir s'ouvre à coups d'aile un chemin vers l'azur.
Tout renaît au hameau, tout fleurit dans la plaine ;
La brise a caressé les bois de son haleine,
Et le long du mystère embaumé des buissons
L'oiseau, comme l'amour, retrouve ses chansons.
Ce matin-là, l'église avait un air de fête.
Le bouquet à l'habit, la couronne à la tête,
Pierre et Marthe venaient d'échanger leurs serments ;
L'airain berçait, joyeux, l'âme des deux amants.
L'un à l'autre, oublieux de la nature entière,
Ils s'en allaient foulant l'herbe du cimetière,
Quand l'ombre d'une croix glissant entre les ifs
Au bord d'un tertre vert les arrêta pensifs.
— « Pauvre absent de ma joie, André!...— soupira Pierre,
Et les larmes montaient du cœur à sa paupière ; —

Si du lointain pays nul n'a su revenir,
Qu'entre nous vienne au moins s'asseoir ton souvenir !
Tiens, femme, de sa part,—son cher cadeau de noce ;
Je l'avais oublié, tant l'amour est féroce !»
Dans leurs doigts enlacés le bijou s'entr'ouvrit...
« Voyez-donc ! reprit-elle ; il cache un mot d'écrit.
— Son nom, Marthe. — Le vôtre, ami ! Jugez vous-même,
Et tracé d'une main qu'on connaît, puisqu'on l'aime. »
Incrédule, il regarde... ô stupeur ! qu'a-t-il lu ?
Un nom sanglant, le sien ! car c'était lui, l'élu
Que la Mort attirait sous son baiser de glace,
Quand, — mensonge sublime, — André prenant la place,
Faisait de sa jeunesse un partage à moitié,
Son âme au Créateur, ses jours à l'amitié.
Et Pierre à deux genoux sanglote contre terre :
— « Plus tard, s'écria-t-il, tu sauras ce mystère.
Ils pleurent un martyr tué par des bourreaux...
Nous, Marthe, nous devons pleurer sur un héros ! »

A LAMARTINE VIVANT

> Ton sort, ô Manoël, suivit la loi commune;
> La Muse t'enivra de précoces faveurs,
> Tes jours furent tissus de gloire et d'infortune,
> Et tu verses des pleurs!
>
> La Gloire. — *XVe Méditation.*

Ainsi donc tout penseur a son âpre Calvaire !
Ainsi des bords du Tage aux sables du Jourdain,
De la Saône au Mélès, rien de ce qu'on révère
N'attendrit l'insulteur ou n'échappe au dédain !
C'est l'aveugle de Smyrne errant de ville en ville ;
C'est Camoëns mourant au lit de la pitié ;
C'est Dante, le damné de la lutte civile,
Emportant, dans un sein brûlant d'inimitié,
L'enfer d'où vont jaillir les feux de sa vengeance ;
C'est le chantre d'Elvire, à qui d'avides mains
Jalouses d'arracher un lambeau d'indigence



Disputent le soleil de quelques lendemains :
Tous, épaves du sort, tous, naufragés des âges,
Que la Gloire accueillant sur son pont démâté
Roule, de lame en lame et d'orage en orages,
Jusqu'au temple éclatant de l'Immortalité.

Est-ce toi, Lamartine, ô grand cœur, ô doux Maître,
Toi, l'envié du siècle, alors que nous naissions?

Les tours de tes châteaux s'étageaient sous le hêtre ;
Tes parcs, asiles frais des *Méditations*,
Te prêtaient leur mystère et tu leur donnais l'âme ;
Au choc nerveux du pied qui meurtrit le raisin
Tes cuves bouillonnaient comme un cratère en flamme ;
Le soc mordait pour toi le flanc du mont voisin ;
Dans l'auge aux bords polis où s'ouvrait ta main pleine,
Le coursier du désert, hennissant à ta voix,
Broyait l'orge mondé, blond tribut de la plaine ;
Sur lui tu promenais à travers les grands bois
Ta Muse obéissante, — et ta Muse était reine !
De lointains visiteurs, d'illustres compagnons
Dans tes hanaps mouillés du pleur de l'Hippocrène

Faisaient couler le sang des pampres bourguignons;
Et quand, las de bercer ta cadence flottante
Sur le cristal qui dort au marbre des bassins,
Tu rêvais l'Orient, ses haltes sous la tente,
Ses sables altérés, des nuits mouvants coussins, —
On te vit tout à coup, vrai pacha d'Arménie,
A ton royal vaisseau hisser le pavillon,
Puis y jeter en lest ton or et ton génie.

Quel roc a donc brisé ta faux sur le sillon?

Tu te tais, ô poète, et la farouche envie
De ce faste écroulé veut lapider ta vie.
Eh bien, Milly l'attend, Milly, l'humble hameau
Où du tronc paternel est sorti ton rameau.
Déjà je l'aperçois, l'hydre aux rouges paupières,
Ramper jusqu'à ton seuil pour desceller ses pierres,
Et, dans ce lâche effort, user un dard crochu
Sur des trésors d'amour dont tu n'es pas déchu.
Le pauvre qui, la nuit, glacé par la fatigue,
Réchauffait ses vieux ans à ton foyer prodigue
Et ne reprenait pas sa besace, au matin,

Qu'il n'y sentît peser la dîme du festin ;
Le triste laboureur, visité de l'orage,
Qui dans ta bourse amie a puisé son courage ;
Les filles du vallon que ta bonté dotait,
L'orphelin sans foyer que ton aile abritait,
Tant de sanglots éteints, tant de larmes taries,
Perles qu'en s'envolant semaient tes rêveries,
Sauraient dire peut-être où ton or est tombé...

Courage !.. la Fortune, infatigable Hébé,
Te versait, à pleins bords, et l'ivresse et la gloire ;
Tu t'élanças, d'un bond, pour entrer dans l'histoire...
Et tu t'étonnerais, âme en peine du ciel,
Que le fond de la coupe ait sa goutte de fiel !

Pilote à la barque en détresse,
Remonte le fleuve des ans :
C'est la brise qui te caresse,
La folle brise du printemps !
Vogue, sur l'onde transparente,
Vers cette rive de Sorrente

Où, du plaisir gai passager,
Tu laissais dormir ton génie,
Prenant aux flots leur harmonie
Et ses parfums à l'oranger.

Voici Baïa, voici Misène,
Temples croulants, caps enchantés
Que les voix chères à Mécène
Pour tous les siècles ont chantés ;
Le Temps près d'eux veille, immobile...
Voici l'antre de la Sibylle,
Le morne Averne sans nocher,
Et Pompeïa sortant des laves,
Et Capri qui vit tant d'esclaves
Le front courbé vers son rocher !

Et ce fut là ton Élysée
Dont la jeunesse au rameau d'or
Entr'ouvrait la porte irisée ;
Et quand ton orageux essor
Dans la nuit cherchait une étoile,

Le rayon, ami de ta voile,
Était cette vague blancheur —
Pareille à l'aube qui va naître,
Glissant, au loin, par la fenêtre
De l'humble fille d'un pêcheur.

Du ciel bleu de la Poésie
Ange tombé, comme Cédar,
Un pain noir t'offrait l'ambroisie,
La grappe d'ambre son nectar.
Qu'aux heureux la vie est légère!
La feuille sèche ou la fougère
Te semblait un duvet soyeux,
Pourvu qu'au bord de ta tartane
S'assît la brune Procitane,
Ses deux yeux noyés dans tes yeux.

Oh! dis... Comment t'enchaîna-t-elle,
Aux jours lointains des doux aveux?
Est-ce en dansant la tarentelle,
Quand, la brise dans les cheveux,

Les bras tendus comme pour suivre
Le tambour aux grelots de cuivre
Tout frissonnant de sourds accords,
Elle ondulait, fleur sur sa tige,
Souple villi dont le vertige
Emporte l'âme avec le corps?

Est-ce au matin, vers l'heure sainte
Où du parvis silencieux
Sa sandale éveillant l'enceinte,
Elle venait, flamme des cieux,
Éclairer tout de sa lumière,
Suspendre aux autels, la première,
Son frais bouquet de romarin,
Puis sous l'image de la Vierge
Brûler, en priant, quelque cierge
Pour son aïeul, le vieux marin?

Redis-nous l'hymne de tendresse,
Et comme ta Graziella
Connut par toi la chaste ivresse,

Et comme en son cœur tout trembla !
L'amour, dans un soir de tempête,
Te fit amant, te fit poète...
L'herbe a jeté son vert manteau
Sur la dormeuse au lit d'argile,
Entre la tombe de Virgile
Et le berceau de Torquato.

Puis à tes larges harmonies
Que de soupirs encor mêlés !
Combien sous vos feux, ô Génies,
Se consument de Sémélés !
Ainsi que l'éclair du nuage,
C'est toujours des flancs de l'orage
Que ton vol embrasé s'abat ;
Toujours, par la lande morose,
Ayant effeuillé quelque rose,
Tu reviens seul du doux combat.

De toute aile qui fend l'espace
La souffrance est le plus sûr lot ;

Le souffle inspiré, quand il passe,
Change en perle pleur ou sanglot;
Peut-être, sans l'ombre plaintive
Que la Parque y retient captive,
Ton *Lac* nous paraîtrait moins beau,
Et sa vague si radieuse
Cesserait d'être harmonieuse
N'expirant plus sur un tombeau.

Graziella, Julie, Elvire...!
Sous la feuille, au bord du sentier,
Ces trois noms Avril les soupire,
Lorsque refleurit l'églantier ;
Noms faits de caresse et de brise
Qu'un reflet de ton âme irise
Pour jamais dans l'immensité :
Pâles fleurs, mortes dès que nées,
Changeant leurs brèves destinées
Contre un rayon d'éternité!

Tandis que le trépas insensible à leurs charmes
Semait de croix ta route et l'arrosait de larmes,

Tu livrais au courant ton esquif printanier,
Jetant vers ta jeunesse un regard, le dernier.
Naufragé du bonheur, assis devant l'épave
Que le flux du regret éternellement lave,
Tu couronnais ton luth de sublimes accents.
Comme l'arbre blessé qui pleure de l'encens,
Ton cœur brisé laissait, par mille déchirures,
Couler, baume divin, le sang de ses blessures ;
La douleur, en frappant, faisait jaillir tes vers :
Chacun de tes soupirs parfumait l'univers !
C'est ainsi que parfois une harpe éolique
Élevant, dans la nuit, sa voix mélancolique,
Vibre avec la tempête et, frémissante aux vents,
Berce les morts de sons inconnus des vivants.

Ah ! pourquoi, déserteur des célestes phalanges,
Vins-tu tremper un jour ton aile dans nos fanges?
Pourquoi, las de planer où l'aigle altier s'ébat,
Descendre vers la foule et chercher le combat?
Un Dieu t'avait donné la lyre, à ta naissance ;
Tu voulus plus encor, tu voulus la puissance,
Comme si le laurier flétri sous ton affront

D'un feuillage assez beau n'ombrageait pas un front.
Là, fut ta faute ; là, l'Histoire, en sa surprise,
Hésite, et son burin, las de graver, se brise...
Car d'une femme en pleurs détournant le regard,
Chantre de la pitié, tu répondis : « trop tard ! »
Car lorsque s'enfuyait devant les destinées
Ton vieux roi tout chargé d'infortune et d'années,
Tu franchis le ruisseau de l'âpre liberté,
Disant, comme César : « le sort en est jeté ! »

Que rêvais-tu, poète ? un ombrageux civisme,
Quelque inconstante Athène, enfant de l'Agora,
Qui pour les Aristide invente l'ostracisme,
Se donne au premier sot dont la voix lui plaira,
Fait broyer la ciguë au serviteur des Onze,
Et, de ses dieux jaloux digne libation,
Partage les faveurs de la coupe de bronze
Entre Socrate et Phocion ?

Ou dans tes nuits de fièvre, altéré d'auréole,
La pourpre du Consul flottant à ton bras nu,

Te voyais-tu déjà monter au Capitole, —
Oublieux que l'esclave, en ce chemin connu,
Haussa jusqu'aux Césars ses sombres ironies,
Et qu'une plèbe ingrate à tout libérateur
Sous Jupiter Tonnant cachait les Gémonies,
Montfaucon du triomphateur ?

Peut-être que bercé par la vague italique,
Vers l'heure où le Lido se peuple de zéphirs,
Tu passais en gondole, avec ta République,
Sous l'arceau dégradé du vieux *Pont des Soupirs* :
Peut-être évoquais-tu, l'œil perdu dans la nue,
Tant de spectres errants de la Brente à l'Arno,
Patricien voilant la Liberté trop nue
Du crêpe noir de Marino.

Car ton âme a l'horreur des Théroigne de bouge...
Car tu n'as pu brûler, Maître, ton chaste encens
Devant la Messaline au hideux bonnet rouge
Qui mêle aux cris de mort ses lubriques accents,
Pousse le char ployant sous les gerbes humaines

Jusqu'à l'aire où Sanson les bat de son fléau,
Puis, le fer ébréché, poursuit encor ses haines
Par la poudre, la flamme et l'eau !

Non !.. ni l'acier sortant du faisceau consulaire,
Ni l'oripeau vieilli d'un suprême archontat,
Ni l'anneau de Saint-Marc, ni la faux populaire
N'avaient marqué son but à ton apostolat ;
Plus haut, plus haut montait ta pensée attendrie,
Le songe t'a souri que caressait Platon...
Citoyen, tu voulais, des mains de la patrie,
La couronne de Washington.

L'oubliais-tu pourtant, le sang de nos annales ?
Ne l'avais-tu pas dit, toi, son noble censeur,
Que le peuple enivré du vin des saturnales
De patriote ardent se fait septembriseur,
Et ne savais-tu plus, Girondin d'innocence,
Que la coupe écumante, en ces heures de deuil
Où la Liberté tombe aux pieds de la Licence,
Devient le verre de Sombreuil ?

Du moins lorsque la digue eut livré cours aux ondes,
Quand éveillé par toi vers ses sources profondes,
Le torrent emportait, dans la poudre des droits,
Les chartes, les serments, les trônes et les rois :
On t'a vu seul, debout, calme devant les piques
Dont le nimbe cerclait tes coups de foudre épiques,
Briser sous leurs éclats l'arme de la Terreur,
De ses bras mutilés arracher, plein d'horreur,
La loque rouge, appel aux crocs aigus des meutes,
Haillon du Champ de Mars teint du sang des émeutes,
Et sur la houle humaine étouffée en ses plis
Dresser le fier drapeau d'Arcole et d'Austerlitz.

Et quand le pays, las de cette république
Dont tu fus le rêveur plus que le politique,
Fit planer l'aigle d'or sur la triple couleur
De l'étendard français sauvé par ta valeur,
Tu n'allas point, du fond des brumes insulaires,
Cœur ulcéré d'orgueil d'où suintent les colères,
Insulter, sans péril, César et son sénat,
Ni sur un luth fiévreux rimer l'assassinat.
Délaissé, non proscrit, tu songeas que la lyre

Fut jadis ta compagne, aux jours du saint délire ;
Les cordes du passé vibrèrent sous tes doigts,
Et tu chantas, au soir, comme l'oiseau des bois.
Cincinnatus viril, semeur de la pensée,
Tu ne calculas point si l'heure est avancée ;
Revenu tout brisé du combat au sillon,
Tu dépouillas la pourpre et repris l'aiguillon,
Demandant au travail, sans honte, sans faiblesse,
Un pain souvent amer, le pain de la vieillesse.

Aussi chaque parti, de haines désarmé,
Oubliant le tribun dans l'écrivain aimé,
S'enorgueillit d'inscrire au livre de ta dette[1]
Son nom libérateur sous le nom du poète :
Afin que se penchant, d'un effort calme et lent,
Le chêne foudroyé tombe où germa le gland,
Afin que ce Milly dont la verte colline
Prête son ombre amie au grand front qui s'incline,
Survive à tes splendeurs, humble et dernier fleuron,
Tusculum adoré d'un autre Cicéron.
Aussi, dans l'avenir, la postérité juste
Élevant la statue où se dressait le buste,

Dira : « Salut à toi, cygne mélodieux,
Qui, chéri des mortels, eût enchanté les Dieux...
Tu déchaînas les vents, mais sauvas le navire :
Paix à l'homme d'État, gloire au chantre d'Elvire !

A LAMARTINE IMMORTEL

... Les siècles auront passé sur ta poussière,
... Et tu vivras toujours!

A Elvire. — *IIIe Méditation.*

Rêve, soupir, amour, hymne, rayon et flamme,
Un mot enferme tout — Lamartine!... A ce nom,
Quel écho si perdu n'a vibré dans notre âme?
Quand l'aube éveilla-t-elle un semblable Memnon?
Qui sut mieux sans effort nous suspendre à ses lèvres,
Ou, las des vains accords de son luth enchanté,
Faire courir, plus mâle, au travers de nos fièvres,
Le frisson de la liberté?

Fut-il, un jour de mai, visité d'une fée,
Le doux prédestiné, l'enfant miraculeux?

Les vents le berçaient-ils, comme un nouvel Orphée,
Sur le roseau flexible, au bord des grands lacs bleus:
Ou si l'ayant vu frêle, oublié dans ses langes,
La main froissant des fleurs et les yeux vers le ciel,
Quelque invisible esprit quitta le chœur des anges
Pour le nourrir du divin miel ?

Ange et fée, une mère auprès de lui se penche.
De la bouche altérée elle approche son sein,
Et la tendresse, à flots, avec le lait s'épanche ;
Ses baisers sur l'élu descendent, tiède essaim ;
Leur vol, en se jouant, sèche les pleurs moroses ;
Pour ce fils, son orgueil — hélas ! et son effroi,
Elle craint jusqu'au pli de la feuille des roses...
Et cependant le voudrait roi[1] !

Roi, certes il va l'être, — éternel, quand tout passe,
Roi de par son génie et non moins par son cœur,
Roi, tel que l'aigle altier, alors qu'il fend l'espace,
L'aile sur tout sommet, l'ongle sur tout vainqueur :
Roi de ces pics sacrés que l'orage environne,

Roi dont l'éclair sera le nimbe éblouissant,
Roi qui boira le fiel et ceindra la couronne
D'où tombent des gouttes de sang.

Ah ! lorsque tour à tour, blancs spectres, les années
Lui tendant le miroir des songes disparus
Secouaient sur son front leurs guirlandes fanées,
Lorsque leurs bras pesants par le malheur accrus
L'accablaient d'un oubli plus lourd que n'est l'offense :
Que de fois, errant seul parmi ses chers tombeaux,
Il revint, en pensée, aux jours de cette enfance
Dont les matins étaient si beaux !

Voici l'humble maison au flanc de la colline,
Seuil ouvert près duquel sourit la Charité ;
Voici la tour dont l'ombre avec le soir s'incline,
Les tilleuls, le hameau [2] sous le pampre abrité,
Et les bœufs mugissants, et les jougs qu'on attelle...
Nid rustique où, depuis, ont neigé tant d'hivers,
Mais que garde, éclairé d'une aurore immortelle,
La mémoire de l'Univers.

C'est là qu'il chérit Dieu, la nature, et sa mère.
Là, point d'élans captifs aux murs noirs des prisons,
Point de larmes payant une science amère ;
Il s'enivrait d'espace, il vivait d'horizons...
Il comptait, de l'azur perçant déjà les voiles,
Ce qu'au char d'un soleil il faut de rayons d'or,
Ou du collier des nuits égrenait les étoiles,
Sans y chercher la sienne encor ;

Et par les bois profonds il égarait sa course,
Écoutant ce que dit, sous leur dôme odorant,
La fauvette au buisson, le zéphir à la source,
La rosée au brin d'herbe ou la fleur au torrent ;
Chaque être qui bruit lui livrait un mystère...
Reflet d'en haut, son âme était l'iris béni
Dont l'arc aux mille feux ne s'appuie à la terre
Que pour jaillir vers l'infini ;

Et déjà sa pensée en labeur de génie
Commençait à frémir sous le divin archet ;
Et sur ses pas flottait une molle harmonie ;

Et comme l'aiglon vole, en sa force il marchait,
Attendant, pâle et fier, qu'à des-clartés nouvelles
Quelque coup d'aquilon vînt aussi l'emporter ;
Et contemplant la nue, il se sentait des ailes...
L'air seul manquait pour les porter.

Italie, Italie, ô doux pays du rêve,
Le souffle de tes pins caressa son réveil !
Dans les conques d'azur que dentelle ta grève
Tu lui versas tes flots, tes parfums, ton soleil, —
Toi de toute grandeur antique nourricière,
Sœur des soirs étoilés, fille ardente du jour,
O charmeuse, dont tout, jusques à la poussière,
Est gloire, poésie, amour !

De lui tu fus aimée et restas son amante.
Tu te montras en reine, aux feux de ton écrin,
Afin d'attiser mieux l'ardeur qui le tourmente :
Tes Rostres, sous son pied, retentissaient d'airain ;
A sa voix, les martyrs peuplaient ton Colisée ;
Cynthie en pleurs glissait sur les rocs de Tibur,

Tandis que la Sibylle, au seuil de l'Élysée,
Murmurait son destin futur.

Puis tu veux à jamais embaumer ton rivage,
Et tu fais, d'une larme où son cœur se mirait,
Fleurir près du récif cette rose sauvage
Qui devra s'effeuiller sous le premier regret;
Et sur les myrtes verts l'oranger de Sorrente
Épand encor sa neige à l'humble qui dort là,
Et dans ses plis moirés la vague transparente
Berce toujours Graziella.

Mais pour un peu de plume éparse autour de l'aire,
Va-t-il, loin du combat, replier son essor,
Celui dont l'ongle étreint en faisceau le tonnerre?
Enfermé dans sa peine et couvant son trésor,
Vers l'éclair qui l'attend n'ose-t-il plus descendre?
Croit-il tout consumé, dès qu'un follet a lui,
Ou qu'un pleur doit suffire à noyer dans la cendre
Le volcan qui bouillonne en lui?

Oh! qui modulera ce long soupir d'ivresse
Courant, sans le rider, sur le cristal des eaux,
Hymne d'amour si pur, si plaintive caresse,
Que le sylphe charmé sort d'entre les roseaux, —
Pendant qu'au gré du lac où leur nef se balance,
L'un à l'autre enlacés, l'amante avec l'amant
Voguent, d'un souffle égal, dans l'ombre et le silence,
Sous l'œil voilé du firmament?

Quels frissons inconnus de harpes éoliques
Diront ces chants pour qui la voix n'a point de mot,
Ces chastes voluptés, ces nuits mélancoliques,
Et ce bonheur d'un an qui tient dans un sanglot?
Qui poussera le cri désespéré de l'âme?
Qui de sa strophe ailée armera ses défis,
Quand la lèvre cherchant une lèvre de femme
Ne presse plus qu'un crucifix?

Lamartine, c'est toi!.. c'est ta muse inspirée,
Alors que repoussé de syrtes en écueils,

Las de rompre aux courants ta foi désemparée,
Las de ne voir flotter partout que des cercueils,
Tu saisis, naufragé, la barre du navire,
Et franchissant la mort d'un bond audacieux,
Dans un dernier espoir de retrouver Elvire,
Chrétien, tu jettes l'ancre aux cieux!

A toi seul désormais l'âpre transport te livre:
Un souvenir pieux se mêle à tes accents;
De la Bible qui fut jadis ton premier livre
Ta prière au Seigneur monte, agréable encens...
Ainsi chantait David aux torrents de Solyme,
Ainsi glisse ta plainte, à l'heure où, pour adieu,
La mer roule en épave un désolé sublime
Pleurant une ombre et chantant Dieu.

Assez longtemps la France, en fête de l'épée,
Avait dans son drapeau promené le trépas;
Ses flancs meurtris saignaient de quinze ans d'épopée,
Ses lauriers foudroyés s'abîmaient sous ses pas;
Au roc où du vautour fouilla la serre avide

Prométhée enchaîné mourait, et le canon
Laissait dormir enfin ce monde immense et vide
Qu'avait rempli le bruit d'un nom.

Tu parais !.. la nature en toi salue un frère.
Le vague inexprimé des choses prend un corps ;
Tout ce qui pense, croit, souffre, gémit, espère,
Vibre, d'un même élan, à ces nouveaux accords;
Les larmes de la terre inondent ton délire ;
Barde humain par l'écho des douleurs visité,
Tu tresses le premier une corde à ta lyre
Des fibres de l'humanité.

Le ciel est ton pays, notre âme est ton empire :
Tu charmes ses langueurs de philtres enivrants ;
Avec les cœurs blessés ton propre cœur soupire,
Tu les pétris d'amour et tu les fais plus grands ;
Ton vers coule en murmure... On croirait à l'entendre,
Quelque divin Cédar qui, prêt à s'envoler,
Brise ses ailes d'or, saisi de pitié tendre,
Et tombe pour nous consoler.

Plus heureux cependant que l'ange de ton rêve,
Tes terrestres amours ne sont point expiés :
L'enthousiasme saint dans ses bras te relève,
La poudre de l'azur sert de sable à tes pieds ;
De tout lien ta foi se dégage éperdue,
Brûlant de retourner au flot qui l'abreuva,
Et sa fraîche rosée en parfums descendue
Remonte en hymne à Jéhova !

Le siècle alors comprit qu'était né son poète.
Il l'appelait ainsi, doux et fier, jeune et beau,
Ce fils tant caressé d'une attente secrète...
Dans sa route assombrie où manquait le flambeau
Ton génie éclata comme une aube enflammée ;
La Muse à ses autels t'entraîna par la main,
Et l'obscur de la veille, en sa gloire acclamée,
Fut l'immortel du lendemain.

. . . .

Mais quoi, déjà te taire ? avant l'automne, ô Maître,
Suspendre ainsi ton luth aux rameaux du printemps ?

Le vieux dauphin moussu qui, blotti près du hêtre [3],
Courbait sous tes soupirs les joncs de ses étangs,
Avait-il mesuré l'onde à ta soif ardente,
Ou, vers les bords fleuris de ton exil lointain [4],
N'apercevais-tu pas l'œil irrité de Dante
Te menaçant de son destin ?

Qu'importe? il faut combattre! à l'encens des cantiques
Qui nage en flocons bleus dans l'éther souriant
Tu préfères le chœur des cèdres prophétiques [5],
Quand, sonnant le réveil aux Babels d'Orient,
Ces noirs géants du monde, aînés de notre race,
Te criaient : « Souviens-toi !... sur nos troncs que voilà
Le déluge a passé sans même laisser trace
Des océans qu'il y roula.

Debout donc ! à ton tour, affronte les tempêtes !
De ses pâles serpents sifflant sous ses cheveux
Némésis jusqu'à toi cherche à hisser les têtes :
Entre ces nœuds vivants plonge ton bras nerveux,
Tiens l'hydre en ton soleil, hurlante, flagellée,

Et la voyant se tordre en cent replis soudains,
Rejette-la dans l'ombre, à jamais aveuglée
D'un seul éclair de tes dédains[6].

Debout! Clio le veut... la fille de Mémoire
Va sur des jours de deuil buriner son arrêt.
Contre un style d'airain change l'archet d'ivoire ;
Creuse au marbre, — la cire à ton souffle fondrait :
Écris avec du sang, écris avec tes larmes,
Flétris les assassins, exalte les héros...
Car tu l'as dit de nous, un soir, au bruit des armes :
« Toujours victimes ou bourreaux[7]! »

Debout! épanche l'urne encore à demi pleine :
Pour s'animer l'argile attend Pygmalion.
Descends des monts sacrés et marche vers la plaine ;
Les Rostres sont muets, — parle!... tel un lion
Qui sent trembler le sol au vent de sa crinière,
Viens secouer sur nous le Bon, le Vrai, le Beau :
De leur choc, à ton gré, fais jaillir la lumière
Ou les foudres de Mirabeau ;

Lève-toi près de lui, quand l'échafaud se lève !
De ton verbe trempé dans les eaux de la foi
Ébrèche, à coups pressés, l'acier tranchant du glaive ;
Prends l'homme pour client, l'évangile pour loi,
Dis au coupable : « vis ! », et « sois libre ! » à l'esclave ;
Puis, sur les fers rompus de la captivité,
Inscris en traits de feu, incruste en jets de lave
Le grand mot de fraternité ! [8]

— Hélas ! comment, épris des faveurs populaires,
Sur ces oints du Seigneur par toi jadis chantés
As-tu pu déchaîner d'implacables colères ?
De quels spectres tes yeux se trouvaient-ils hantés ?
Avais-tu vu Macbeth passer dans la bruyère ?
Où courais-tu, réponds, vers quel but triomphant,
Pour marcher sur ton cœur, à travers la prière
D'une mère et de son enfant ?

Oui... tu l'entrevoyais, ta jeune République,
Naissant, comme Astarté, de l'écume du flot...
Non plus inassouvie, ardente et famélique,

Dont chaque volupté se solde d'un sanglot;
Mais vierge, mais rêveuse en sa grâce attendrie,
Qui d'un sanglant baiser ayant lavé l'affront,
Choisit pour maître Dieu, la France pour patrie
Et ton nom pour étoile au front.

O poète !... — Du moins, en ces luttes épiques
Où de chaque caillou sortait un combattant,
Lorsque le sabre nu, les balles et les piques
Cerclaient ton mâle effort de leur nimbe éclatant,
Calme, tu te dressas contre la loque rouge
Et souffletas ses plis du plat de ta fierté,
Refusant de couper dans les haillons du bouge
Une robe à la Liberté !

Va, ce jour te sera compté devant l'histoire !
Ton âme y palpita dans l'âme du pays ;
Tu fus le bouclier et tu fus la victoire :
L'acier vers la poitrine, en foudre tu jaillis...
Heureux si, dans l'instant où le peuple l'arbore,
L'archange, te couchant sur le sol dépavé,

T'eût donné pour linceul ce drapeau tricolore
Que ta parole avait sauvé !

L'amertume est au fond des coupes parfumées :
La tienne est un calice et tu dois l'épuiser.
Pouvoir, richesse, amour, bonheur, vaines fumées
Dont la cendre elle-même a fini par s'user !
A ton foyer d'emprunt s'assoit l'hiver livide ;
Nourri du pain amer que le labeur te vend,
Tu vieillis, sans enfants, dans une maison vide,
Ne vivant plus, te survivant.

Car le chrême d'en haut te manquait : l'infortune !
L'injure du Samien rend Homère sacré [9] ;
Milton, les yeux voilés d'une nuit importune,
Dans l'aurore sans fin est pour toujours entré ;
L'éclat de Manoël, ta pitié le lui donne [10] :
Toi-même, majesté chancelant sous les ans,
Tu nous eus moins émus, privé de l'Antigone
Qui soutenait tes pas tremblants.

Telle, au déclin du jour, dans la plaine embrasée,
Surgit à ton regard cette reine, Balbek [11],
Plus haute en sa ruine, encor bien qu'écrasée,
Que les oiseaux jaloux qui la frappaient du bec:
Tel, épargné du temps, quand tout vers toi s'écroule,
Le front illuminé de mourantes ardeurs,
Tu planas, solitaire, au désert de la foule,
Sur les débris de tes splendeurs.

Ne regrette donc rien : superbe est le poème !
Tu vas te reposer, ô noble travailleur,
Toi que le siècle admire et que surtout il aime,
Qui parmi les plus grands sus rester le meilleur...
Toi qui, mieux que ton or et mieux que ton génie,
Nous prodiguas ce cœur fait d'un rayon de ciel
Dont l'homme a pu presser et tordre l'agonie
Sans qu'il en soit sorti du fiel !

Maintenant que la Mort a fermé ta paupière,
La Gloire veille, assise au seuil de ton caveau;
Jocelyn, Raphaël y dorment sous la pierre:

Mais la brise y caresse, à chaque renouveau,
Ce rameau vert cueilli sur la couche d'argile
Où t'attendit longtemps la fille du pêcheur ;
C'est le divin laurier, le laurier de Virgile...
Éternelle en est la fraîcheur.

LES TROIS COURONNES

A L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE

Vous verrez dans une seule vie toutes les extrémités des choses humaines...

BOSSUET.

Quand, d'une âpre souffrance obtenant quelque trêve,
Votre âme flotte, au soir, sur les ailes du rêve,
N'aimez-vous point, Madame, à regagner parfois
Le long des bois jaunis, dans les herbes fanées,
Ce chemin embaumé des lointaines années
Que nul, hélas ! ne suit deux fois ?

Le ciel est pur, l'air tiède, et le flot bleu sans rides :
C'est la terre enchantée où l'or des Hespérides

Mire son fauve éclat dans l'azur des saphirs,
Où la nature en fête a déchiré ses voiles,
Où les nuits sans nuage ont des colliers d'étoiles,
Les sierras leurs doux zéphyrs.

Par les sentiers ombreux, sur son genet d'Espagne,
Une enfant à l'œil fier traverse la campagne...
Telle passait Chimène avec son palefroi,
Quand le Cid eût donné ses jours pour un sourire !
On s'incline, on admire : aimer et le lui dire,
Qui l'oserait, hormis un roi ?

Dieu la sauve pourtant des royales alarmes !
Est-il sceptre qui vaille un rayon de ses charmes ?
Que gagnerait le cygne à couver des aiglons ?
Vierge, n'a-t-elle point, à défaut du saint chrême,
Pour ceindre de son front la majesté suprême,
Sa couronne de cheveux blonds ?

Mais le destin l'emporte, un trône est son partage !
La Clémence y prend place avec la fleur du Tage.

Aurore d'un beau jour, soleil loin du déclin,
Vous la vîtes, ouvrant sa corbeille de reine,
Y puiser à deux mains les joyaux qu'elle égrène
Sur le berceau de l'orphelin !

Si l'aigle tient la foudre en sa terrible serre,
Elle, aux plis de sa robe abrite la misère ;
Cent fléaux à ses pieds se tordent abattus :
La peste souffle en vain, la vague en vain déferle...
Chaque larme essuyée enrichit d'une perle
LA COURONNE DE SES VERTUS.

Quel était votre espoir, ma noble Souveraine ?
Ne saviez-vous donc pas que le loup noir d'Ukraine
Eût traîné votre char et léché votre main,
Avant qu'on aperçût se dresser, ô merveille !
Parmi ces courtisans gorgés d'honneurs la veille,
Un fidèle du lendemain ?

Ne le saviez-vous pas que l'âme a ses abîmes,
Que les temps ne sont plus aux dévoûments sublimes,



Que le vieil honneur cède à la raison d'État,
Et qu'un soir de septembre, un héros d'épopée
Peut livrer une femme et vendre son épée
Sans trahir la foi du soldat ?

Vous le saviez, Madame, et qu'à l'or des crépines
S'enlacent, pour les rois, moins de fleurs que d'épines.
Même on dit qu'en ses murs, par les spectres hantés,
Le Louvre vous montrait, durant les nuits moroses,
Une auguste martyre à vos festons de roses
Mêlant des lis ensanglantés !

Mais qu'importe ? elle est jeune, elle est belle, elle est reine !
La brise enfle sa voile et la mer est sereine ;
Le fruit d'ambre a mûri pour elle, au mont Ida ;
Le superbe l'honore et l'humble la vénère :
Dans quels cieux sans vapeurs peut gronder le tonnerre?
— Or le tonnerre, un soir, gronda.

« Aux frontières ! sus au Barbare ! un contre quatre !
Roulez vos flots, Teutons : la Gaule va combattre !... »

Hélas ! elle a chanté trop tôt son hosanna,
La vaillante !... Du moins qu'elle tombe en Romaine,
Puisque le flanc lui saigne et que la trombe humaine
A rompu le fer d'Iéna !

« Luttons encor !... » — Lutter, dites-vous ? Pauvre femme !
Sans doute vous comptez sans une bande infâme !
C'est l'heure où le stylet achève les vaincus ;
C'est l'heure du baiser honteux, l'heure où le traître
— Qu'il s'appelle Judas ou Trochu — doit paraître,
Et vendre un Dieu pour trente écus.

Eux sont prêts ! Ils ont droit aux joyeuses agapes :
Ils ont guetté, vingt ans, les miettes de vos nappes.
Prométhée est captif... allons, place au vautour !
Du vin de vos hanaps leurs lèvres sont jalouses,
Et les appas flétris de leurs maigres épouses
Ont soif de vos manteaux de cour.

Les voilà ces tribuns, forbans de Tuileries,
Seuls, effarés, honteux, parmi les galeries...

Craindraient-ils, en marchant, d'en éveiller les rois ?
Ou songent-ils déjà, montant au Capitole,
Combien, eux disparus, il faudra de pétrole
Pour en nettoyer les parois ?

Partez donc, sans daigner — tant est basse leur œuvre ! —
Appuyer le talon sur ces dos de couleuvre.
Partez ! ne faut-il pas qu'oublieux du vainqueur
Le reptile s'en prenne aux coffrets de la mère,
Et verse, goutte à goutte, un flot de bave amère
Sur les lambeaux de votre cœur ?

Oui, vous allez, semblable au proscrit de Florence,
De l'escalier d'autrui connaître la souffrance ;
L'exil à votre front va mettre sa pâleur ;
Mais, s'il brise le chêne et courbe le brin d'herbe,
L'éclair, en vous frappant, vous montre plus superbe
Sous la couronne du malheur.

Et puis, ô Jéhovah, que ton ire déborde !
Qu'en ses ruisseaux de feu Babylone se torde !

Que l'orgueil des palais soit la poudre du sol!
Que devant l'Étranger buvant à nos fournaises
L'airain triomphal tombe, et par des mains françaises!
Notre bon ange a pris son vol.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Parfois le batelier glissant près du vieux Louvre
Aperçoit, dans la nuit, le ciel noir qui s'entr'ouvre...
Il passe, en détournant ses regards éblouis,
Car tandis que l'eau sombre emporte sa nacelle,
Il a cru voir briller une immense étincelle
Sur ces grands toits évanouis.

Aux cendres du passé que veut ce météore?
Est-ce un reflet perdu de la prochaine aurore?

Fleur de feu, sa corolle a semblé s'iriser,
Et si haut dans l'azur se balance sa tige,
Que même l'ouragan serait pris de vertige,
S'il s'essayait à la briser.

Ce rayon est le vôtre, ô Majesté sacrée !
Au dur granit des temps votre image est ancrée.
Les vents peuvent souffler, la vague peut bondir :
Souriant à la foudre et défiant les ondes,
On la verra, debout sur le débris des mondes,
Flotter encore et resplendir.

Oui, tant que la beauté, la vertu, la souffrance
Auront des chevaliers parmi les preux de France,
Tant qu'un reste d'honneur ne sera point flétri,
Tant que Clio saura sur l'or de ses tablettes
Mêler, d'un doigt pieux, les Blanche aux Antoinettes,
Nous fêterons un nom chéri.

Déjà plus d'un ingrat pleure le bon génie;
Plus d'un écho soupire au doux nom d'Eugénie!

Car l'Espérance aussi, cherchant où s'envoler,
Suspend son luth brisé dans les saules du fleuve
Et laisse la Patrie en ses crêpes de veuve,
Ne pouvant plus la consoler.

Larmes, coulez! et vous, que la brise légère
Vous roule, en se jouant, vers la rive étrangère,
Soupirs, premier tribut d'un remords importun!
Ah! parlez du pays à l'auguste exilée :
De sa chère oasis par le fer mutilée
Portez-lui l'enivrant parfum ;

Dites-lui que s'il est une race infidèle,
Plus d'un cœur y sait battre encore, digne d'elle ;
Que l'heure est au hasard, mais à Dieu l'avenir; [1]
Que, de pleurs et de sang trop longtemps arrosée,
La terre sent déjà, sous l'humaine rosée,
Germer l'épi du souvenir.

15 novembre 1871.

AIGLE ET VIOLETTE

« Haine à la Violette ! » ont crié les corsaires,
Quand de leur souffle impur ils pensaient la flétrir ..
Mais novembre la voit, tous les ans, refleurir
La tige au doux parfum qui charme nos misères.

« L'Aigle meurt... disaient-ils ; s'il ne veut les ouvrir,
Pour en tirer la foudre arrachons-lui les serres ! »
— Mais l'Aigle les soufflette à coups d'anniversaires,
Prouvant aux insulteurs qu'il ne saurait mourir.

Renais donc, Violette : Aigle, étends tes deux ailes!
C'est la fête du cœur, l'agape des fidèles;
Que par vous l'Exilée entende au loin nos vœux :

Et toujours grandissant lorsque tout dégénère,
Verse ton baume, ô fleur, dans l'or de ses cheveux,
Ceins de tes feux son front, oiseau-roi du tonnerre!

15 novembre 1875. — Fête de sainte Eugénie.

LIVINGSTONE

Quelle que soit la valeur des découvertes que j'ai faites, celle que je considère comme la plus précieuse est d'avoir constaté le grand nombre d'excellentes gens qu'il y a sur terre.

LIVINGSTONE.

I

La foule ondoie au seuil de l'abbaye antique...
Du fond des parvis monte un funèbre cantique,
Tandis que, dans les tours, le glas sourd du beffroi
Fait sangloter l'airain, comme au trépas d'un roi.
Ici, d'éternité toute gloire est vêtue,
Tout luth a son laurier, tout vainqueur sa statue :
La croix s'y dresse auprès du sceptre triomphant,
Et l'Angleterre, au jour où meurt son vieil enfant,
Peut, le long des palais, sans que nul s'en étonne,
Conduire à Westminster le deuil de Livingstone.

De ton île perdue, ô pâle fils d'Ulva[1],
Vers la postérité quel flot te souleva?
Nuage ou volcan, foudre ou lave, quelle flamme
Te mit l'éclair aux yeux et cette ardeur en l'âme?
Qui t'éveilla, dormant? qui t'a dit : « Lève-toi! »
Et comme au thane obscur: « Macbeth, tu seras roi? »
Les échos de Fingal ébranlant ta demeure
Murmuraient-ils ton nom, ou si, quand le vent pleure,
Tu vis, sur la bruyère, autour de ton front nu
Fleurir le rameau d'or d'un empire inconnu?
Non, non! la Pauvreté fut ta nourrice austère:
Elle te prit chétif, gémissant contre terre,
Puis à son sein meurtri qu'épuisaient tes efforts
Elle étancha ta soif avec le lait des forts.

II

Vers la rive brumeuse où Glasgow, ruche humaine,
De bruit et de fumée emplit son noir domaine,
Voyez cet artisan courbé sur le métier[2].
Un dur labeur paraît l'y river tout entier;

Mais le livre qu'il cache, en tissant sous la trame,
Des siècles écoulés lui fait vivre le drame.
Rapide, son fil court du Mélès à Tibur:
Tantôt, avec Homère, il fend l'humide azur,
Tantôt Horace épand sur ses repas moroses
Le sourire enchanté, le falerne et les roses.
Il s'abstrait, il s'isole; au choc des dents de fer
Sa pensée ouvre l'aile et fuit hors de l'enfer.
Ah! vienne enfin la nuit, car la nuit c'est l'étude...
Que de songes alors bercent sa solitude!
Comme à son seuil étroit se pressent les héros!
Non ces lourds Attilas, Shylocks demi-bourreaux,
Coupeurs de chair sanglante au cœur d'un peuple en larmes,
Mais ces doux conquérants qui, n'ayant d'autres armes
Qu'un rayon de génie et leur humilité,
Montent par le bienfait à l'Immortalité.
De quelle âme il les suit, combien il les envie
Ces croyants d'une idée où tient toute une vie!
Diaz, Colomb, Gama, les voilà tour à tour,
Insultés au départ, presque Dieux au retour...
Ils lui montrent l'Afrique, et, dans l'arène ouverte,
Pour qui sait l'y cueillir plus d'une palme verte.
Qui jamais du désert compta les oasis?

Qui déchira ton voile, impénétrable Isis,
Quand, depuis six mille ans, le Nil poursuit sa course
Sans que lèvre mortelle ait effleuré sa source ?
Peut-être près de l'antre où s'épanchent ses eaux
Quelque race maudite attend les jours nouveaux ;
Peut-être qu'à ces corps pétris de sombre argile
— Pour s'éclairer soudain des feux de l'Évangile
Et dire à l'esclavage un éternel adieu —
Il ne faut qu'un regard tombé de l'œil de Dieu.

Et pendant que l'iris se joue en ce mirage,
Les grands palétuviers agitent leur ombrage,
Et sur l'azur flottant des lotus, le zéphyr
Verse l'ambre embaumé du santal de l'Ophir [3].

III

Oh ! qu'elle soit toujours entre toutes bénie
L'heure où l'humble a senti tressaillir son génie !
Ce fut un soir d'hiver, lorsque tintait minuit...

Un spectre étrange vint, noir enfant de la nuit.
Son visage était rude et sa parole amère :
« Tu quittes, disait-il, ta patrie et ta mère ;
Cette âcre volupté qu'attise le péril
Veut noyer ses ardeurs à la coupe du Nil.
Sacrilège, il est temps ! Sous l'épaisseur des jongles
Déjà le lion guette en aiguisant ses ongles [4].
Va, de tes os broyés, va grossir son tribut :
Quoi qu'il tente, ton bras n'atteindra pas le but.
Bientôt tu connaîtras les pâles épouvantes,
Les océans de sable et leurs vagues mouvantes :
Tu connaîtras la soif, et la fièvre, et la faim,
Des marches sans repos les angoisses sans fin,
L'embûche à l'arc tendu, l'euphorbe armant les piques [5],
Et ce soleil de feu, ce soleil des tropiques
Dont l'or rougi, dardé des bouts de l'horizon,
Frappe d'un trait plus sûr que ne fait le poison [6].
Adieu !... Quand le Toka [7] perfide, un jour de fête,
Devra parer sa hutte en y clouant ta tête,
Tu me reconnaîtras de tes yeux moribonds. »

C'est ainsi que grondait le Nil des Pharaons.

Mais à ce cri de fauve atteint dans son repaire
Une voix répondit : « O Livingstone, espère ! »

IV

Et Livingstone part, n'emportant pour tout don
Que ces biens du pasteur : la Bible et le bourdon.
La foi guide sa nef, l'espoir enfle ses voiles...
Déjà sur d'autres flots brillent d'autres étoiles,
Et, tel un labarum aux clous de diamant,
L'astre éclatant du sud descend du firmament [8].
Signe heureux du rachat, c'est par toi qu'il doit vaincre !
Cette race idolâtre, il faudra la convaincre,
Et que ces fronts déchus d'une antique fierté
S'élèvent par la croix jusqu'à la liberté.
Allons, qu'aux flancs du Cap l'ouragan se déchaîne [9] !
Qu'Adamastor secoue, en mugissant, sa chaîne !
L'écueil écume en vain, en vain la foudre a lui :
Si l'esquif est frappé, le Christ est devant lui.

Abri de Kolobeng [10], doux ruisseau, murs fidèles,

Nid de palmiers rempli de chants et de bruits d'ailes
Où s'ébattait l'enfance, où l'amour a souri,
Échos des bois profonds, voix du Calahari [11] :
Vous vîtes par quel art, chercheur d'or sous la gangue,
L'apôtre du désert sut lui parler sa langue,
Et, quand les fils de Cham surgissaient du chemin,
Les arrêter d'un geste en leur tendant la main.
Redites-nous comment à la lèvre sauvage
Il apporta le miel de son divin breuvage :
Comment, apaisant l'âme en guérissant le corps,
D'un insensible luth il tira des accords,
Assembla les tribus, détruisit l'ignorance,
Contre la traite impie arma la délivrance,
Et sous l'eau du baptême épandue en tout lieu,
A travers le chrétien fit resplendir un Dieu.

V

Vers l'heure où le lion rugit dans l'herbe haute,
Séchélé vient parfois s'asseoir près de son hôte [12].
Pâle la lune monte, et ses reflets amis

Caressent le repos des grands bœufs endormis,
Pendant qu'autour des feux, appuyés sur leur lance,
Les chefs aux lourds anneaux écoutent en silence.
Debout, le pasteur sème, à Bible ouverte, un grain
Qui germera plus tard dans le sillon d'airain.
Le Verbe est la rosée où son espoir se fonde.
Sa voix, d'un long sommeil éveillant un vieux monde,
Enseigne au noir troupeau courbé sous son pouvoir
Ce que vaut la Vertu, ce que peut le Devoir :

« J'arrive parmi vous pour empêcher la guerre.
Mon maître est le seul maître : il commande au tonnerre.
C'est lui qui sable d'or les déserts du ciel bleu,
Lui qui fait courir l'onde en vos plaines de feu.
Par lui l'aigle fend l'air, par lui la flèche vibre :
S'il créa l'homme enfin, c'était pour qu'il fût libre!
Honte à qui vend son frère, et que sèche la main
Du premier qui trafique avec le sang humain!
— Si ton maître est l'Esprit, comment donc on te nomme?
— Nommez-moi *le Chrétien* [13]. — Non, tu n'es pas un homme,
Murmure Séchelé : jamais visages blancs
N'ont rencontré nos cœurs qu'en déchirant nos flancs.

La foudre les précède, et toujours le pillage :
Pour allumer la torche ils brûlent le village ;
Nos femmes sont leur proie : ils vendent nos enfants
Avec l'huile de palme et les dents d'éléphants.
Toi, comme l'arc brillant, quand la tourmente tonne,
Tu parais pour sauver ! »
Et devant Livingstone
Les guerriers s'inclinaient... mais lui, silencieux,
Les relève de terre en leur montrant les cieux.

VI

En avant !... car l'air brûle, et l'étape est lointaine.
Les gourdes n'ont plus d'eau, les puits plus de fontaine.
Malheur à qui s'attarde en ces champs du trépas :
La Pitié se fait bronze et la soif n'attend pas.

« Courage !... l'oasis a verdi dans le sable.
Dût le Nil engloutir son urne insaisissable,

Dût-il d'un triple airain l'y sceller, — moi vivant,
Vous y boirez, amis... Pagazis [14], en avant! »

Et l'âme du héros passe à ces intrépides.
Tantôt, sur leur pirogue, il franchit les rapides;
Tantôt, la hache au poing, sous le feuillage obscur,
Il fend du vert manguier l'inextricable mur.
Parmi tant de tribus où son nom le devance,
Conquérant pacifique en triomphe il s'avance :
« Paix à vous! » dit-il; — « Paix! » répondent les échos;
« Nous sommes las de fuir, donnez-nous le repos [15]. »
Et le long des chemins tout sourit, cœurs et lèvres...
L'ambre du miel jaunit près du lait pur des chèvres;
L'esclave au sein d'ébène a broyé le maïs :
Pétillant, le tembo [16] jaillit de l'élaïs,
Cependant que les chefs, ardents à se poursuivre,
Font sur leurs muscles nus craquer l'anneau de cuivre,
Ou, par delà le jour enlaçant leurs ébats,
Précipitent la danse au son des marimbas [17].

Ainsi va Livingstone, et la tendre Nature
Livre à ses doigts d'amant les nœuds de sa ceinture.

Palombé, Chiroua [18], bleus miroirs du soleil,
Doux Ngami, transparent comme un matin vermeil,
Vous teniez pour son front vos palmes toutes prêtes...
Puis tu grondas en vain, Nyassa des tempêtes [19]!
Quand, fouetté par les vents dans tes immensités,
S'entre-choque l'essaim des longs flots irrités,
Tu sentis, au frisson d'un baiser qu'elle ignore,
Frémir en ses pudeurs ton onde vierge encore.
Et toi, Zambèze, Éden dont les yeux sont ravis [20],
Vers tes îles de fleurs, que de fois tu le vis
Remonter du chef-d'œuvre à l'ouvrier sublime;
Ou, dans tes tourbillons, suspendu sur l'abîme,
Contempler tout ton fleuve en poudre, dans les airs,
Tonnant de la fumée et jetant des éclairs [21]!

Trente ans l'ardent apôtre interrogea l'Afrique :
Trente ans il poursuivit son rêve chimérique,
Des lacs — collier du Nil — égrenant le saphir,
Marchant de l'Atlantique aux plages de l'Ophir.
Autour de lui pourtant tournoyait la Mort blême :
Tout croulait, tout sombrait, hélas! de ce qu'il aime.
Elle aussi sa compagne, au pied du mimosa,

Sous le vieux baobab, un soir se reposa [22]...
Et quand il a cueilli le souffle sur sa bouche,
Et quand d'un dernier pleur il a mouillé sa couche,
Il va, debout toujours, foudroyé, mais vainqueur,
Payant chaque laurier d'un lambeau de son cœur.

VII

Nul ne suivit l'essor, car l'aigle était de race.
L'Europe en vain émue avait perdu sa trace,
Lorsque s'élève un cri : « Livingstone est sauvé! »
Près du Tanganika, Stanley [23] l'a retrouvé :
Stanley qui, le premier, touchant l'Isis voilée,
La fit frémir au vent de sa hampe étoilée.

Or tous deux, un matin, rêvaient de l'avenir,
Et le plus jeune dit : « Père, il faut revenir. »
Mais Livingstone : « Écoute ! au pays de l'ivoire,
Il est une onde où seul l'alligator vient boire.

Là des torrents glacés que gardent les ibis
Sortent, par quatre jets, du gouffre d'Anubis[24]...
Et j'irai, pas à pas, vers cette eau solitaire,
Surprendre, dans ses joncs, le Nil, fils du mystère.
— Quoi ! risquer, fol enjeu, vos jours sur ce hasard ?
— J'ai l'oracle pour moi, Ptolémée et César[25].
— Bien des os ont blanchi le long des rocs arides?
— La force coule encore, ardente, sous mes rides.
— Et vos trésors pillés[26] ? — Et tiens-tu Dieu pour rien?
Qui peut, avec le Christ, manquer de quelque bien !
— Songez à vos enfants. — Ils sont de ma famille
Tous ces déshérités dont la jongle fourmille.
— Vos amis? — Ont vécu. — Les honneurs? — Vanité !
— La patrie a des droits... — Moins que l'humanité. »

Pour les Stuarts, son aïeul est tombé dans l'arène[27] :
Soldat de la science, il mourra pour sa reine !

Déjà voici la fièvre et ses spectres hideux.
On dit qu'en son délire il reconnut l'un d'eux,
Et qu'essayant de fuir le bras qui le terrasse,

Pour une année encore il lui demandait grâce :
Mais l'ombre sans pitié détourna le regard.
Navrés, les serviteurs sanglotaient à l'écart.
Alors les sentant pris de peine si cruelle :
« Point de tristesse, amis! le grand Esprit m'appelle.
Que l'herbe du printemps me serve de linceul !
Sur mon corps où bientôt va fleurir le glaïeul
Laissez l'acacia pleurer ses grappes blanches ;
Laissez les chants d'oiseaux palpiter dans les branches:
Je ne désire plus qu'une tombe au désert,
Et j'y dormirai mieux, bercé par leur concert[28]. »

VIII

Il sera sans écho ce dernier cri de l'âme.
Ton pays se souvient, Westminster te réclame :
Rien ne peut te soustraire au marbre qui t'attend,
O citoyen du monde, ô pasteur combattant !
Newton a salué ta dépouille qui passe :
Ces rois, à qui la Mort a mesuré l'espace,

Te font, en se serrant, un trône à leur côté,
Car pour eux le génie est une royauté.
Tu ne dormiras pas dans l'oasis fleurie :
Ton cœur va reposer loin de son Égérie,
Bien loin des sables d'or, des lacs bleus, du soleil...
Déjà la basilique étend sur ton sommeil
Le jour mystérieux de sa forêt de pierre ;
Le plomb pèse à ton front et l'ombre à ta paupière.
Dors pourtant, voyageur fatigué, dors en paix.
Londres peut se voiler de ses crêpes épais :
Ton nom perce la nuit... Le flambeau de ta gloire
Se rallume immortel au souffle de l'histoire.

Et nous, que notre France associe à ton deuil,
Qui revenons plus forts ayant vu ton cercueil,
Puissions-nous rapporter, de la terre où nous sommes,
L'exemple d'un grand peuple honorant ses grands hommes.

LE PETIT PRINCE[1]

Ostendent terris hunc tantum fata...

VIRGILE.

Nous dont le cœur brisé se crut un jour prophète,
Nous qui sondons l'abîme ayant touché le faîte,
Nous qui vîmes, à l'heure où fleurit le chemin,
Passer dans un rayon l'Impératrice blonde,
Nous qui t'avons chanté, quand tu parus au monde,
Un rameau vert dans chaque main : [2]

Pouvions-nous présager, noble enfant, qu'un Dieu sombre
De ton front lumineux dût si tôt faire une ombre,
Que le cèdre promis périrait arbrisseau,

Que sous les plis flottants du rideau de dentelle
La violette allait, changée en immortelle,
Parler de tombe à ce berceau ?

Nulle tempête alors, point de houle morose ;
Paris avait sculpté ta nef en bois de rose :
L'Espérance y dormait côte à côte avec toi,
Et caressés du flot, guidés par les sirènes,
Lentement vous voguiez vers les clartés sereines,
Au souffle embaumé de la foi.

C'était un temps de gloire et d'heureux coups d'épée ;
Beau temps où maint obscur, altéré d'épopée,
D'un éclat de mitraille illuminait son nom,
Où l'honneur se forgeait d'or, non de chrysocale,
Où Mac-Mahon gagnait sa couronne ducale
En marchant au bruit du canon !

Alors, quand ses turcos émerveillaient l'Histoire,
César, devant l'airain fondu par la victoire,

Te livrait, doux trophée, à leurs transports guerriers;
Les blessés à te voir oubliaient leur souffrance,
Et toi tu souriais dans les bras de la France,
Comme une fleur sur des lauriers.

Car tu ne savais pas, Aiglon fils des grands aigles,
Que le Destin pour vous a d'immuables règles,
Que sur vos nids géants il écrit « vanité »,
Que lent poison d'exil ou fer tranchant de pique,
Ce qui pèse d'en haut sur votre race épique
C'est toujours la Fatalité.

Car nous avions compté, — pauvres fous que nous sommes,
Sans le courroux du ciel, sans le crime des hommes,
Sans le serment qui croule avec l'autel déchu,
Sans l'étranger buvant à nos guerres civiles,
Sans l'histrion grotesque ou les trahisons viles,
Sans Pipe-en-Bois et sans Trochu !...

Et l'encens brûle, aux feux étincelants des cierges ;
Et, la palme à la main, l'essaim joyeux des vierges

Chantant « Gloire au Seigneur ! » vole au devant de l'oint ;
Et des Mages nouveaux accourus vers tes langes
Mêlent l'hymne d'amour à l'hosanna des anges...
Mais le Calvaire n'est pas loin.

Il se dressa pour toi dans la fatale année !
Ton sceptre était roseau, ta couronne est fanée ;
La jeunesse, à pas lents, sort de ton morne cœur,
Et tout se tait en elle, au cri de la Patrie
Essayant d'écarter de sa lèvre meurtrie
Le sanglant baiser du vainqueur.

On dit qu'un ami sûr, — le soir de ce désastre
Aussi profond que l'ombre où descendait ton astre,
T'entraîna frémissant par les épais taillis ;
Tes yeux cherchaient l'éclair, ton bras voulait des armes...
Puis, enfant et proscrit, n'ayant rien que tes larmes,
Tu sanglotas sur ton pays.

Pleure, cher petit Prince! un crêpe est à ta joie.
La voilà qui t'attend, la douloureuse voie;

Le pensais-tu vraiment, qu'elle fût douce aux rois
Et laissât sur leurs fronts neiger les aubépines,
Quand abreuvé de fiel, quand, déchiré d'épines,
Le Christ y dut traîner sa croix?

Suis-la donc en vaillant, sans détourner la tête!
La revanche est ton but, le labeur est ta fête;
En vain la volupté sourit à ton printemps :
Jamais tu n'approchas de sa coupe écumante,
Jamais soupir de brise ou caresse d'amante
N'a fait frissonner tes vingt ans.

Tes maîtresses à toi, mieux qu'altières marquises,
Sont reines! sœurs de deuil que la force a conquises,
L'une fut Metz la Vierge et l'autre a nom Strasbourg ;
L'une et l'autre naguère était française et libre...
Mais dans leur sein glacé l'âme qui toujours vibre
N'attend que l'appel du tambour.

Tu les vois en pensée et les revois en rêve :
La vague dit ta plainte aux rocs blancs de la grève ;

Elles sont, dans ta nuit, comme un phare, ô veilleur!
Et pour les affranchir, prenant glaive à leur taille,
Tu graves sur le plat de ton fer de bataille :
« *Au feu, passe avant le meilleur!* »

Hélas! tu n'auras pas cette douceur suprême
De mourir tel qu'un preux mourant pour ce qu'il aime.
Sous l'herbe, autour du krâal, rampe un fauve irrité;
L'assagaie, en sifflant, va briser ton épée;
Eux fuiront... et ton sang dont la terre est trempée
Paiera leur hospitalité.

Ah! lorsqu'une lueur, fille des vains mirages,
T'attirait vers ce cap trop fameux en naufrages
Que la tempête habite et qu'étreint le typhon;
Quand des bras se tendant, des voix s'écriant : « Reste! »
Tu t'élanças, joyeux, sur la rade funeste
Où mouillait ton Bellérophon;[3]

Là-bas, du fond des flots, seule en l'humide plaine,
N'apercevais-tu pas se dresser Sainte-Hélène?

L'âpre écueil brillait-il plus que les panthéons,
Ou si l'oubli te vint que le sol d'Angleterre
Sert, depuis soixante ans, funèbre et solitaire,
De sépulcre aux Napoléons?

Spectres vains!... en avant! la France aime les braves;
D'où gronde le péril, tu l'entends, tu le braves;
A toi le laurier d'or du soldat triomphant!
Dût la foudre en éclats broyer une chimère,
La marâtre cité qui fut jadis ta mère
Saura ce que valait l'enfant.

Le sait-elle, aujourd'hui? ceux-là pourraient le dire
Dont la furtive larme a noyé le sourire,
Eux qui, du saint héros tardivement épris,
Se penchent vers son ombre, y comptant des blessures
Moins cruelles peut-être et peut-être moins sûres
Que l'acier froid de leurs mépris.

Comptez-les, à genoux, sur sa poitrine ouverte...
Combien en fallut-il pour rougir l'herbe verte?

Dix-huit, sœurs par la gloire et sœurs par le trépas!
Dix-huit, du front au cœur, superbes et béantes,
Car, pour livrer passage à des âmes géantes,
Une porte ne suffit pas.

Itelezi l'a vu, le long du ravin sombre,
Lutter seul, et sans trêve, et sans effroi du nombre..,
Puis, lorsqu'il sent l'espoir fuir au vol des chevaux,
S'arrêtant, las d'exploits, dans la noire hécatombe,
Sur un tronçon de glaive, et face au ciel, il tombe,
Tel que Roland à Roncevaux.

Eh bien, railleurs subtils, généreux patriotes
Qui dispensez, du haut de vos fiertés d'ilotes,
L'outrage à la défaite et l'encens au succès, —
Répondez! ce sang pur que vous doit le sauvage,
Ce sang qui fume encor sur le brûlant rivage,
N'était-ce point du sang français?

Qu'il soit pour notre foi comme un nouveau baptême!
Retrempons le drapeau dans cette pourpre même:

A qui prétend le cèdre abattu sous l'effort
Montrons qu'à ces hauteurs chaque coup de tonnerre
Est un rayon de Dieu qui, du tronc centenaire,
Fait sortir un rejet plus fort.

Pour toi, héros martyr, dont la palme éphémère
Ombrageait un berceau qu'envia toute mère,
Va, ne regrette rien... quelque aurore de plus
N'eût pas d'un jour plus doux baigné ton jeune buste,
O neveu de César, ô fils chéri d'Auguste,
Qui devais être Marcellus!

Sur la bruyère, au loin, le vent courbe les arbres;
Dans l'enclos désolé, l'hiver suspend aux marbres
Son froid linceul de brume où glissent les corbeaux,
Et nul bruit ne résonne autour de la chapelle,
Hors le pas chancelant de Celle qui t'appelle,
Voix plaintive entre deux tombeaux.

Mais déjà, franchissant le seuil de la patrie,
S'assoit à nos foyers ta légende attendrie;

Le peuple a sa mémoire ainsi que ses oublis!
Tu fus son *petit Prince* et seras son idole,
Jusqu'à l'heure où ta cendre, avec ton auréole,
Passera sous l'arc d'Austerlitz...

Et puis, quand les soleils, en poursuivant leur course,
De tant de pleurs versés auront tari la source,
Peut-être alors qu'un chantre inspiré va venir,
Génie à l'ongle d'aigle, âme au large coup d'aile,
Qui dans le flamboîment de sa strophe immortelle
Incrustera ton souvenir.

L'OSSUAIRE

A UNE JEUNE FILLE

Alas, poor Yorick!...

SHAKESPEARE.

Enfant, vous souvient-il de l'humide ossuaire
Avec ses crânes nus où manquait le suaire?
Négligés du soleil, oubliés des vivants,
Sur un ais vermoulu qui craque à tous les vents
Ils verdissent!—l'eau coule... est-ce en deuil de leurs charmes.
Ces orbites sans yeux verseraient-ils des larmes?
L'un a pris d'Ugolin l'âpre rage qui mord,
L'autre, rictus amer, semble rire à la Mort...
Fossette, ô nid d'Amours, adieu! l'heure est passée.
Adieu, ride, en ton pli recélant la pensée!

Le baiser du trépas est un baiser ardent
Qui fait fondre la lèvre en découvrant la dent.
Le Temps qui les polit, du revers de son aile
A tout emporté d'eux dans la nuit éternelle ;
Plus d'incarnat aux chairs, plus d'or soyeux au front,
Plus de prunelle en feu s'allumant sous l'affront :
La beauté, la jeunesse, et la grâce, et la force
N'ont laissé, fruits tombés, qu'une livide écorce...
Ils ont rêvé, souffert, espéré, combattu,
Ces mornes ossements, — puis, un jour, tout s'est tû,
Tout... pour l'éternité !

Donc, en la crypte verte,
Debout, ainsi qu'Hamlet, sur la fosse entr'ouverte,
Je songeais — soupesant quelque crâne au hasard —
Si c'était Yorick ou si ce fut César.
Vous, pâle, frissonnante au bras de votre amie,
Vous craigniez d'éveiller cette poudre endormie,
Et, de son froid sommeil ayant pieux souci,
Vous soupiriez tout bas : « quoi ! serons-nous ainsi ? »

Oui, nous serons ainsi ! la lumière, et puis l'ombre...
Moi, bientôt, — vous enfant, après des jours sans nombre,

Quand l'inconstant zéphir et la rosée en pleurs
Auront devant vos pas épanché fleurs sur fleurs,
Quand vous aurez laissé la lie aux plus avides,
Quand ayant vu l'espoir, du fond des coupes vides,
Vers le pays du rêve envolé sans retour,
Vous voudrez, vers le soir, dormir à votre tour.

Vous souvient-il qu'au bord de ces dalles moroses
S'étage un tiède enclos tout empourpré de roses?
L'abeille, en se jouant, y butine le thym ;
Si quelque larme y luit, c'est celle du matin;
Son sol est vert aussi, mais d'herbes parfumées
Le torrent qui bondit lui jette ses fumées,
L'oiseau son chant joyeux, le soleil ses rayons :
« Aimons! » y dit la brise, et la pierre « Croyons! »
Ici, la marguerite a des réponses douces,
L'odorant cyclamen y rougit dans les mousses ;
Des nids sortent, joyeux, mille frémissements,
Comme des bois, en mai, quand flottent les serments...
L'écho n'est que soupirs, l'air que lueur ou flamme,
L'iris des cieux s'y fait un miroir de notre âme,
Et la pensée, ayant brisé son joug de fer,

Trouve un nouvel Éden au seuil d'un autre Enfer.
Et pourtant de la Mort c'est encor le domaine,
Ce champ où si léger le rêve se promène!
Car le Destin voulut, en ses décrets moqueurs,
Les crânes étant là, qu'ici fussent les cœurs.

Le Destin... qu'ai-je dit? non, non, la Providence!
Qui de nous la nierait, ô divine évidence,
Cette éternelle loi de justice et d'amour
Donnant l'ombre à la nuit et la lumière au jour?
Parce que, vaine argile où bouillait la pensée,
Ils eurent du Titan l'espérance insensée,
Parce qu'ils ont voulu, songeurs audacieux,
Du fol élan d'un rêve escalader les cieux,
— Quand, attraits ou génie, en même temps tout tombe,
Dieu refuse à ces fronts les pudeurs de la tombe,
Et, d'un bras sans pitié, les tirant du cercueil,
Nous montre à nu le peu que valait tant d'orgueil.
Mais parce que ces cœurs ont enchanté le monde,
Leur sève coule encore et leur poudre est féconde.
Aux lieux qui les reçut la nature a souri,
L'air est plus embaumé, le gazon plus fleuri...

La goutte de rosée, en l'herbe où tout voltige,
— Tremblant, comme une perle, aux bords de l'humble tige —
Est quelque pleur de vierge, et qui n'osa jaillir ;
Ce parfum fut amour, et sanglot — ce zéphir ;
Ces sourds bruissements mêlés de pâle flamme
Ont palpité jadis sous quelque sein de femme ;
Peut-être le bouton qu'effeuillait votre main
But le sang d'un poète et lui dut son carmin ;
Peut-être cette grappe à l'épine sauvage
Qui, dans vos blonds cheveux, noyait son doux servage,
Se nourrit, vers l'avril, des fibres d'un amant.
La crypte était mensonge... en ce champ, rien ne ment :
Le ciel y prend plaisir à déchirer ses voiles...
Car au nimbe immortel d'un luth cerclé d'étoiles,
Car aux rouges éclairs du glaive triomphant
Dieu préfère un reflet — s'il vient du cœur, enfant !

LES NOCES D'OR [1]

AUX VIEUX PARENTS

Il neige... les époux reviennent de l'église.
Lui, joyeux, à son bras emmène le printemps ;
Elle, sourit au ciel que l'espérance irise ;
Tout chante dans leur âme : il aime, elle a vingt ans !

Cinquante hivers sur eux ont neigé... mais sans prise ;
Tête et cœur sont debout sous les flocons du temps.
Leur long serment d'amour a défié la brise;
Quand tout change autour d'eux, eux seuls restent constants.

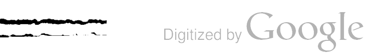
Aussi les deux époux, sûrs de se bien connaître,
Ont renoué la chaîne entre les mains du prêtre ;
Les fleurs qui la tressaient vont refleurir encor.

Au Dieu qui le permet, amis, rendons hommage,
Et par lui puissions-nous un jour, à leur image,
Sous des cheveux d'argent fêter les noces d'or !

SUR UN VIEUX MISSEL

C'est le livre béni qui donne essor à l'âme.
Le burin et l'émail à l'envi l'ont orné :
Un souffle au jet superbe y fixa, sous la flamme,
Ce fils du Dieu vivant qui pour mourir est né.

Vois, comme il est sanglant le doux fruit de la femme !
Sur sa chair en lambeaux le fer s'est acharné ;
Retenu par l'épine il pend de l'arbre infâme...
Mais les anges du ciel l'ont déjà couronné.



Ainsi de notre cœur, ce tendre et triste livre !
Jusqu'au jour où d'y lire une voix nous délivre,
Plus d'un de ses feuillets a sa goutte de sang...

Mais la prière sainte y verse à flots son baume,
Et — tel un messager du céleste royaume —
Les mains pleines de fleurs, l'Espérance y descend.

RENOUVEAU

Mars de l'hiver qui meurt achève la défaite.
Le bleu luit, l'oiseau chante... à son réveil, le Temps
D'un coup d'aile plus vif sème, en passant, ta fête,
Comme un rameau fleuri sur le seuil du printemps.

Aux bois la sève bout, l'aulne verdit son faîte,
Un frisson de la brise a ridé les étangs,
Et dans l'herbe où sans bruit leur couche est déjà faite,
La Muse dit, rêveuse, au rêveur : « Je t'attends! »

Or donc, buvons l'azur, vivons d'air, de mirage :
Fêtons la main divine en son meilleur ouvrage!
Le ciel rit, nargue aux pleurs : l'ombre fuit, place au jour!

Si l'Espoir bat la vitre, ouvre-lui ta fenêtre,
Et, lorsque tout renaît, laisse à son tour renaître
Sur la tige du cœur la tendre fleur d'amour.

L'HÉBÉ A L'AIGLE

DE RUDE

... Ἥβη
Νέκταρ ἐῳνοχόει.
HOMÈRE.

Ἥβην χρυσοστέφανον.
HÉSIODE.

Que la vierge a de charme et que superbe est l'aigle!
Elle, — comme un bleuet qui s'élance du seigle,
Quand l'aube au pied joyeux court sur l'épi mouvant, —
Elle frissonne, nue, aux caresses du vent.
Lui, brûlé d'une ardeur qu'allume sa démence,
L'enveloppe, jaloux, d'un seul coup d'aile immense :
Son ongle d'où jaillit le feu qui fend les airs
Lui ferait, au besoin, un vêtement d'éclairs [1].

C'est Hébé, l'immortelle, entre toutes choisie
Pour mesurer aux Dieux la divine ambroisie;

C'est le printemps qui naît, une coupe à la main :
C'est l'avril, tendre encor, qui sera mai demain...
Et cet aigle, pour elle envolé de son aire,
Est le maître des cieux, est le roi du tonnerre.
Qui vainquit le Titan succombe à tant d'attraits :
Qui planait, tombe atteint par d'invisibles traits.
Mais, de quel œil ardent, vers elle il se redresse !
Sa plume a des baisers, sa serre une caresse...
A la coupe aux flancs d'or atteindra-t-il du front ?
Plus d'un y but déjà, tant d'autres y boiront !
Pleurs du cep, suc de fleurs dont l'âcre effluve enivre,
Sang de Nessus qui tue ou flamme qui fait vivre,
Poison, philtre, nectar, qu'est donc cette liqueur
Qui trouble la raison en enchaînant le cœur?
Éros qui la versa sait comment on la nomme :
Brûlante, elle a coulé du ciel bleu jusqu'à l'homme,
Si terrible parfois, que tout va s'y brisant,
Si douce, qu'on voudrait mourir en l'épuisant.
Ah ! ce breuvage aimé, sa lèvre le réclame !
Il veut, en l'y plongeant, se désaltérer l'âme,
Dût-il, sombre lutteur par l'obstacle irrité,
Noyer, du même coup, son immortalité.
Et la vierge sourit au Dieu qui se dépite...

Mais déjà sous le marbre on sent qu'elle palpite,
Car ces beaux yeux rêveurs qui flottent dans l'éther
Ont, à travers l'oiseau, deviné Jupiter.

O toi, dont l'étincelle anima le carrare,
Toi qui, seul, d'un effort aussi grand qu'il est rare,
Fis hurler à la pierre un de ses plus beaux chants,
Puis la pétris, docile, en vingt mythes touchants :
Pygmalion superbe, ô fils de ma patrie,
Dis-moi si j'ai compris, frère, ta rêverie !
Hébé t'importait peu, Jupiter moins encor ;
L'Olympe était trop bas pour tenter ton essor :
Il faut à tes pareils la splendeur infinie
Où l'aigle manque d'air, mais où vit le génie,
Et ton ciseau de feu voulut signer, un jour,
Le pacte de la gloire éternisant l'amour.
Oui, le printemps rayonne, oui, la jeunesse est reine !
Le lis sert de couronne à sa beauté sereine ;
L'astre en vain luit... ses yeux ont des reflets plus longs,
Plus ardent le soleil joue en ses cheveux blonds ;
Qu'importe le combat ? Dieu lui forgea — pour charme —
De la grâce, un rempart, et du sourire, une arme ;

Cent fleurs sablent la route aux orbes de son char ;
Son urne pleine, à flots, nous verse le nectar ;
Sous ses pas tout s'embaume, à ses accents tout chante,
Elle excite, elle apaise, elle irise, elle enchante.
Mais les plus beaux matins ont leurs soirs, ici-bas...
Voici déjà la rose étouffant les lilas ;
L'été vole, rapide, et l'hiver suit l'automne ;
Où soupirait la brise un noir aquilon tonne ;
La guirlande s'effeuille, et, l'ombre s'allongeant,
La neige au front pâli met son flocon d'argent.
C'est alors que le luth, ou le marbre, ou la toile,
D'un éclat plus brillant fait scintiller l'étoile.
Si l'image s'enfuit, leur miroir nous la rend :
Ce qu'était la beauté, ce témoin nous l'apprend...
Le Temps, sourd moissonneur, peut, de sa faux jalouse,
Coucher le frais bleuet mourant sur la pelouse ;
La tige, en s'inclinant, survit à ses adieux :
Car voici le génie, aigle au vol radieux,
Qui descend et lui donne, abritée à son aile,
Pour quelques jours perdus une aurore éternelle.

ANDRÉ CHÉNIER

L'art ne fait que des vers, le cœur seul est poète.

A. CHÉNIER.

Descends de tes sommets, Muse de l'Ionie !
Prends ton beau luth d'ivoire enguirlandé de fleurs ;
Fais couler de ses bords ta plaintive harmonie,
Sourire du matin à la rosée en pleurs...
Si quelque éclat de foudre en doit briser les cordes,
Qu'il frissonne d'abord, caressé par ta main :
Celui dont le soupir traversa nos discordes
Chantait en fils d'Orphée et mourut en Romain.

André Chénier... c'est l'aube au seuil des nuits moroses !
Quel sylphe s'éveillant sous la feuille des roses
S'ébat d'un vol plus vif, à l'appel du printemps,

Que l'écho de ce nom dans un cœur de vingt ans?
Qui prête à l'air du soir de si molles haleines?
Qui sème au front de mai plus de fleurs à mains pleines?
Quel vallon de l'Hémus, quels monts voisins du ciel
Ont jamais distillé l'ambre d'un plus doux miel?
Cygne altéré du lait de l'humaine tendresse,
Dans l'âme d'une Hellène [1] il respire la Grèce;
Sa paupière, en s'ouvrant, sur ce sein radieux
Surprend comme un reflet de la beauté des Dieux;
Qu'en son labeur nocturne un autre épelle Homère:
Il a compris l'Olympe en regardant sa mère!
Et l'Orient pour lui n'a que de frais zéphirs,
Et Byzance à ses pieds égrène les saphirs,
Et pendant qu'Astarté de l'or blond de ses tresses
Lui fait un nid soyeux tapissé de caresses,
On dit que sur sa lèvre, afin de l'apaiser,
Les Grâces tour à tour vinrent mettre un baiser.
Ainsi l'enfant buvait ta lumière, ô Bosphore!
Ainsi la nymphe antique inclinant son amphore
Versait l'eau d'Hippocrène autour de ce berceau...
Mais pour que le palmier sorte de l'arbrisseau,
Il faudra deux rayons, l'amour et la souffrance,
Puis ce qui mûrit tout, le soleil de la France!

L'été, quand le sol fume, alors que l'air en feu
Pèse, comme un plomb lourd, sur la plaine embrasée,
Si, du milieu des joncs montant vers le ciel bleu,
La brise agite une aile où tremble la rosée :
Soudain chaque corolle, en quête d'échansons,
Berce son urne avide au sommet de sa tige,
L'azur des papillons dans les herbes voltige,
Et les buissons muets se peuplent de chansons.
Tel Chénier de son cœur épancha la jeunesse
Sur les sentiers jaunis du Pinde vieillissant.
Tendre amant des Neuf Sœurs, il dit : « Que tout renaisse ! »
Et leur essaim léger se leva frémissant.
La première, à sa voix, l'Églogue, entre les saules,
Montra son frais visage enluminé de fard :
L'Élégie eut son tour, front poudré, teint blafard,
Tandis que, souriant par-dessus leurs épaules,
Une Idylle en paniers ajustait ses pipeaux.
Et puis, comme on passait près des vertes fontaines,
Chacune, un peu confuse, y vit ses oripeaux.
Vite, on jeta la mule, on ôta les mitaines ;
L'une essuya sa poudre, une autre son carmin :
Celle-ci de rubans dépouilla sa houlette,
Et, les cheveux parés d'une humble bandelette,

N'emprunta plus son fard qu'aux rosiers du chemin.

De quels parfums divins s'embaume alors ce rêve
Qui commence à la lyre et qui finit au glaive!
Dis-nous, Muse, dis-nous quelques-uns de ces chants,
Hymnes mélodieux, si purs et si touchants
Qu'ils semblent pénétrés du souffle de Virgile;
Que Mnazile ou Daphnis, avec la flûte agile,
Module ses ardeurs en soupirs assez doux
Pour rendre Théocrite et les zéphirs jaloux!
Voici déjà glissant sur la vague argentine
L'Alcyon qui pleura Myrto la Tarentine;
Voici, près du cristal où penchent les roseaux,
Hylas que la naïade entraîne au fond des eaux.
Ce vieillard, je l'entends : c'est l'*Aveugle* sublime.
Je vois *le Mendiant* au foyer qu'on ranime,
Et, dans l'enfant qui fête ainsi la pauvreté,
J'ai salué ton nom, sainte Hospitalité!
Que l'adieu de Néère est humide de larmes!
Que Lydé, prête à vaincre, a d'invincibles armes!
Comme aux bras de sa mère il nous sait attendrir
Ce blessé de l'amour aimant jusqu'à mourir [2],

Et qu'à voir sa Daphné — fière, et pourtant charmante —
Guider le chœur dansant des filles d'Érymanthe,
On voudrait, sous le toit où la belle a souri,
Languir d'un pareil mal pour être ainsi guéri !
Mais c'est d'un vain élan poursuivre un météore.
Ce vers né, comme Iris, des vapeurs de l'aurore,
S'élance, tissu d'air, chatoyant de reflets,
Suit — le jour — les Sylvains, et — la nuit — les follets,
Joue avec les ruisseaux, bruit sous le feuillage,
Lutine les dauphins dans l'azur du sillage,
Puis court se perdre en flamme ou se fondre en accords.
Avant de s'exiler dans la prison du corps,
André, parmi les Dieux, savourait l'ambroisie :
Il est plus que poète, il est la Poésie.

Ah ! pourquoi, dédaigneux de vos antres sacrés,
Vous laissa-t-il en pleurs, sources aux pieds nacrés ?
Qu'espérait-il des flots ? qu'attendait-il des syrtes
Où courait son esquif tout frais jonché de myrtes ?
Devait-il ignorer qu'où la plèbe est sans frein
La Justice est de marbre et la Pitié d'airain,
Et ne savait-il pas, déçu par les mirages,

Combien la vague humaine est féconde en naufrages ?
Et vous qui déridiez l'ennui des sombres jours,
Vous toutes dont la gloire a payé les amours,
Glycère, Lycoris, toi surtout, ô Camille,
Infidèle et jalouse, et chérie entre mille,
Pourquoi, s'il vous aimait, l'aimâtes-vous si peu ?
Que ne l'étreigniez-vous en des transports de feu ?
Sa lèvre n'avait point épuisé les ivresses ;
Les pampres se doraient encor, folles maîtresses,
Et, la coupe étant vide, à défaut d'hypocras
Ne pouviez-vous d'oubli l'enivrer dans vos bras ?
Non, non... car, cette nuit, éclatait sur sa tête
La voix de Mirabeau tonnant dans la tempête ;
Car une vierge à l'œil rayonnant de fierté
Avait dit : « Lève-toi ! Je suis la Liberté. »

Elle était belle alors la pâle jeune fille
Sortant, comme un éclair, des flancs de la Bastille !
Le peuple sur sa route accourait triomphant ;
Chaque femme, à sa vue, embrassait son enfant :
On attestait les Dieux, la Vertu, la Patrie...
La sève jaillissait d'une tige flétrie,

Pendant que, calme et fière, et proclamant nos droits,
Elle, à son premier pas, épouvantait les rois.
Chénier la vit debout, déchaînant la tourmente.
Poète, il la chanta, comme on chante une amante...
Hélas ! bientôt l'horreur étouffait cet accent :
La vierge avait au doigt une tache de sang !

Honte à la courtisane impudique et farouche
Qui cumule la déité,
Et mime tour à tour — prostituant sa couche —
La Raison et la Liberté !
Honte à ce blanc péplum traîné, comme une loque,
Du seuil des clubs aux échafauds !
Tibulle a ramassé les foudres d'Archiloque :
Tremblez, hyènes à l'œil faux !
La vierge désormais dont la beauté l'enflamme
C'est Charlotte près de Marat,
C'est Némésis cherchant, de son poignard, si l'âme
Habite au corps d'un scélérat.
C'est aussi ta splendeur, éternelle Justice !
Elle qui, loin du louche effroi,
L'entraîne, Sybarite, à flageller le vice,

Citoyen, à défendre un roi.
Il prélude, et déjà se mouille la paupière
Du prisonnier sous ses barreaux :
Il frappe, et sous le coup dont pâlit Robespierre
Hurle la meute des bourreaux.
Car pour mieux célébrer la sinistre épopée
Des tyrans, pourvoyeurs d'égouts,
La lyre a, dans sa main, des flamboiements d'épée,
Son cœur de superbes dégoûts:
Et l'ïambe vengeur qui fait vibrer sa rime
Où les plus braves se sont tu,
Va laisser un stigmate au front penché du crime,
Une auréole à la Vertu.

Ainsi quand la Terreur, dans sa marche sanglante,
Trouvait Fouquier trop faible et la hache trop lente,
Le poète, évoquant les lointains repentirs,
De son hymne étoilé couronnait les martyrs.
Loyauté du courage! Imprudence héroïque !
C'est Sparte qui palpite en cette âme stoïque,
Mais Sparte au sein voilé de merveilleux tissus,
Sparte, avec des lauriers cueillis vers l'Ilissus.

Adieu, Lutèce !... il part. Sous ses yeux las d'orgies
La Seine assez longtemps roula des eaux rougies...
A lui ces dômes verts des forêts, nids d'amants
Où le roc attendri pleure des diamants,
Où sur les rayons d'or qui leur servent d'écharpes
Les brises font frémir leurs invisibles harpes,
Où l'avril embaumé de son cœur rajeuni
Va lui rouvrir l'Éden en lui montrant Fanny !
Oui, cette chaste image ornant sa solitude,
L'enguirlander d'amour deviendra son étude ;
Qu'importent tous les bruits, hors le bruit d'un seul pas ?
L'Enfer est oublié... — L'Enfer n'oubliait pas !
Depuis qu'il a senti l'honneur dont il se joue[3]
Du vent strident d'un luth lui souffleter la joue,
Collot d'Herbois se tait..., mais Chénier est perdu :
L'affront sera lavé dans le sang répandu.
Rohan, Montalembert, et Broglie et Noailles[4],
Vous dont la France en deuil mène les funérailles,
Soyez fiers ! Rien de grand ne manque au rendez-vous :
Le cygne vient chanter et mourir avec vous.

Or Saint-Lazare, un soir, sous ses murailles sombres,

Entendit un long cri qui montait dans les ombres :

« Pitié ! je suis sa mère... on m'a pris mon enfant[5] !
Quand l'autour à la biche ose arracher le faon
Qui se blottit sous sa mamelle,
Celle-ci de sa plainte emplit le bois profond ;
Et moi, comme elle, triste au coup qui me confond,
Je veux gémir aussi, comme elle.

Que lui reprochez-vous ? que son arc irrité
Ait lancé des éclairs dans votre obscurité ?
Son maître fut l'archer antique...
Près de vous le génie a-t-il perdu ses droits,
Ou, roi, le voulez-vous traiter comme vos rois,
Ce doux fils de la blonde Attique ?

Les refrains de l'Hellade ont bercé ses douleurs.
Je l'ai, le frêle enfant, nourri du suc des fleurs,
Au clair murmure des fontaines ;
L'abeille préparait son odorant festin,

Pendant que les argus, sur la mousse et le thym,
Le caressaient de leurs antennes.

Quand l'avez-vous surpris vers le seuil des puissants?
L'amitié, le malheur, avaient seuls son encens;
Loin des palais brillants de marbres
Il cherchait l'herbe molle et l'horizon vermeil,
Quelque lueur d'en haut, étoile ou bien soleil,
Et des chants d'oiseaux dans les arbres.

Pitié pour l'innocent! grâce pour le songeur
Qui laisse en son carquois dormir le trait vengeur,
A l'écho d'une voix plaintive!
Quand chacun fuit et tremble au spectre de demain,
Lui, tendre, souriant, il s'arrête en chemin
Pour consoler une captive.

Demain? funèbre mot qui sonne ainsi qu'un glas!
Deux jours encor, deux jours; oh! ne refusez pas
Deux jours à ma douleur amère!

Je le sais, je le sens, alors il est sauvé...
Dussé-je jusque-là gémir sur ce pavé,
Ayez pitié ! je suis sa mère. »

Deux jours... c'étaient les murs du sombre corridor
S'éclairant tout à coup des feux de Thermidor :
C'étaient les fers tombant, et debout l'Espérance :
C'était un grand remords épargné pour la France.
Mais, lent et lourd, est là le hideux tombereau...
Qu'André s'avance ! il manque une tête au bourreau.
Lui pourtant, Phidias des strophes cadencées,
Dans l'or pur de son vers il sculpte ses pensées...
Qu'importe? on fait l'appel, et la Mort n'attend point :
Ou grâces ou génie, il lui faut son appoint.
On l'entraîne... Roucher, dans un élan sublime,
Étreint ce cœur de frère où le sien se ranime;
L'amitié qui, vivants, fut leur noble soutien,
Leur devait, au trépas, ce suprême entretien.
Tous deux, sourds aux clameurs, seuls, en la foule immonde,
Ne semblant déjà plus les hôtes de ce monde,
Ils s'en vont, répétant jusqu'aux fatals autels
Des accents beaux comme eux et comme eux immortels [6].

Muse, voile ton luth ; il est temps. Voici l'heure
Où le cygne expirant, déjà la Vertu pleure[7].
On dit que, rejetant au Destin son affront,
D'une main libre encore il se frappa le front
Et s'écria : « Pourtant, j'avais là quelque chose ! »
Tu le sais bien, ô toi, qui, sa paupière close —
Te penchas vers ce front pâle d'éternité,
Puis l'emportas sanglant à l'Immortalité.
Il ne s'endormit pas au frais soupir de l'onde[8],
Ni sur le sein banal de quelque Phryné blonde[9] ;
L'échafaud fut son lit, et la froide Atropos
S'émut en lui donnant le baiser du repos.
Mais à ton souffle, ô Muse, il réchauffa son âme ;
Tu lui montras le ciel, foyer de toute flamme,
Ce ciel que le poète avait rempli de Dieux,
Et qui n'en contient qu'un, clément et radieux.
Tu soutins de ton bras sa jeunesse fauchée :
Tu répandis d'en haut sur son œuvre ébauchée
Ce rayon qui parfois fait retentir un nom,
Le rayon de l'aurore au tombeau de Memnon.
Alors des temps prochains tu déchiras le voile.
André vit lentement s'allumer son étoile :
Il vit au loin sa gloire, humble fleur des regrets,

Par un culte pieux grandir sous les cyprès...
Et tandis qu'enlacés vous montiez dans l'espace,
Comme un écho perdu, comme un reflet qui passe,
Une voix murmurait : « O martyr, ô penseur,
Viens ceindre ton laurier ! tu fus un précurseur. »

LORD BROUGHAM

STANCES ADRESSÉES, LORS DE L'INAUGURATION
DE SA STATUE, A CANNES, AUX POÈTES ET AUX FÉLIBRES
VENUS POUR CÉLÉBRER SON CENTENAIRE[1].

Inveni portum...

Qui donc le disait mort, l'hôte aimé de la grève?
Pour le sommeil sans fin nous avions pris le rêve...
Et voilà qu'à l'appel de nos cœurs son cœur bat,
Et le whig invaincu, l'homme de vertu rare,
Comme en ses plus beaux jours, sort, vivant, du carrare,
Sous son armure de combat!

Debout, cheveux au vent, quel saint transport l'enflamme!
Quel rayon à son front est monté de son âme?
Fils de la rude Écosse et du clan des héros,

Va-t-il ainsi qu'un preux s'élancer dans l'arène
Pour arracher l'honneur tout sanglant d'une reine
Aux outrages de ses bourreaux?

Quand Sheridan vieillit, alors que Fox sommeille,
Va-t-il, des libertés rouvrant l'aube vermeille,
Marquer la traite infâme au fer chaud de son nom,
Lui dont la voix roulait des paroles de lave
Et rompait, à son choc, les chaînes de l'esclave,
Tonnant plus haut que le canon ?

Va-t-il de son flambeau poursuivre l'ignorance?
A l'esprit asservi criera-t-il « Délivrance! »
Allons-nous le revoir de sa puissante main
— Tel qu'un sillon de feu — laisser partout sa trace,
Et comme il affranchit jadis la sombre race,
Affranchir le génie humain?

Non! sa soif apaisée a dédaigné la lie;
Ses combats sont finis, son œuvre est accomplie.
Aigle, à tous les sommets toucha son libre essor!

Il sema la justice, il récolta la gloire,
Un grand peuple à jamais doit garder sa mémoire...
Que pourrait-il vouloir encor?

Entre le jour et l'ombre il veut un peu d'espace,
Il veut l'oubli flottant sur la vague qui passe,
Il veut l'or du soleil dans son ciel obscurci...
Voilà pourquoi, debout, le doigt montrant la terre,
Il enlace au palmier la rose d'Angleterre
Et semble dire : « C'est ici! »

C'est ici le repos, le vrai bonheur, la vie.
Adieu, Fortune, Espoir... qu'un autre vous envie!
Des reflets inconnus baignent ses yeux charmés;
La fleur naît sous ses pas, sur le flot l'azur brille,
Tandis que s'éveillant, Cannes, son autre fille,
Lui tend ses deux bras embaumés.

Tu l'y berças trente ans, ô brune enchanteresse!
Par toi de la nature il épuisa l'ivresse...

Et lorsqu'en immortel renaît ton créateur,
O Vierge dont l'amour but d'un baiser ses larmes,
Tu viens mettre à son front, l'empruntant à tes armes [2],
La palme du triomphateur.

A vous donc!... Levez-vous, félibres et poètes!
S'il n'est sans vos accents d'éternités complètes,
Que deux noms tour à tour soient par vous soupirés!
Chantez le noble Lord, chantez la jeune fée...
L'olivier de Mireille et le laurier d'Orphée
Attendent vos luths inspirés.

Qu'ils vibrent à l'égal de ces flèches hautaines
Que Brougham semblait prendre à l'arc de Démosthènes,
Lorsque devant l'abus faisant surgir les droits,
Rebelle à la faveur, dédaignant les colères,
Il secouait l'airain des foudres populaires
Jusqu'au seuil frémissant des rois!

Ayez de fiers accords pour ses élans superbes!
Montrez-le du bon grain nouant partout les gerbes

Sur le sol assaini de la Fraternité,
Comme au soir où sa voix proclama que tout homme
—De quelque nom d'ailleurs qu'un barbare le nomme, —
Appartient à l'humanité.

Mais dites-nous aussi la retraite du sage ;
Dans l'eau de ses bassins reflétez son visage :
Évoquez, sous l'iris de leurs marbres en pleurs,
Ces bosquets suspendus que le coteau protège,
Tiède abri dont l'hiver ne connaît d'autre neige
Que la neige tombant des fleurs.

Car ce fut là l'Éden au nom doux et sonore
Dont l'écho lui parlait de son Éléonore [3].
Dites-nous que la rose y voila le cyprès,
Et comment, ayant vu s'apaiser sa souffrance,
Il voulut reposer sous ce soleil de France
Qui de lui mort fit un Français.

Oui, laissez sur vos luths glisser l'archet d'ivoire,
Poètes! votre muse est la sœur de l'Histoire.

Que des pics d'Estérel aux écueils de Lérins,
De la blanche Croisette à l'antique Napoule,
Sur l'infini des mers l'hymne s'échappe et roule,
Pur diamant de vos écrins !

Brougham est parmi nous... Regardez ! sa grande ombre
Pour le marbre éclatant délaisse l'urne sombre.
Westminster et ses nefs le réclamaient en vain ;
A tous ces froids honneurs, fils de la brume grise,
Il préfère un ciel bleu, l'onde immense, ou la brise
Dans les bruyères du ravin ;

Et premier citoyen de la ville bénie
Que tira du néant l'éclair de son génie,
Il offre, en joyeux don, son âme par moitié
Aux deux nations sœurs dont la main détrompée
Signa, sous la mitraille, et du bout de l'épée,
Le pacte saint de l'amitié.

Cannes, 19 avril 1879.

L'EDELWEISS

A MADEMOISELLE A. C. D'A...

Liebe erzeugt liebe.
Un poète allemand.

Il est une corolle blanche,
Étoile d'argent qui se penche
Vers l'azur pâle du glacier:
C'est l'Edelweiss, ce chaste emblème,
L'image du cœur, lorsqu'il aime,
Fendant le roc, fondant l'acier.

Pour elle Verena soupire,
Verena, l'honneur du hameau!
Ce soir, quand l'Elfe et le Vampire

Rôdent autour du vieil ormeau,
La belle, assise à sa fenêtre,
Les yeux perdus vers les grands monts,
Sent un désir ardent lui naître,
Ainsi qu'en soufflent les démons.

Elle veut — parfois la plus sage
A le souhait plus exigeant —
Elle veut pendre à son corsage
La fleurette aux rayons d'argent.
Du val voici venir la fête,
Un bouquet ajoute aux attraits :
Mais la roche est ardue, au faîte,
Et l'abîme a de noirs secrets.

Hardis grimpeurs, qui vous arrête ?
Lacez de cuir vos brodequins !
Par les blocs nus, sur l'âpre arête
Où tremblent chèvres et bouquins,
Il faut gravir... la nuit se voile...
Qu'importe ? un reflet de ses yeux

Vous suit, comme une double étoile:
Allons, enfants, un chant joyeux !

Il est une corolle blanche,
Pâle fille de l'avalanche,
Fidèle amante du glacier:
C'est l'Edelweiss par qui l'on aime,
La douce fleur que le vent sème
Vers la strie aux reflets d'acier.

Dix ont pris peur... Rudger persiste:
Il porte image et buis bénit !
Son bâton mord aux flancs du schiste,
Son clou fait feu sur le granit.
Sol rude, âpre effort, course lente:
Comme un jonc par l'autan ployé,
Il lutte... sa trace sanglante
Rougit plus d'un pic foudroyé...

Enfin !... Sous ce pin qui surplombe,
Penchée au gouffre, la voilà !

Tel l'aigle attire la colombe,
Tel le vertige embusqué là...
Mais l'Edelweiss pend de la cime,
Mais la lune argente ses fleurs,
Doux salut du ciel à l'abîme,
Sourire pâle au seuil des pleurs.

« — Verena, haute est ton envie,
Plus haut mon amour se grandit :
Pour un de tes désirs ma vie !
Mon âme à Dieu ! » Rudger a dit,
Et rampe... L'arbre rompt, il tombe...
Son cri se perd en cent clameurs,
Puis, comme l'écho de la tombe,
Une voix d'en bas répond : « Meurs ! »

Il est une corolle blanche,
Étoile d'argent qui se penche
Vers l'azur pâle du glacier :
C'est l'Edelweiss, vivant emblème,
Qui fleurit près de la Mort blême
Et s'enroule à sa faux d'acier.

Ce cri, du fond de la vallée
Verena l'entend et pâlit ;
Et vers les monts elle est allée,
Jetant un nom qui la remplit...
Car elle aime, la froide vierge,
Car ce sein glacé cache un cœur
Plus brûlant que le feu du cierge
Allumé pour son fier vainqueur.

Déjà la fièvre est dans sa veine,
Sous le marbre court un frisson :
Adieu, fol orgueil, pudeur vaine
Qui la muraient dans leur prison!
Son âme a des ardeurs nouvelles;
Dans l'aube elle entrevoit l'hymen:
Le danger lui prête des ailes,
L'amour éclaire son chemin.

Nul obstacle, point de barrière:
Ni le follet dans les roseaux,
Ni la Willi sur la clairière

Ne l'enlacent de leurs réseaux ;
Pour elle s'écartent les ondes,
Le hibou devient alcyon,
Et la lune a des clartés blondes
Que connut bien Endymion.

Il est une corolle blanche,
Pâle fille de l'avalanche,
Fidèle amante du glacier :
C'est l'Edelweiss, la noble gemme
Qui fait au pic un diadème,
Et, près du ciel, brave l'acier.

Bel imprudent, qui te protège ?
Embrassas-tu le buis sacré ?
Qui t'a mis sur ce lit de neige ?
Est-ce la nymphe au pied nacré,
Ou le doigt rose de l'Aurore —
Quand elle entr'ouvre l'Orient ?
Quel rêve te caresse encore
Inanimé, mais souriant ?

Cheveux épars, regard farouche,
Verena mesure l'écueil...
Un long soupir sort de sa bouche :
— « Roc, sois moins dur que mon orgueil ! »
Murmure-t-elle... et l'âpre roche
Lentement se meut à sa voix,
Et le bien-aimé se rapproche
De ses deux bras tendus en croix.

— « De vous, Rudger, mon âme est pleine ;
Réveillez-vous, ô doux ami ! »
Lui mourait... mais, sous cette haleine,
Un souffle de vie a frémi...
La joie inonde son visage :
— « Tiens! » dit-il ; puis, se redressant,
Il noue à l'adoré corsage
Un bouquet que tachait du sang.

Il est une corolle blanche,
Étoile d'argent qui se penche
Vers l'azur pâle du glacier :

C'est l'Edelweiss, ce chaste emblème,
L'image du cœur, lorsqu'il aime,
Fendant le roc, fondant l'acier.

La fête fut triste, au village ;
Le val s'emplit de sourds accords,
Quand sur un brancard de feuillage
On vit redescendre deux corps.
Quoi ! mort ce brave, et morts ces charmes ?
Parfois le prêtre s'arrêtait,
A l'eau sainte mêlant des larmes...
L'airain lui-même sanglotait !

Tous deux, non loin du presbytère,
Ils reposent dans l'humble enclos :
Le grand silence a son mystère...
Pourquoi pleurer ? plus de sanglots !
Bercés d'une même pensée,
L'herbe verte pour oreiller,
Fiancé près de fiancée,
N'est-il pas doux de sommeiller ?

Là-haut — depuis cette heure sombre —
A travers le bruit des torrents
On entend des soupirs, quand l'ombre
Ramène les spectres errants,
Et sur les pentes argentées
Où sa tendresse l'entraîna,
Qui ne craint point les nuits hantées
Cueille la fleur de Verena.

Salut à toi, corolle blanche,
Pâle fille de l'avalanche,
Fidèle amante du glacier!
Salut, Edelweiss que l'on aime,
Plus pure que la neige même,
Plus éternelle que l'acier!

Ragatz, août 1881.

FLEUR DIVINE

A MADAME LA DUCHESSE DE VALLOMBROSA

D'un rayon du soleil, d'un soupir de la grève,
Dieu l'a créé pour vous, le merveilleux jardin!
L'âme aime à s'y bercer sur les ailes du rêve:
On songe, en le voyant, d'Armide ou d'Aladin.

Sous un ciel sans frimas la rose y naît sans trêve,
L'herbe un instant foulée y reverdit soudain,
Et l'éternel printemps exilé depuis Ève
Se retrouve avec vous dans ce nouvel Éden.

Mais il est une fleur, entre toutes, divine:
Si l'œil la cherche en vain, le cœur, lui, la devine;
Suave est son parfum et douce sa fierté;

Mieux qu'un joyau de prix elle orne une couronne,
Et vous seule ignorez quel éclat l'environne,
Car cette fleur, Madame, est votre Charité.

Cannes, mars 1880.

DANTE

A LADY GOLDSMID

ENVOI DE L'ODE : « *A l'ombre de Dante Alighieri.* » *

Qu'il est terrible et grand celui qu'on nomme Dante,
Quand flamboyant d'éclairs, ceint d'une âpre fierté,
Il éveille, en froissant quelque corde stridente,
L'écho de la vengeance ou de la liberté !

Mais aussi quelle ivresse à coupe débordante,
Lorsque son Paolo, par l'orage emporté,
Scelle, d'un long baiser sur une lèvre ardente,
Le pacte de l'amour et de l'éternité !

* Voir *le Verger d'Isaure,* page 15.

Fille de l'Italie, * accueillez la grande ombre !
L'autre soir, à ma voix, le vent de son vol sombre
A fait de votre front frissonner l'or soyeux :

Et lorsque j'évoquais la flamme créatrice,
J'ai cru voir un reflet des yeux de Béatrice .
Passer, comme un éclair, dans l'azur de vos yeux.

* Lady Goldsmid est Florentine.

LA DAME DE LANDECK

BALLADE TYROLIENNE

Être admiré n'est rien; l'affaire est d'être aimé.

A. DE MUSSET.

Qu'il est étrange, qu'il est sombre
Le vieux burg aux débris altiers!
Le soir, pourvu qu'on soit en nombre,
Les pâtres, cheminant dans l'ombre,
Vous y conduisent volontiers.

Jadis à son épaule nue
Se suspendaient les jasmins blancs :
L'éclair endormi dans la nue
N'avait pas sillonné ses flancs.

Où l'on ne voit que folles herbes,
La couronne des pins superbes
Ondoyait sur sa royauté ;
Car il fut roi ce coin de terre,
Tant que fleurit dans son parterre
Magda, la dame de beauté.

Assez de pleurs, ô châtelaine,
Sur le bon sire de Landeck !
Faut-il tant d'eau, quand l'urne est pleine ?
Une lèvre humide, un œil sec
Donnent aux belles plus de charmes ;
Rien ne sert de verser des larmes,
Le burgrave avait fait son temps.
Par Vénus ! la mélancolie
Est digne sœur de la folie
Chez une veuve de vingt ans.

Berthold, le haut baron, l'adore.
Il a vertus, los et renom,
Plus d'un fief que le soleil dore,

Maint écuyer sous son fanon.
— « De vous, Magda, je me réclame:
Recevez à merci cette âme
Que nul, hors vous, n'a fait plier. »
Tous les deux marchaient sur la mousse...
Magda répond, de sa voix douce:
« Pas encore, beau chevalier! »

Qu'il est étrange, qu'il est sombre
Le secret de ces murs altiers!
Dès que vers l'âtre on est en nombre,
Les femmes, se serrant dans l'ombre,
Vous le racontent volontiers.

C'est le mois aimé de la rose,
Où tout chante, où tout reverdit...
Seul le baron reste morose:
Chez l'Amour il n'a point crédit.
Mais, au plus fort de sa souffrance,
Un coup d'aile de l'espérance
A traversé ce triste cœur:

Hérauts d'armes, ouvrez la lice!
Du laurier le myrte est complice
Pour couronner un front vainqueur.

Lutte émouvante, âpre mêlée!
Fauve ouragan de coups d'estoc!
Au dos de sa cavale ailée
Bondit Berthold... tel roule un roc.
Contre son heurt fou qui s'élance!
Ainsi que paille, effort de lance
Se brise sur ce corps de fer;
Par lui vingt preux mordent la poudre:
Sa hache d'où jaillit la foudre
Semble forgée au feu d'enfer.

Car elle est là, sa châtelaine,
Car il combat sous ses couleurs!
Elle a quitté l'habit de laine,
Le bel œil bleu n'a plus de pleurs.
Allons! sonnez, trompes d'ivoire,
Pour le baron sonnez victoire!

Berthold s'avance, au bruit du cor :
— « Est-ce aujourd'hui, ma gente reine? »
Magda répond, calme et sereine :
« Beau chevalier, non pas encor! »

Qu'elle est étrange, qu'elle est sombre
La ballade aux refrains altiers!
Quand ils sont deux — ah! le doux nombre! —
Les amoureux perdus dans l'ombre
La soupirent plus volontiers.

Que faut-il pour être aimé d'elle?
Franchir les monts, braver le flot
Et courir sus à l'infidèle?
Peut-être... — Eh bien soit, au galop!
Chantez, bardes de l'épopée,
La moisson que fauche une épée
Dans les dix doigts d'un paladin...
Richard lui crie, un jour : « Sublime! »
— « Par Omar! il prendra Solime »
Gronde, en sa barbe, Saladin.

S'il ne prend point la ville sainte,
Dieu sans doute ne le veut pas.
Il a forcé plus d'une enceinte,
La peur vole devant ses pas.
Le sultan en sait quelque chose,
Lui qui jamais plus ne s'expose
Aux coups du terrible baron,
Depuis qu'un jour, avec sa suite,
Il dut si bien mener la fuite,
Qu'il en perdit un éperon.

— « O Magda, ma chère pensée,
J'apporte ta part du butin !
Vois ta robe de fiancée :
L'émir en fournit le satin.
Pour toi, ces croissants et ces boucles :
A tes pieds ces flots d'escarboucles,
A ton cou mes bras pour collier ! »
Il approchait sa main brûlante...
Magda répond, d'une voix lente :
« Pas encore, beau chevalier ! »

Qu'elle est étrange, qu'elle est sombre
La plainte des grands burgs altiers!
Quand sonne minuit, fatal nombre,
Plus d'un cobolt tapi dans l'ombre
S'y laisse bercer volontiers.

« Adieu, sirène; adieu, statue!
Je suis las d'un pareil combat:
Ton charme est un poison qui tue,
Ton sein un marbre où rien ne bat!
Mire au froid cristal des fontaines
L'éclat de tes grâces hautaines...
Si je ne sais les détacher
De la cruelle qui les blesse,
Pour me punir de leur faiblesse
Puissent mes yeux se dessécher! »

Serment léger qu'un souffle emporte
Plus vite, hélas, que les chagrins!
Magda la belle et son escorte
Ont rencontré des malandrins.

Déjà le sang rougit la lame :
Un des pages a rendu l'âme,
L'autre s'enfuit, pâle d'effroi...
Et voilà cette bande osée
Jouant aux dés, dans la rosée,
Qui de Magda sera le roi.

« Ma part au jeu! que vous en semble? »
Tonne une voix, près des brigands.
C'est Berthold... ô terreur! tout tremble,
A cet aspect gros d'ouragans.
D'un fer qui perce, tranche, écrase,
Il a bientôt fait table rase,
Puis revenant au doux trésor :
— « La lèvre a soif près de ta bouche... »
— « Un baiser, soit! » dit la farouche.
— « Avec ta main? » — « Non, pas encor. »

Qu'il est étrange, qu'il est sombre
Le mystère des cœurs altiers!
La femme a des replis sans nombre,

Et le Diable qui rit dans l'ombre
Les enchevêtre volontiers.

Près de Landeck le baron veille :
Il eût dû commencer par là.
Qui pleure au bois ? c'est la corneille :
Qui chante au burg ? c'est Dalila.
L'orgie y mène son tapage;
Foin du guerrier ! pour l'humble page
L'étoile de Vénus a lui...
Et l'autre rugit, comme un fauve,
Tandis que, de la tiède alcôve,
Des mots d'amour volent à lui.

Malheur au damoiseau ! S'il rêve,
Son sommeil sera lourd demain.
Sous le balcon, l'acier du glaive
Attend, caché dans le jasmin...
Berthold jette le corps à l'onde,
Puis emportant la tête blonde
Qu'il a roulée en son manteau :

— « A quand, dit-il, l'épithalame?
Tu me le dois, ô gente dame,
Pour avoir pris ce louveteau! »

— « Ainsi soit fait! — répond la belle
Qui pâlissait affreusement.
Tu triomphes d'une rebelle:
Chantons les noces, mon amant! »
Et soudain, lionne en délire,
Elle arrache les yeux du sire
Étreint tout sanglant dans ses bras,
Puis bondissant jusqu'à l'abîme,
Crie, en riant, à sa victime :
« Beau chevalier, quand tu voudras! »

Et, depuis des hivers sans nombre,
Les pâtres content volontiers
Que deux follets, enfants de l'ombre,
Se poursuivent dans la nuit sombre
A travers ces débris altiers.

SUR UN PORTRAIT

A MISS MARY C...

Traduttore traditore.
(Proverbe italien).
... Chantant la tarentelle au ciel napolitain,
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espiègle enfant ce soir, sainte artiste demain.

A. DE MUSSET.

Non, ce n'est point toi, jeune fille...
Le charme étrange, où donc est-il?
Où donc ce grand œil qui pétille,
Astre noir dont l'orbe scintille
Sous l'arc épais de ton sourcil?

Où donc cette lèvre mi-close,
Nid d'Amours aux fraîches couleurs,

Qui semble frère de la rose,
Quand le sourire ailé s'y pose —
Comme un papillon sur les fleurs ?

Qu'importe le fourreau sans lame?
Qu'est le flacon sans la liqueur?
Voyant le corps, je cherche l'âme;
Sous la neige il me faut la flamme,
Il me faut, sous la chair, un cœur.

Pourquoi le bras qui pend inerte,
Albâtre attendant un frisson,
Et, le long de ta robe verte,
Que fait, dans cette main ouverte,
Ce luth où s'endort la chanson?

Non, non, ce n'est point toi, sirène,
Ce lis glacé sous du carmin...
Toi qui, pour tes mules de reine,

Des perles que ta voix égrène
Pourrais sabler tout un chemin!

Tu frappes autrement la lyre,
Un autre air court dans tes cheveux,
Lorsqu'éveillée à ton délire
La corde va pleurer et rire,
Esclave de ton doigt nerveux.

Que ne te vit-il, ton Apelle,
— Aux longues ivresses du bal —
Bondir sous l'archet qui t'appelle,
Et des éclats de ta prunelle
Éteindre les feux du cristal :

Ou, quand pâlit le dernier lustre,
Quand meurt un languissant refrain,
Venir appuyer au balustre
L'épaule que le matin lustre,
Paros dont le jour mord le grain!

Plus d'entrave alors, plus de voile:
Au fier pinceau le libre essor!
D'un souffle s'animait la toile,
Et l'ombre changée en étoile
Eût resplendi dans un ciel d'or.

Ah! si tu laissais mon caprice,
Toucher, de l'aile, à ton portrait,
Par la lumière créatrice,
Par Dante évoquant Béatrice!
J'en saurais fixer plus d'un trait.

Loin de moi la morne peinture...
Rubis, lapis, perle ou corail,
J'emprunterais à la nature
Chaque joyau de sa ceinture
Pour en fondre un brûlant émail.

Fleur d'églantier sur son calice,
Libellule au bord des roseaux,

Humide azur que rien ne plisse,
Tout ici me serait complice,
La terre, le ciel et les eaux.

Vois!... Si j'épands la neige sombre
Qui floconne à ton front soyeux,
Le char des nuits m'a prêté l'ombre,
Et ses scintillements sans nombre
Allument l'éclair de tes yeux.

Si je souligne l'intervalle
De tes deux lèvres souriant,
Je prends à Vénus, ta rivale,
La pourpre de sa conque ovale,
A la nacre son orient.

Le palmier dont la tige ondule
Capricieuse, à tous les vents,
Comme à l'âme neuve et crédule
Le serment que l'amour module
Et qu'emportent les flots mouvants:

N'est-ce point là ta souple image,
Taille-Protée, Elfe moqueur,
Que maint valseur au doux ramage
Peut enserrer de son hommage
Sans étreindre jamais le cœur?

Pour ton sein, j'ai la tiède écume
De la vague argentant son choc,
Ou, quand l'aube chasse la brume,
L'épave blanche de la plume
Dont l'alcyon sème le roc;

Et dans l'essaim non haïssable
De cent charmes dont l'oubli sied,
Le pli moiré que laisse au sable
Quelque naïade insaisissable
M'offre l'empreinte de ton pied.

Ainsi, des monts jusqu'à la plaine,
Reflets, parfums, fleurs ou rayons,

Saphirs des mers à coupe pleine,
Souffles moins purs que ton haleine,
Tout glisserait sous mes crayons :

Tout, sur cette rive enchantée,
Te paierait tribut tour à tour, —
Dussé-je, ô froide Galatée,
Chercher le feu de Prométhée
Entre les serres du vautour!

Cannes, avril 1881.

ADIEU

AUX MISSES MARY ET MARGUERITE C...

Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu?

A. DE MUSSET.

Daisy, Minny *, sœurs devant Dieu,
Vous partez, quand à tire d'ailes
Volent vers nous les hirondelles...
Est-ce au revoir, ou bien adieu?
Reviendrez-vous un jour, comme elles?

Mieux que l'éclair, mieux qu'un soleil,
Vos yeux ardents allumaient l'ombre:

* Diminutifs anglais de Marguerite et de Mary.

10.

La nuit par vous était moins sombre,
Et par vous l'éther plus vermeil
Se peuplait d'étoiles sans nombre.

Vous étiez l'aube et le printemps
Ouvrant les âmes demi-closes:
Vous passiez... plus de fronts moroses!
Sur les plis de vos nœuds flottants
Tous les Amours jetaient des roses.

Et vous partez, méchantes sœurs,
Lasses d'azur, ivres d'hommages,
Lissant, beaux cygnes, ces plumages
Dont rien ne reste à vos valseurs
Que les fugitives images!

Adieu les fêtes aux doux noms,
Lawn-tennis, *Lunchs*... que sais-je encore?
Voilons, d'un crêpe, Terpsichore!
Nos cœurs étaient de froids Memnons
Qui ne vibraient qu'à votre aurore.

Adieu — sous le chapeau bandit —
Les coups d'estoc, les coups de taille;
Adieu, la joyeuse bataille
Où la balle qui rebondit
Est moins souple que votre taille!

Qui, par les bois, qui, par les monts,
Sur les blancheurs d'un col d'ivoire
Fera flotter la plume noire?
Répondez, anges ou démons,
Qui nous laissez en purgatoire.

Qui, le soir, aux soleils couchants,
Vers l'heure où la vitre se dore,
Qui donc, les doigts sur la mandore,
Nous dira les refrains touchants
Du pays que Mignon adore?

Personne plus, personne hélas!
Envolez-vous, bulle irisée...

L'herbe languit sans la rosée,
Et le luth jette un triste glas
Quand sa corde d'or est brisée.

Que tout donc, fleurs, vagues, zéphirs,
Que tout à nos regrets réponde :
Que la forêt, le val et l'onde
Empruntent aux nuits leurs soupirs
Pour vous pleurer, ô brune, ô blonde !

L'oubli cruel est un trépas;
Sur le sable que le flot moire
La brise écrit plus d'une histoire...
Enfants, ne nous oubliez pas :
Nous garderons votre mémoire.

Cannes, avril 1881.

UN TOAST

Puisque les meilleurs jours ont aussi leurs tristesses,
Je veux porter un toast, le toast des adieux :
Or pour fêter un ciel embelli de déesses,
Ce n'est pas trop, je crois, que la langue des Dieux.
Aiguise donc ma verve, ô Muse du Champagne :
Qu'avec ta blanche écume elle s'élance à flots,
Et que si la raison bat un peu la campagne,
La rime d'or la berce au bruit de ses grelots !
Je bois d'abord au Saint que cette île révère ;
Il en fit jaillir l'eau... mais n'en abusons pas!
Le vin tient mieux sa place à la fin d'un repas.
Ses bulles que je vois ondoyer dans mon verre
Sont l'image d'un sexe ondoyant... et charmant :
A ces dames, messieurs ! à leurs grâces sereines !
Encor qu'en République on peut bien boire aux reines,
Et plus d'un fier tribun s'abattra lourdement

Avant qu'un brin de fleur tombe de leur couronne.
A la nature aussi dont l'azur m'environne!
A ces glaciers, joyaux scintillants du décor,
A la vague inconstante, à l'amitié fidèle,
A la jeunesse hélas! qui fuit à tire d'aile,
A ce soleil si vieux, et pourtant jeune encor!
Vidons enfin, vidons une coupe attendrie
A l'honneur, à la gloire, au sol de la Patrie,
A tout ce qui fait vivre, à ce qui fait aimer!
Sur ce mot je m'arrête, et, pour me résumer,
Puissions-nous quelque soir, sous ces mêmes ombelles,
Nous retrouver sablant la joyeuse liqueur,
Les amis toujours francs, les femmes toujours belles,
Tous la main dans la main, tous le cœur près du cœur!

Ile Saint-Honorat. — Lérins.

A MADEMOISELLE SARAH BERNHARDT

S'EMBARQUANT POUR L'AMÉRIQUE

De la plage enchantée où le ciel bleu sur l'onde *
Reflète moins d'azur que ton bel œil en pleurs,
Tu nous viens, ô Sarah! comme la Muse blonde,
Le front ceint de rayons, les mains pleines de fleurs.

Mais cette joie, hélas! nous sera sans seconde;
Adieu les cris d'amour, les sublimes pâleurs!
Ta lèvre inassouvie a soif d'un autre monde...
Que l'ombre de Rachel t'épargne ses douleurs!

* La grande artiste revenait d'une tournée triomphale en Provence.

Pars donc... et souviens-toi ! dût, faveur périssable,
Chaque fleuve à tes pieds rouler l'or dans son sable,
Dût chaque arbre de myrrhe embaumer ton autel,

— Lasse d'un vain encens, sous les roses meurtrie,
Tu t'avoueras, un soir, songeant à la patrie,
Que le laurier de France est le seul immortel.

Septembre 1880.

LA CHARITÉ

A LA SOCIÉTÉ NATIONALE D'ENCOURAGEMENT AU BIEN

L'ardente charité que le pauvre idolâtre!
Mère de ceux pour qui la fortune est marâtre,
Qui relève et soutient ceux qu'on foule en passant,
Qui, lorsqu'il le faudra, se sacrifiant toute,
Comme le Dieu martyr dont elle suit la route,
Dira : « Buvez! mangez! c'est ma chair et mon sang!

VICTOR HUGO.

Fille du ciel par qui toute douleur s'endort,
Qui mieux que toi saurait embellir cette enceinte?
Quel nom avant le tien peut, ô Charité sainte,
Vibrer dans les frissons du luth aux cordes d'or?
N'es-tu pas cette fleur dont le parfum nous charme,
Fleur que l'aire superbe envie à l'humble nid,
Éclose d'un rayon d'amour et d'une larme
Sous l'œil de Dieu qui te bénit?

C'est ta fête en ce jour, et voici tes enfants!
Parmi les plus vaillants on les a vus combattre :
Le laurier est cueilli... trois mille mains vont battre,
Quand tu l'effeuilleras sur leurs fronts triomphants.
Ils sont là, ces lutteurs, de tout rang, de tout âge,
Si forts de leur vertu, si simples dans leur foi,
Qu'à l'instant où l'honneur les appelle au partage,
Eux seuls se demandent pourquoi.

Surtout, tu sais mêler la femme à nos douleurs :
Tu sais que, de sa main plus légère et plus sûre,
Un baume plus exquis coule sur la blessure,
Que son sourire est une aumône, que les pleurs
Sèchent mieux — essuyés par une tresse blonde,
Que mieux on te comprend, divine Charité,
Pressant de tes deux mains ta mamelle féconde
Pour allaiter l'humanité.

Nous te trouvons partout, artisans ou penseurs,
Partout où l'on travaille, où l'on aime, où l'on souffre,
Comme un fanal sauveur allumé près du gouffre.

Sous ton reflet richesse et pauvreté sont sœurs ;
Tu tiens chaume et palais pour une égale arène ;
Ta médaille, conquête interdite aux méchants,
Peut être tour à tour le joyau d'une reine *,
La dot d'une fille des champs.

Certes, le fier soldat nous plaît en son essor
Quand, passant dans le vol de la Victoire ailée,
Il la suit, sabre au poing, à travers la mêlée,
L'atteint, l'ayant perdue, et la reperd encor,
Puis l'étreignant d'un bond, — tandis que sous la tente
L'ennemi refoulé s'enfuit, pâle troupeau, —
Il la fait sa captive, et, toute palpitante,
L'enchaîne aux plis de son drapeau.

Mais il marche au soleil, dans l'éclair du canon !
Mais l'air lui verse à flots l'ivresse de la poudre ;
Mais il songe, en frappant, que des éclats de foudre
Vont faire une auréole immortelle à son nom ;

* S. M. Maria Pia, Reine de Portugal. Voir aux notes [1].

Mais peut-être il a vu l'ombre de la Patrie
Qui se débat sanglante aux bras de l'étranger,
Et lui crie, en montrant sa poitrine meurtrie :
« A moi, mon fils... viens me venger! »

Qu'il est à plus haut prix le sacrifice obscur!
Il ne se promet, lui, dans sa lente victoire,
Ni les honneurs pour fin, ni pour linceul la gloire;
Il porte en lui sa joie, en lui tient son azur ;
Sur l'or de sa pudeur la louange s'émousse;
Il ressemble, ennemi d'un éclat importun,
Au brin de violette égaré sous la mousse
Et que trahit son seul parfum.

C'est là ton favori, ton héros, ton vainqueur.
Il se cachait de toi, tu pénètres son ombre;
En un soir rayonnant tu changes sa nuit sombre;
Tu veux que devant tous cette myrrhe du cœur,
Comme un rameau blessé, pleure parfois des larmes,
Afin que le lutteur qui n'a point combattu,

Pour triompher un jour vienne tremper ses armes
Aux eaux vives de la Vertu.

Tantôt d'un serviteur vieilli dans la maison
Tu trahis sans pitié le dévouement sublime...
Qu'il voile le bienfait, comme d'autres le crime;
Que l'âme en lui plus forte étouffe la raison;
Que pour sauver le maître ou retarder sa perte
Il se courbe appauvri sous des labeurs nouveaux;
Toi sur ses cheveux blancs posant la palme verte,
Tu le livres à nos bravos!

Tantôt, lorsque la nuit penche vers son déclin,
Tu nous montres là-bas, dans le faubourg morose,
Une vierge veillant près d'un chérubin rose:
La jeune sœur travaille au pain de l'orphelin!
Et toi, d'une caresse effleurant sa résille,
Tu répands à ses pieds tes épis jaunissants,
Car l'ange au doux sommeil n'a pour bien que l'aiguille
De cette mère de quinze ans [2].

Et puis les voilà tous, rejets du même tronc,
Et ceux qui de la vague ont bravé les tourmentes,
Et ceux qui, suspendus sur les poutres fumantes,
Virent pâlir la flamme au calme de leur front:
Tous n'ayant qu'un but, Dieu, qu'un effroi, l'égoïsme,
Tous oublieux du temps devant l'éternité,
Fiers soldats du Devoir, croisés d'un héroïsme
Dont le mot est *Fraternité*.

Eh bien! quand Mai glissant dans les cieux entr'ouverts
Ajoute à ses parfums ce parfum sans mélange,
Quand nous sentons, au souffle ardent de ta phalange,
Nos printemps refleurir et fondre nos hivers,
Ne pouvons-nous répondre à ces tristes prophètes,
Toujours prêts à dresser leurs spectres sur nos pas:
« Non, non, tant que la France aura de telles fêtes,
La France ne périra pas. »

Que du tropique en feu, que du pôle glacé
Accourent à ta voix les enfants des deux mondes,
Non en forbans, pareils à ces oiseaux immondes

Qui cherchent, dans la nuit, le lion terrassé
Pour lui fouiller les chairs, d'un ongle de vampire..
Mais en hôtes pieux, en frères, en humains,
Chantant l'hymne d'amour au seuil de ton empire,
L'olivier de paix dans les mains!

Qu'ils viennent! à ta coupe on ne bôit pas en vain.
S'ils ont soif de savoir au prix de quelles veilles
La science et les arts enfantent nos merveilles,
Ils apprendront aussi par quel secret divin
Une étoile, en tombant, peut rebondir aux astres,
Ou comment, foudroyé du haut de son bonheur,
Un grand peuple franchit l'océan des désastres
Sur le radeau de son honneur.

Oui, qu'ils viennent! Paris, roi-soleil, les attend [3].
S'il est parfois la torche à la sinistre flamme,
N'est-il plus le rayon où s'éclaire notre âme?
Quel jour repoussa-t-il l'humble main qu'on lui tend ?
Ils le verront, debout, vibrer sous ta parole,
Et devant ces vertus dont tu nous peins les traits,

Verser assez de pleurs pour laver le pétrole
Qui sue encore à ses palais.

Courage donc! à l'œuvre! Aide-nous, charité!
Au champ clos du bienfait arme notre vaillance!
Le Gaulois eût porté le ciel avec sa lance...
Nous, ses fils, de nos bras portons l'adversité;
Afin qu'on dise au loin que si, dans la bataille,
La France peut hélas! rencontrer un vainqueur,
Il n'est point de géant qui se hausse à sa taille,
Quand il s'agit d'atteindre au cœur.

LE SOU DU BON DIEU

A HONORÉ ARNOUL

Le soir, au seuil de sa demeure,
Heureux celui qui sait encor
Ramasser un enfant qui pleure,
Comme un avare un sequin d'or.

VICTOR HUGO.

Le toast a pris son vol... aux fronts gais des convives
Chaque éclair du cristal met des lueurs plus vives...
C'est l'heure où l'or pétille en fougueuse liqueur,
L'heure où la lèvre s'ouvre aux vœux montés du cœur.
Qu'importe si, dehors, par les grands vents chassée,
La neige, spectre blanc, bat la vitre glacée?
Au dedans flotte avril qui, d'un souffle plus doux,
Glisse, avec ses parfums, pour fêter les époux.
Ce matin, sur l'autel, s'est allumé le cierge;

11.

Un prêtre à l'homme aimé donnant l'amante vierge,
Dans une main loyale a mis vaillante main :
Les voilà forts, tous deux, pour le combat, demain.
Elle, vaguement rêve... en son regard, ô joie !
Lui, voit l'azur se fondre, et son œil fier s'y noie.
Artisans, le travail les a déjà bénis ;
Ils savent ce qu'il faut de plume aux tièdes nids,
Comment pour les tresser la fleur s'unit à l'herbe,
Qu'un même soleil luit sur l'humble et le superbe,
Que si Dieu dit « mon fils ! » du vainqueur triomphant,
Qui prend peine et qui prie est aussi son enfant.
Le jour ramènera des pensers plus sévères,
Mais la gaîté céans mouille son aile aux verres ;
On trinque et l'on devise, on attend le refrain, —
Cependant que, près d'eux, comme un beau soir serein
Qui des lointains rayons garde mémoire encore,
Un vieil ami, pensif, sourit à cette aurore.

— « Allons, une chanson, la mariée !... » a dit
Certain gars, franc buveur, que la noce applaudit.
— « D'accord ! appuie un autre ; air à boire ou romance,
La fauvette a le choix, pourvu qu'elle commence

Rien ne vaut le couplet après un bon repas ».
— « Vous demandez des chants? L'orphelin n'en sait pas,
Répond la vierge pâle en écartant ses voiles;
Quand les nuits sont d'azur, l'oiseau chante aux étoiles :
Mais la voix fut si frêle, et si noir l'horizon,
Que jamais astre au ciel n'en a connu le son ».
L'époux pressait sa main... enhardie à l'étreinte :
— « Si je n'ose chanter, je puis parler sans crainte,
Amis, le voulez-vous? » — Et tous: « Qu'il soit ainsi! »
Donc, ce que l'orpheline a conté, le voici:

— « C'était, comme aujourd'hui, par un soir de décembre...
Heureux qui, près de l'âtre, et bien clos dans la chambre,
Berçait, sur ses tisons, l'oubli de l'âpre hiver!
Car rude était la bise, et la pitié — de fer.
Seule, à l'angle d'un square, assise, demi-nue,
Implorant le denier qu'on jette à l'inconnue,
Grelottait, sous le givre, une fillette en pleurs;
Dix ou douze ans, corps grêle; un teint mat, sans couleurs.
Elle pria d'abord, puis se tut, d'espoir lasse,
Tant vers ce coin glacé les cœurs semblaient de glace!
L'un marchait, sans rien voir, sifflant un air joyeux,

L'autre, attristé du spectre, en détournait les yeux;
Non que Paris soit sourd... mais le malheur s'évite,
Et quand l'écho gémit, les passants vont plus vite.
Sur elle nul, d'en haut, n'étendra-t-il le bras?
C'est qu'elle est bien petite et la terre est bien bas: —
Hors pour Dieu, cependant! au détour de la rue,
— Bon génie ou mortel — une ombre est apparue;
L'âge qui sur le cou neige en longs flocons blancs
N'a fait ni l'œil moins vif ni les pas plus tremblants.
Rapide, l'homme avance. A l'ardeur qui l'entraîne
Se joint comme un reflet de majesté sereine;
Saint Vincent et Franklin connurent ces fiertés:
L'apôtre sur son front a seul de ces clartés!
La bise, dans l'instant, reprenait avec rage.
Elle aussi, la pauvre âme, a repris du courage,
Et ce soupir lui vient, plus triste que l'adieu:
— « Un petit sou, par grâce! oh! le sou du Bon Dieu! »
Le passant, déjà loin, entend la jeune fille;
Il se retourne, ému, cherche un beau sou qui brille,
L'offre, puis doucement: « Qui donc ainsi, la nuit,
Sur ce banc, par ce froid, mon enfant, te conduit? »
— La faim, monsieur! — La faim? ta mère... — Elle a les fièvres:
Nous avons cru sentir du feu brûler nos lèvres,

Lorsque nous l'embrassions, ce soir, mon frère et moi.
Il pleurait, le petit: je savais bien pourquoi...
Plus de pain! N'ayant pu lui dire: « Prends et mange »,
Je l'ai couché, disant: « ferme les yeux, cher ange! »
Et je suis descendue en suivant ce chemin...
Pour la première fois, monsieur, je tends la main! »
— « Celui qui frappe, enfant, veut aussi qu'on espère...
L'ouvrage, ou bien le cœur, manque-t-il à ton père? »
— « Travaillant sans répit à gagner un peu d'or,
Le père, un jour, tomba... depuis ce jour, il dort! »
L'inconnu se taisait; mais, pendant qu'il écoute,
Des larmes sur sa joue ont glissé goutte à goutte;
Il sent en lui, devant ce roseau châtié,
Courir tous les frissons de l'humaine pitié:
« Viens, reprend-il, enfant! mène-moi vers ta mère. »

Hélas! aux délaissés que la vie est amère!
Tel le chaume flétri que la faucille abat,
Au fond d'un noir réduit, gisant sur un grabat,
Expirait, hâve et morne, une femme encor jeune.
La fièvre, ardente sœur des veilles et du jeûne,
A brûlé, d'un baiser, la veine avec le sang.

Près d'elle, un dernier né, pauvre être gémissant,
Cherche le sein tari qu'appelle en vain sa bouche,
Tandis que, du haillon dont on lui fit sa couche,
L'autre frère se dresse, en murmurant : « J'ai faim ! »
L'étranger plonge l'œil dans cette nuit sans fin...
Un vertige du cœur le prend : toute sa bourse
A rejoint le sou neuf, — puis, il poursuit sa course.
Car on l'attend à l'un de ces saints rendez-vous
Où du pain de l'esprit maint ouvrier jaloux
Pour un mâle entretien laisse un plaisir frivole.
Gaîment il y marchait; à présent, il y vole!
On le fête... chacun, surpris de sa pâleur,
Y croit lire un secret dont le mot est malheur.
Lui, semeur du bon grain qu'attend la terre avide,
Il dit le grenier froid, le visage livide,
Le remède manquant, les pleurs, les cris stridents,
Et la Mort, dans un coin, guettant, le rire aux dents.
A ce poignant récit, sa voix vibre avec l'âme;
Il a des coups de foudre et des éclairs de flamme;
On sent, aux maux qu'il peint, comme il les a soufferts :
C'est Dante rapportant un reflet des enfers.
De son verbe, dès lors, l'hymne superbe éclate :
— « Quand meurt le Juste, amis, n'imitons poin Pilate :

Ne fermons pas l'oreille au bruit des divins clous!
Aimons-nous! Aidons-nous!.. chacun se doit à tous.
Sommes-nous chair vivante, ou rien que froide argile,
Et faut-il la laisser dormir dans l'évangile
La grande loi d'amour qu'un maître tout-puissant
Sur le bois de la croix écrivit de son sang? »
— « Non, non! » ont répondu cent voix à sa parole...
L'un tire un gros écu, l'autre offre une humble obole;
Celui-ci, jeune et fort, qui pour lui seul combat,
Verse à plein sa semaine, au nom du célibat.
Le cuivre sur l'argent, d'un flot joyeux, ruisselle.
L'or, par moments, y pique une fauve étincelle,
Et la source encor bout, et l'onde encor jaillit,
Et la poche se vide, et la coupe s'emplit.

Quoi de plus?.. l'aube ajoute à l'œuvre de la veille
Le miracle des pains reproduit sa merveille.
La mère, désormais, peut en repos mourir;
L'arbre tombé, les fruits n'auront point à souffrir.
Elle sait que l'enfant qui mendia pour elle
Va contre un vent d'oubli trouver l'abri d'une aile:
Son sommeil dans la tombe en doit être plus doux.

Les frères ont grandi sans plier les genoux ;
Honneur de l'atelier et gloire de l'école,
Ils chérissent tous deux la patrie en idole :
Leur bras à ses périls promet un défenseur.
Sur celui d'un époux va s'appuyer leur sœur ;
Où l'enfant fut élève, à son tour elle enseigne :
Son bonheur luit trop bien pour craindre qu'il s'éteigne...
Et d'ailleurs le voilà, ce vieil et noble ami
Qui du gouffre entr'ouvert fit un sol affermi,
Et voici le trésor que ne vaut aucun autre :
Le sou béni de Dieu donné par un apôtre ! »

Elle a dit, et déjà son filial baiser
Sur le large front blanc est venu se poser.
Tous, devinant, pleuraient... — Quel rire a de tels charmes ?
L'apôtre vénéré, seul, résistait aux larmes :
Il avait les pudeurs de son bienfait trahi.
Mais des sources du cœur les eaux l'ont envahi,
Mais le sanglot l'étreint, lorsque la jeune femme —
De son collier d'émail écartant une lame,
Et montrant le sou noir qui se cache dessous —
Murmure au cher sauveur : « Le reconnaissez-vous ? »

Ah ! nous le connaissons, nous aussi, l'humble cuivre
Par qui tant d'orphelins tour à tour ont pu vivre !
Nous savons quel semeur l'épancha sur leurs pas...
Rendons-en grâce au ciel, et ne le nommons pas !
Ce nom *, il est écrit dans plus d'une mémoire ;
Il honore un pays, il aura son histoire ;
Si grands que soient les maux qu'il nous faille endurer,
Il est de ceux par qui nous devons espérer,
Et qu'en ces nuits d'orage où l'on craint le désastre,
La France à son navire incruste ainsi qu'un astre.

* Honoré Arnoul. — Le fond de ce récit est vrai, et la *Société du Sou du Bon Dieu* — constituée par l'éminent philanthrope — fonctionne aujourd'hui, avec succès, dans Paris.

PAUVRE FEMME!

Au temps où verdit l'herbe, où fleurit la tendresse,
Tu l'aperçus un soir et l'aimas pour toujours...
Depuis, triste roseau qu'un vent ploie ou redresse,
Sans vivre ni mourir ton corps usa les jours.

Jamais des nuits de feu tu ne connus l'ivresse,
De ton chevet glacé tu chassas les amours ;
Sur le roc du devoir aride et sans caresse
Tes désirs renaissants ont eu leurs noirs vautours.

En toi le monde admire et la femme et la mère,
Mais nul ne sait combien ta coupe fut amère
Et qu'aux flancs du cristal pas un rayon n'a lui !

Froide sous les ardeurs de ta piété fervente,
Dans un cher souvenir tu t'enfermas vivante,
Donnant ton âme à tous, gardant ton cœur pour lui.

A HONORÉ ARNOUL

Aimons-nous! Aidons-nous!

H. ARNOUL.

Arnoul, sur ton berceau se penchèrent les fées.
Chacune y mit ses dons, purs joyaux ou trophées;
L'une à son vert laurier te rêvait abrité,
Celle-ci portait l'or, une autre offrait la myrrhe;
Mais rien ne te touchait de ce que l'homme admire...
        Quand apparut la Charité.

Tu lui tendis les bras en cherchant ses caresses;
Une goutte du lait des humaines tendresses
S'échappa de son sein, et ta lèvre la but:
Et quand tu la sentis circuler dans tes veines,

Dédaigneux à jamais des divinités vaines,
Tu t'endormis sur leur tribut.

Doux y fut ton sommeil, plus doux encor le songe :
Richesse, ambition, folle gloire, mensonge,
Soleil d'un jour dont l'aube est si près du déclin,
Arrière !.. ton regard a lu des noms d'apôtre,
Tandis qu'un trait de flamme en inscrivait un autre
Entre Saint Vincent et Franklin.

Et cet autre, c'est toi, et ce rêve est ta vie !
Cette route âpre au pied nul ne l'a mieux suivie...
Où la ronce plus drue ente plus de douleurs
Tu passes, souriant, pareil à l'Espérance,
Et du rameau flétri que sécha la souffrance
Ton souffle fait neiger des fleurs.

« Aimons-nous ! aidons-nous ! » voilà ton évangile.
Ton âme cherche l'âme au travers de l'argile :
Tu la prends sans défense et ta voix la défend

Tu dis : « courage ! » au faible, au malheureux « mon frère ! »
Nul pleur de l'œil ne peut à ton œil se soustraire :
Tout cœur qui souffre est ton enfant.

Si ton âtre est muet quand la nuit va descendre,
Si nul joyeux lutin n'en fait voler la cendre,
Dieu, qui souvent par nous accomplit son dessein,
Voulut, à ce foyer, laisser plus large place,
Afin que ta pitié, chère à ceux qu'elle enlace,
Berçât plus d'anges sur ton sein.

Orphelins du Seigneur, pauvres nefs sans voilure,
Ils la connaissent bien, la blanche chevelure
De qui l'argent soyeux s'éploie en longs réseaux, —
Tel un de ces beaux soirs dont la splendeur étonne,
Quand la Vierge, glissant sur les vapeurs d'automne,
Sème le fil de ses fuseaux [1].

Ton seuil est un parvis et ta voix un oracle ;
L'airain s'y change en or, *le sou* devient miracle.

Qu'importent les écueils ? Tu tiens le gouvernail...
O pilote, salut ! du fond de sa mansarde
Le vaincu de la vie à sortir se hasarde,
Régénéré par le travail.

Qui disait qu'à puiser l'urne tarit sa source ?
Intarissable flot, toi, tu poursuis ta course,
Abreuvant toute peine aux eaux vives du cœur :
Car, plutôt que laisser des soifs inapaisées,
Tu fondrais, un matin, ta tendresse en rosées,
Pour leur en verser la liqueur.

Mais d'un feu plus ardent la soif est le symbole :
L'âme aussi veut son pain et l'esprit son obole.
Le Christ de sa lumière a percé le tombeau...
Que la lumière donc de la nuit nous délivre !
Que sur les fronts obscurs le pur éclat du livre
Luise, en ta main, comme un flambeau !

Parle-leur du Devoir, parle-leur de Patrie !
Qu'un long écho réponde à ta voix attendrie !

Qu'ils apprennent de toi, patriote et chrétien,
Comment, de quelque nom que le monde la nomme,
Une mâle vertu fait de l'enfant un homme
Et de cet homme un citoyen !

Sème sans te lasser : la moisson est superbe.
Chaque été, le froment se dore où mourait l'herbe :
De sillons en sillons le bon grain a levé,
Et tu peux contempler, fier de ton œuvre immense,
Cet océan d'épis — saine et forte semence —
Que ta parole a soulevé.

Sois encor, sois longtemps le conseil et l'exemple,
Sois le vivant paros, la colonne du temple !
Tu luttes avec l'ange, et ce combat te sied ;
Antée, aux jours lointains où plane le mystère,
Retrouvait sa vigueur dès qu'il touchait la terre...
Toi, c'est au ciel que tu prends pied !

A GUSTAVE LAMBERT

Oh ! qui peindra jamais cet ennui dévorant,
Ces extases d'espoir, ces fureurs solitaires,
D'un grand homme ignoré qui lui seul se comprend ?

CASIMIR DELAVIGNE. — *Messéniennes.*

... Je vous jure, sur ma part d'histoire, d'inscrire
Votre nom au granit des régions boréales.

Lettres de Gustave Lambert à l'auteur.

Ami, voici dix ans de ce trépas superbe,
Dix ans que sur ton corps nos pleurs ont verdi l'herbe,
Dix ans qu'à Buzenval, du même coup broyés,
Ta gloire et nos destins s'affaissaient foudroyés,
Dix ans, poids lourd d'un siècle à la brise infidèle,
Pour le Temps au long vol moins qu'un battement d'aile.
Qui te garde mémoire, ô pauvre chercheur, mort
Loin des récifs glacés où tu voyais un port ?
Tout a sombré de toi sous la main de la Parque.

Pour quelque vil négoce ils ont vendu ta barque,
La barque de Franklin brisée avant l'écueil,
Sans qu'elle ait pu fournir sa planche à ton cercueil.
L'or lentement gagné, l'or pur de ta parole,
Qui devait sur ton front allumer l'auréole,
S'est en ruisseaux obscurs goutte à goutte écoulé :
Pas un rayon debout de ce nimbe écroulé !
La pâle Mort a pris la tête et la couronne ;
Une éternelle nuit pour jamais t'environne,
Et l'oubli, dans la fosse humide où tu dors seul,
D'un lambeau de ta voile a cousu ton linceul [1].

Du moins, tu l'as sondé l'insondable mystère...
Ton spectre errant se berce à l'axe de la terre :
De sa prison de chair que déchira l'obus
L'esprit s'est échappé, l'esprit pur que tu fus ;
Tel le roseau chassé par la corde qui vibre,
Il a volé, d'un bond, libre, vers la mer libre.
Ton rêve en vain fuyait... d'un bras désormais sûr,
Tu l'as saisi captif par ses plumes d'azur;
Le voile s'est fendu qui dérobait le temple,
Et l'Isis apparaît, et ton œil la contemple

Sous l'aurore du pôle, en ses feux éclatants,
A travers l'arc-en-ciel des ice-bergs flottants!

Eh bien, dis-nous, ami, ce qu'il nous faut en croire.
Le cuivre y rougit-il les pâleurs de l'ivoire?
Est-il vrai que la syrte, aux veines des cailloux,
Y cache un or gardé par quelque Dieu jaloux?
Quel astre, des frimas y mord la rude écorce?
Quel noir léviathan s'y bat avec le morse?
N'y voit-on point parfois, du fond des mers venus,
Se hisser, vers le soir, des monstres inconnus?
Adamastor proscrit y reprend-il ses fêtes?
S'y tient-il, dans l'éclair, debout sur les tempêtes?
La nef un jour doit-elle, anneau de leur hymen,
D'un océan à l'autre abréger le chemin,
Ou si l'épais granit s'y dressant au lieu d'onde,
Infranchissable mur, est ce pivot du monde
Sur qui tu prétendais incruster notre nom
Emporté, comme toi, dans l'éclair du canon?

Le marbre sur ta bouche appuie un baiser blême,

Hélas ! et tu te tais... — Insoluble problème
Qu'à travers tant de nuits ont roulé tant de fronts,
Doux reflet du laurier qui se sèche en affronts,
Mirage des flots bleus où vogue la banquise,
Gloire teinte de sang, par le trépas conquise,
Gouffre toujours ouvert sous les mâts triomphants,
Saturne inassouvi, dévorant ses enfants !
Ils ont, ainsi que toi, poursuivi leur chimère,
— Héros d'une Odyssée à qui manque un Homère —
Tous ces vaillants au cœur bardé du triple airain,
Parry, Franklin, Barentz, Hudson, Cook et Behring.
De ses os blanchissants plus d'un marqua sa route,
Portant le fer au roc et la lueur au doute ;
Plus d'un, depuis Érick [2], nous jetant son adieu,
A lutté — fier combat de l'archange avec Dieu !
Leur nef prête à sombrer, même vent l'a guidée ;
Ils ont tous immolé le réel à l'idée ;
Un pied sur le serpent moins haut que leur dédain,
Dans l'obstacle invaincu tous ont placé l'Éden,
Renversant le foyer, désertant la patrie,
Mais fermant, au départ, leur paupière attendrie
Pour ne voir point briller, dans l'éclair de deux yeux,
L'amour, échelle d'or qui nous conduit aux cieux.

Toi, moins heureux, tu meurs sur ta poupe encor vierge.
Breton, à Notre-Dame oublias-tu le cierge,
Qu'il t'ait fallu montrer, sur le seuil du succès,
Comment un plomb germain brise un cœur si français ?
Qui donc t'appelle au feu ? Pourquoi ce vain courage ?
Quelle ardeur t'a brûlé d'un infécond naufrage ?
Si le péril te tente, il en est un plus beau,
Mesurant à l'effort la dalle du tombeau.
L'ennemi, c'est la glace amoncelée au pôle :
Pour crouler, la barrière attend ton coup d'épaule...
Tu valais mieux, crois-moi, que cet obscur trépas :
Tu meurs, et la science a reculé d'un pas !

Ah ! reviens à ma voix, pauvre ami, des lieux sombres
Où sur leurs grands destins pleurent les grandes ombres !
Par les degrés branlants dont la rampe y conduit
Reprends l'étroit chemin de ton humble réduit [3].
Ta chambre est toujours là, sous les toits avancée :
Le ciel étant plus près, plus haut va la pensée.
Vers la table déserte où dorment tes crayons,
Un doux soleil de mai promène ses rayons.
Il t'éclairait ainsi quand, le doigt sur la carte,

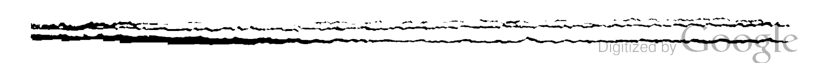
Dédaigneux d'un péril que ton présage écarte,
Tu marquais — jalonnant la route à nos vaisseaux —
Le banc qui se dérobe aux profondeurs des eaux,
Les courants et les vents, et la sape, et la poudre
Prête à meurtrir l'écueil de ses éclats de foudre,
Puis t'élançant du port que Behring révéla,
Tu te frappais le front et t'écriais : « c'est là ! »

Comme alors le regard livre passage à l'âme !
Le doute, dur métal, tu le fonds sous ta flamme ;
Plus de vague en courroux, plus de terrible choc :
La mer s'ouvre à ta nef, comme un sillon au soc.
Déjà, le long du mât, l'espoir courbe la toile ;
Sur ton fier pavillon tu clouas cette étoile,
Tel un rayon qui luit, quand l'homme est pardonné :
Le génie a son heure, et la tienne a sonné.
En vain des blocs errants la ceinture t'enferme ;
« En avant ! » est ton cri, ton ordre : « droit et ferme ! »
Ta foi fut sans vertige, un vert laurier t'est dû :
Il croît, là-bas, au roc mystérieux, ardu...
Un seul jour t'y paiera bien des mois de souffrance,
Le jour où ce rameau doit fleurir pour la France.

Là, jamais avant toi, l'airain n'aura tonné :
L'écho seul t'y dira son silence étonné,
Demandant qui l'éveille en ces confins des mondes,
Et d'étranges mammouths se dressant sur les ondes
Suivront, de leur grand œil, l'audacieux humain
Qui marche vers le but, sa bannière à la main.

Et tous deux nous rêvions, et « sur ta part d'histoire »
Tu jurais d'enlacer mon nom à ta victoire !
Et l'ardeur de ta veine embrasait tout mon sang ;
Et je lui dus, un soir, vibrant à ton accent,
De faire — lorsqu'allait se fixer ta fortune —
Aux frissons de mon cœur palpiter la tribune ;
Et je vis mon pays, pour en hâter l'essor,
Apporter à Colomb ce qui lui manquait d'or ;
Et je sentis un pleur rouler dans ma prunelle ;
Et la Gloire, en passant, me toucha de son aile ;
Et je vidai, d'un trait, la coupe du succès,
Jetant au rostre ému le dernier mot de paix !

Car demain, c'est la plèbe en armes sous la Chambre,



C'est la Mort qui sourit aux rhéteurs de Septembre,
Sachant bien qu'elle aura, la trahison aidant,
De quoi rougir sa lèvre et fatiguer sa dent.
Mais que t'importe, à toi, que siffle la couleuvre?
Le champ des airs t'attend : prends ton vol, aigle! à l'œuvre!
Tu te dois à l'idée, à ton génie, à Dieu
Qui, s'il te faut mourir, en a marqué le lieu.
Pars! le navire est prêt... pars, de peur que ton astre
N'éteigne encore un feu dans l'ombre du désastre,
Pars, avant que la France, en comptant ses élus,
N'ajoute à sa couronne un crêpe noir de plus!

Trop tard!... on te trouva, la nuit de la bataille,
Sur la neige rougie, expirant... la mitraille
A l'ouragan de fer avait ouvert ton flanc.
Le sang, comme à regret, en sortait à flot lent.
Un souffle ardent brûlait ta poitrine altérée,
Et quelqu'un entendit une plainte égarée
Qui, sous le givre en pleurs, demandait un peu d'eau.
Huit jours, du corps brisé l'âme eut le lourd fardeau,
Vague lueur qui part pour le céleste havre,
Feu-follet de la vie errant sur un cadavre.

On dit qu'en ton délire, agitant ton bras nu,
Tu t'élançais encore à travers l'inconnu.
Tantôt ton char volait emporté par le rêne ;
Tantôt ton *Boréal,* au dos de la sirène,
Rasait, le long des bords d'un fantastique Ophir,
Et palais de corail et grottes de saphir.
Puis doucement pâlit l'éblouissant mirage...
Tel l'iris qui se fond, au déclin de l'orage.
Ton large front poli prit le froid du paros,
Et ton cœur se glaça, le vrai cœur d'un héros.

Que ne puis-je, à ma voix, en ranimer la fibre,
Ou, bercé sur un luth qui pour les siècles vibre,
Le porter à la Muse, en parer son autel,
Et l'ensevelir mort dans un vers immortel!
Seuls, le génie et Dieu relèvent ce qui tombe.
Mais du moins, écartant les ronces de la tombe,
J'ai voulu, cher absent qui ne dois revenir,
Semer sur ton oubli la fleur du Souvenir.

NOTES

AU LION DE LUCERNE.

1. Quiconque a traversé Lucerne connaît *le Lion*, ce chef-d'œuvre de Thorwaldsen, enfanté à la gloire des bataillons suisses qui, après avoir héroïquement défendu les Tuileries, le 10 août 1792, périrent plutôt que de trahir leur serment. Le ciseau du sculpteur danois a fouillé le roc, suspendant, au-dessus d'un étang aux eaux sombres, ce grand fauve, symbole de la fidélité expirante. Dessous sont gravés les noms des victimes, avec cette inscription :

HELVETIORUM FIDEI AC VIRTUTI.
HŒC SUNT NOMINA EORUM,
QUI NE SACRAMENTI
FIDEM FALLERENT, FORTISSIME PUGNANTES
CECIDERUNT.

MOSELLA!

1. Aujourd'hui encore, on lit cette inscription gravée à l'une des entrées de la ville : « Le 28 novembre 1552, près de la porte Serpenoise, la principale attaque de Charles-Quint est repoussée par le duc de Guise. »

2. Jusqu'en 1870, Metz, surnommée *la Pucelle*, portait dans ses armes l'image d'une jeune fille.

3. Le flot de la Moselle baigne, près de Coblentz, l'urne qui contient les cendres de Marceau.

4. Les Huns, les Vandales, les Saxons, les Normands... parurent tour à tour sur nos rives, s'y livrant aux derniers excès. Grégoire de Tours rapporte qu'Attila brûla Metz (451) et extermina ses habitants. Trèves fut cinq fois détruite, etc.

5. Selon Eusèbe, c'est non loin de Trèves, à Neumagen, que Constantin aperçut une croix rayonner au-dessus du soleil, avec ces mots, présage de victoire : « ἐν τουτῷ νικά ! »

6. Le Goldbach, un des affluents de la Moselle, charrie des paillettes d'or.

7. « *Choros Squamigeri gregis* » dont Ausone fait une si brillante énumération.

8. On sait que les Empereurs, depuis Constantin jusqu'à Gratien, résidèrent à Trèves, surnommée alors *la Rome des Gaules*.

9. Les rives de la Moselle abondent en pieuses reliques : le massacre de la Légion Thébaine en a fourni de nombreuses. La plus

célèbre de toutes est cette robe du Christ que les soldats jouèrent aux dés, sur le Golgotha.

10. .... *lœtum fronte severâ*
ingenium.

AUSONE.

LE CADEAU DE NOCES

1. Cet essai, qui a remporté le grand prix de poésie (MÉDAILLE D'OR UNIQUE) de la Société nationale d'Encouragement au Bien, a été dit avec beaucoup de succès, au Cirque d'Hiver, par Mme Richault, dans la séance solennelle du dimanche 15 juin 1879.

A LAMARTINE VIVANT

---

1. Cette pièce fut écrite vers les dernières années de la vie de Lamartine, alors que ses amis essayaient, à l'aide d'une souscription publique, d'arracher aux mains des créanciers quelques épaves de la fortune territoriale du grand poète.

A LAMARTINE IMMORTEL

---

1. Crainte et vœu textuels de Mme de Lamartine.

2. Milly.

3. La fontaine du *Foyard*, qui coule encore au château de Montculot, près d'Urcy, à quelques lieues de Dijon. C'est dans cette retraite favorite — héritée de l'abbé de Lamartine — que le poète écrivit *La Source dans les bois*, *Les Étoiles*, *Novissima verba*, et les plus belles de ses *Méditations*.

4. Florence, où M. de Lamartine fut chargé d'affaires de la France.

5. On se rappelle la prédiction de lady Stanhope à son illustre visiteur, sous les cèdres du Liban.

6. *A Némésis.*

7. Ode *Contre la peine de mort.*

8. Voir les trois discours sur l'*Abolition de la peine de mort* et ceux relatifs à l'*Émancipation des esclaves*.

9. Homère insulté par les Samiens, parce qu'il obstruait les sentiers de l'île en récitant ses vers au seuil des maisons.

10. *La Gloire* : à un poète exilé (*Quinzième Méditation*).

11. ... « Le soleil frappait ces colonnes d'un seul côté, et nous nous assîmes un moment à leur ombre; de grands oiseaux, semblables à des aigles, volaient, effrayés du bruit de nos pas, au-dessus de leurs chapiteaux où ils ont leurs nids, et, revenant se poser sur les acanthes des corniches, les frappaient du bec... » (Les ruines de Balbeck. — *Voyage en Orient.*)

LES TROIS COURONNES

---

1. A cette heure, l'Impératrice n'avait perdu que son diadème : la femme conservait son époux, la mère son fils... Que d'épines manquaient encore à *la couronne du malheur!* Et cette fille de l'Espagne, au cœur vraiment français, répondait ceci au poète :

« ... *En lisant ces lignes écrites de France, il me semble que je n'en suis pas tout à fait absente... — Je vous dois de l'avoir oublié un moment.* »

LIVINGSTONE

L'Académie Française ayant mis Livingstone au concours de 1875, cet essai a remporté l'une des trois récompenses décernées par elle et disputées par un grand nombre de poètes. Voici comment s'exprimait le rapporteur :

« J'ai épuisé le compte rendu de nos nombreux concours, un seul excepté, le plus ancien de tous, — il date de nos origines, — le concours pour le prix de poésie. Le sujet proposé était *Livingstone*, l'héroïque missionnaire, le grand voyageur dont le nom a été souvent glorifié dans le congrès qui réunissait naguère à Paris les représentants de la science géographique. »

Puis, après avoir rappelé que le prix a été attribué à M. Émile Guiard, neveu de M. Emile Augier, le secrétaire perpétuel ajoute :

« Le concours était nombreux ; de l'inspiration, du mouvement, des détails heureux ont désigné pour des mentions honorables deux pièces inscrites sous les nos 92 et 105. L'une est de M. Stéphen Liégeard, que ses succès dans les luttes poétiques des Jeux floraux ont élevé au rang des juges qui y président. L'auteur de l'autre pièce ne s'est point fait connaître. »

(Extrait du rapport de M. Patin, lu, le 11 novembre 1875, dans la séance publique annuelle de l'Académie française).

1. Ulva, l'une des Hébrides, dont Livingstone était originaire. La célèbre grotte de Fingal fait partie du groupe.

2. « A l'âge de dix ans, je fus envoyé à la manufacture en qualité

de rattacheur, afin d'aider par mon salaire à l'entretien de la famille. J'achetai un rudiment... J'étudiai la plupart des auteurs classiques, et, à seize ans, je possédais mieux qu'aujourd'hui mon Virgile et mon Horace.

« Je continuais mes études pendant les heures que je passais à la filature, en plaçant mon livre sur le métier... J'étudiais ainsi constamment sans être troublé par le bruit des machines. » (LIVINGSTONE, *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe*, pages 3, 4, 5, 6, etc.)

3. Salomon tirait du pays d'Ophir l'or, l'ivoire, *le bois de santal*, les singes et les paons.

4. Livingstone faillit être dévoré par un lion dans la belle vallée du Mabotza... « Je vis le lion qui s'élançait sur moi. J'étais sur une petite éminence : il me saisit à l'épaule, et nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du coteau... J'en fus quitte pour une fausse articulation dans le bras gauche. » (LIVINGSTONE, *Id.*, page 13.)

5. Les sauvages de l'Afrique empoisonnent leurs flèches et leurs lances avec le suc de l'euphorbe.

6. « ... Tout à coup, s'affaissant sur elle-même, elle (Mme Backer) tombe comme frappée d'un coup mortel... Je la croyais seulement évanouie ; mais elle reste insensible à mes soins comme une morte, les dents et les poings fermés, les yeux ouverts mais fixes, — foudroyée par un coup de soleil. » (Samuel Backer, *Nouveau voyage aux sources du Nil.*)

7. Les Batokas ou Tokas habitent les rives du Zambèze. Ils forment une tribu compacte et se plaisent à orner leurs villages avec les crânes des étrangers. » (LIVINGSTONE, *Explorations dans l'Afrique australe.*)

8. LA CROIX DU SUD, la plus brillante des constellations de cet hémisphère.

9. Livingstone aborda, en 1840, à la ville du Cap, par une nuit de tempête.

10. Kolobeng, aux frontières du Kalahari, demeura longtemps a résidence de Livingstone. Sa maison y fut trois fois détruite.

11. Désert, ou plutôt plaine immense qui renferme une végétation abondante, de nombreux habitants et de prodigieux troupeaux de certains genres d'antilopes. Ce prétendu désert s'étend depuis la rivière d'Orange jusqu'au lac Ngami.

12. Séchélé, chef de la tribu des Bakouénas, converti par Livingstone. « Cet homme remarquable a non seulement embrassé la foi chrétienne, mais encore il s'est fait le missionnaire de son peuple. » (LIVINGSTONE, *Afrique australe*, page 15.)

13. Les nègres avaient surnommé Livingstone LE CHRÉTIEN.

14. *Pagazis*, ou porteurs de bagages.

15. « Tous ces pauvres gens m'expriment la joie qu'ils éprouvent de ces paroles de Jésus-Christ : « Paix sur la terre aux hommes dé bonne volonté ! » et me répondent en s'écriant : « Nous sommes fatigués de fuir, donnez-nous le repos et le sommeil. » (LIVINGSTONE, *Explorations dans l'Afrique australe*, page 547.)

« Une chose digne de remarque, c'est qu'aux yeux de tous les indigènes, la paix semble devoir résulter de la prédication de l'Évangile. » (*Id.*, page 561.)

16. Le *tembo* est une sorte de liqueur capiteuse, tenant du vin de Champagne, et qu'on emprunte au palmier élaïs par voie d'incisions.

17. Instrument africain qui, touché au moyen de petites baguettes de tambour, rend un son agréable.

18. Premiers lacs découverts par Livingstone.

19. Lac fameux par ses tempêtes, que le hardi voyageur découvrit et sillonna ensuite avec l'hélice de son steamer.

20. « Sites d'une beauté dont le regard des anges aurait été ravi. » (LIVINGSTONE.)

21. LES CHUTES VICTORIA, nommées ainsi par le célèbre explorateur écossais. Les naturels les appellent *Mosioatounya* (*la fumée qui tonne*). Là, le Zambèze, large de mille mètres, s'engouffre en tourbillons dans un abîme qui n'en a guère plus de quinze à vingt, et rebondit aux nues par cinq colonnes immenses, rougies d'arcs-en-ciel dont on aperçoit la vapeur à huit lieues de distance. C'est la grande merveille de l'Afrique équatoriale.

22. « Vers le milieu du mois, lady Livingstone fut attaquée par la fièvre... Elle perdit connaissance, et ferma les yeux pour toujours le dimanche 27 avril 1862, au moment où le soleil se couchait. On fit un cercueil pendant la nuit; le lendemain, on creusa une fosse, *à l'ombre du grand baobab*.. le pauvre mari y enterra la morte... Au milieu du pénible labeur, c'est le repos qu'elle a trouvé. » (LIVINGSTONE, *Explorations du Zambèze,* page 387.)

23. Voir le beau volume intitulé : « *Comment j'ai retrouvé Livingstone* », par Henri Stanley. Ces deux vaillants explorèrent ensemble l'admirable lac Tanganyka.

24. C'est la description des sources du Nil donnée par Hérodote, qui la tenait du trésorier du temple de Minerve, à Saïs. Elle a été reproduite plus tard par Ptolémée, et conservée à peu près ainsi chez les indigènes, grâce à une tradition bien curieuse.

25. « Nous étions arrivés les premiers ; nous avions la clé du grand problème dont Jules César lui-même avait en vain désiré la solution. » — Inutile d'ajouter que Backer se trompait.

26. Les serviteurs de Livingstone s'étaient révoltés, et ses étoffes, grains de verre, etc. — monnaie du pays — lui avaient été ravis, en son absence, par un dépositaire infidèle.

27. « Mon arrière-grand'père fut tué à la bataille de Culloden, en combattant pour les Stuarts ». (LIVINGSTONE.)

28. Historique.

LE PETIT PRINCE

---

1. Ces strophes furent publiées en tête du *Pays* encadré de noir, le 1er janvier 1880. Sous l'invocation DATE LILIA, empruntée au Marcellus de Virgile, notre ami Paul de Cassagnac avait fait précéder nos vers de quelques alinéas éloquents qui, pleurant et vengeant tout à la fois le *Petit Prince* si odieusement livré par des lâches, se terminaient ainsi :

« ... A Lui nos dernières pensées, tristes, pieuses, empressées toujours, mais surtout à la fin de cette lugubre année qui avait commencé sous de si heureux auspices !

« Et merci à l'ami dévoué, au poète qui nous envoie les vers émus qu'on va lire !

« Il fut l'hôte fêté des réceptions joyeuses. Fidèle comme jadis, il vient aujourd'hui au funèbre rendez-vous, et sa voix triste et harmonieuse bercera le dernier sommeil de notre petit Prince qui dort ! »

PAUL DE CASSAGNAC.

2. Né le dimanche des Rameaux 1856, Napoléon IV a succombé le dimanche de la Pentecôte 1879.

3. On sait que le *Bellérophon* fut le bâtiment sur lequel Napo-

léon Ier quitta Rochefort pour se remettre aux mains des Anglais, après Waterloo.

Aujourd'hui, la lumière est faite pour l'Histoire. Le drame sanglant d'Itelezi n'a plus d'ombres, et le correspondant particulier du *Morning-Post* qui, en compagnie du général en chef *Sir Evelyn Wood,* vient de parcourir la *donga* où se dénoua cette lugubre scène, en donnait tout récemment le dernier mot. De son récit nous détachons ce qui suit :

« ... Il n'avait pas de carabine, il avait perdu son épée; cependant, armé seulement de son revolver et d'une assagaie (l'arme qu'un sauvage avait lancée contre lui, et dont il s'était emparé), « il s'est battu comme un jeune lion » (ici nous reproduisons les termes des Zoulous eux-mêmes), et s'est défendu si courageusement, que jusqu'à l'instant où, en reculant, il tomba, nous n'avions pas osé nous approcher de lui!

« Si cet adolescent (*boy*) armé seulement d'un revolver et d'une assagaie a réussi pendant si longtemps à tenir les Zoulous à distance, assurément l'appui de quelques amis eût suffi pour le dégager. Après la première panique, le ralliement, le retour de l'escouade eussent sauvé le prince; les Zoulous le disent eux-mêmes; et alors il n'eût pas fallu écrire ce cruel récit d'un lâche abandon, qui n'a pas son pareil dans l'histoire des nations.

« Les Zoulous parlent du lieutenant Carey avec la plus méprisante ironie. Quand on leur demande pourquoi ils n'ont pas enlevé au jeune prince, après sa mort, la chaîne d'or avec médaillon qu'il portait au cou, ils répondent :

« — Parce qu'il était brave, il se battait comme un jeune lion!

« Mais quand on leur dit :

« — Si vous aviez réussi à vous emparer de ces fuyards, le lieutenant Carey et ses hommes, et s'ils avaient eu des chaînes au cou, les eussiez-vous respectées?

« — Non, répondent-ils; ces hommes étaient des lâches, nous les eussions mis en pièces!

« La vue de l'endroit rend le doute impossible : en ce qui regarde le lieutenant Carey et ses hommes, mieux eût valu mourir mille fois que fuir au galop sur cette éminence, d'où il était impossible de ne pas voir la terrible position du prince, position d'où le secours de quelques amis eût suffi pour le tirer. »

(Extrait du *Morning-Post* reproduit par *le Figaro,* le 31 décembre 1881).

LES NOCES D'OR

---

1. Monsieur Liégeard, ancien maire de Dijon, ayant célébré la cinquantaine de son union — le 4 janvier 1879, — ce sonnet fut dit par l'auteur, à la fin du repas qui réunissait les parents et les amis.

L'HÉBÉ A L'AIGLE, DE RUDE

1. Ce marbre, un chef-d'œuvre de grâce du vigoureux génie auquel nous devons le *Chant du Départ*, se trouve à Dijon, au musée de la ville où le sculpteur est né. Le livret qu'on remet au visiteur explique ainsi le groupe :

« La Déesse de la Jeunesse, de sa main droite élevée, éloigne, autant qu'elle le peut, la coupe d'ambroisie dont veut s'emparer l'Aigle qu'elle repousse en souriant, et qui, d'une seule de ses puissantes ailes déployées, l'enveloppe presque tout entière. »

L'auteur de ce volume, Dijonnais, comme Rude, a connu le grand artiste aux dernières années de sa vie.

ANDRÉ CHÉNIER

1. Mademoiselle Santi-l'Homaka, jeune Grecque que le consul général, M. Louis de Chénier, avait épousée à Constantinople.

2. *Le jeune malade.*

3. Hymne sur l'entrée triomphale des Suisses de Chateauvieux.

4. « La prison de Saint-Lazare offrait un aspect étrange ... La noblesse, l'esprit, la beauté, le savoir, embellissaient les derniers jours des victimes : là étaient M. de Montalembert, M. de Montmorency, le duc de Noailles, le prince de Rohan, le prince de Broglie... » (Vie et œuvres d'André Chénier, par Becq de Fouquières).

5. L'auteur a cru pouvoir mettre au compte de la mère l'imprudence de M. de Chénier qui, en allant réclamer son fils à Barrère, précipita le renvoi du poète devant le tribunal révolutionnaire. — Exécuté le 7 thermidor, André eût été sauvé par deux jours de silence et d'oubli.

6. On sait qu'André Chénier et Roucher, réunis sur la même charrette, allèrent au supplice, se renvoyant l'un à l'autre des tirades de l'*Andromaque* de Racine.

7. « Toi, Vertu, pleure si je meurs ! »
(*Derniers ïambes d'André Chénier*).

8. « Oh ! oui, je veux un jour, en des bords retirés,
Sur un riche coteau ceint de bois et de prés,

Avoir un humble toit, une source d'eau vive
Qui parle... » (*André Chénier.*)

9. « Oh! puisse le ciseau qui doit trancher mes jours
Sur le sein d'une belle en arrêter le cours ! »

(*id.*)

LORD BROUGHAM

---

1. Du 16 au 19 avril 1879, la ville de Cannes a célébré, par des fêtes dignes d'elle et de son fondateur, l'anniversaire séculaire de la naissance de lord Brougham and Vaux.

Ces fêtes, organisées sous les auspices de M. Gazagnaire, maire de la cité, ont été closes par l'inauguration de la statue de l'homme d'État dont s'enorgueillit la Grande-Bretagne. M. Paul Liénard, qui sculpta ce beau marbre, a représenté le chancelier debout, tête nue, sous la toge du docteur en droit. La robe, en s'entr'ouvrant, laisse apercevoir les basques du gilet Louis XVI, la culotte courte et les souliers à boucles. L'œil vif et perçant paraît sonder l'immensité qu'il embrasse; l'une des mains, appuyée sur un palmier, y abrite la rose d'Angleterre, tandis que l'autre, dirigée d'un mouvement impératif vers le sol, rappelle le *hic standum est* du noble voyageur. Un bas-relief, fouillé dans le socle monumental, figure le lion britannique pacifiquement couché le long du *Suquet*, cette bourgade primitive qui s'étage à l'arrière-plan. Une des faces du piédestal porte gravé le fameux distique dont lord Brougham avait fait sa devise:

« Inveni portum ; spes et fortuna, valete !
Sat me lusistis, ludite nunc alios. »

La face opposée a reçu, gravées en lettres d'or, la sixième et la septième strophe de ce salut de bienvenue que l'auteur adressa, comme président d'honneur de la commission littéraire du Cente-

naire, aux poètes de langue d'oil et de langue d'oc accourus, de tous les points de la France, pour honorer la mémoire de l'illustre whig, créateur d'une ville française.

2. Une branche de palmier figure, comme attribut principal, dans les armes de la ville de Cannes.

3. Fille unique de lord Brougham, prématurément ravie à son amour.

LA CHARITÉ

---

1. Le conseil supérieur de la Société Nationale d'Encouragement au bien décerna, en 1877, sa grande médaille d'honneur à Sa Majesté la Reine de Portugal, Dona Maria Pia de Savoie, femme de haute charité et de fier courage.

Voici comment s'exprimait, dans son rapport, M. Honoré Arnoul, secrétaire général de la Société :

« Vous allez entendre tout à l'heure prononcer le nom d'une femme de bien, un nom auguste, auquel nous avons donné une place dans notre livre d'or. C'est la jeune Reine d'une nation amie... Personne ne verra, dans notre décision, un autre sentiment que celui de la justice. Nous ne nous laissons éblouir ni par les éphémères grandeurs, ni par l'éclat des diadèmes...

« La Reine Maria Pia est citée, entre toutes, par sa sollicitude pour les malheureux. Après la satisfaction de sa conscience, les bénédictions du peuple sont sa plus précieuse récompense. »

On sait d'ailleurs qu'un jour, à Casenes, la vaillante princesse n'hésita pas à se précipiter dans le courant d'une eau profonde et dangereuse pour disputer à la mort deux enfants que le flot allait engloutir. Par une faveur de la Providence, ces enfants étaient les siens ! Le Prince Royal, et l'Infant don Alphonse doivent ainsi deux fois la vie à leur mère.

2. Traits de charité authentiques et couronnés.

3. L'Exposition de 1878 venait d'ouvrir ses portes.

A HONORÉ ARNOUL

1. Ces strophes furent dites par l'auteur, le 3 décembre dernier, au banquet annuel de la Société d'Encouragement au Bien. De longues salves d'applaudissements accueillirent l'hommage rendu à l'infatigable secrétaire général de la Société, Fondateur et Président de trois autres associations charitables — dont « *le Sou du Bon Dieu* ». Tout le Paris qui souffre connaît la belle tête aux longs cheveux d'argent de M. Arnoul, ce *petit manteau bleu* de notre époque.

GUSTAVE LAMBERT

---

1. Dans les dernières années de l'Empire, un marin breton, Gustave Lambert, attira l'attention et les sympathies du monde savant par l'ardeur avec laquelle il poursuivait, à travers mille obstacles, son projet d'exploration aux régions arctiques. A l'encontre des deux itinéraires opposés du capitaine anglais Sherard Osborn et du géographe Augustus Petermann, de Gotha, il espérait atteindre au pôle par le détroit de Behring. Dans ce but, vers le printemps de 1870, 200 conférences avaient été faites, 70,000 souscriptions recueillies, plus de 400,000 francs encaissés par le hardi navigateur qui s'intitulait « Chef de l'Expédition française au pôle Nord ». Son vaisseau, *le Boréal*, n'attendait plus, dans un bassin du Havre, que le complément de son armement. Une dernière somme de cent mille francs était nécessaire pour lui permettre de prendre la mer.

La veille de la déclaration de guerre à la Prusse (14 juillet), l'auteur de ce volume, alors Député au Corps Législatif, proposa à la Chambre et fut assez heureux pour faire adopter un amendement ainsi conçu :

« *Un crédit supplémentaire de* 100,000 *francs, à titre d'*OFFRANDE NATIONALE, *est ouvert au chapitre XXIX du Ministère des Lettres, Sciences et Beaux-Arts* (*voyages et missions scientifiques*), *à l'effet de compléter le chiffre des souscriptions nécessaires à M. Gustave*

Lambert pour entreprendre son expédition de découverte au pôle Nord [1]. »

Rien ne s'opposait plus au départ du capitaine Lambert. Mais, au lieu de mettre à la voile, il s'attarda dans Paris où l'investissement le surprit. Là, abreuvé de dégoûts par les gouvernants du jour, il languit dans l'inaction jusqu'à la mi-décembre, s'engagea, vers cette date, au 119[e] régiment de ligne, et, le soir de la bataille de Buzenval, fut trouvé, les reins rompus d'un éclat de mitraille, aux côtés de l'acteur Séveste et du peintre Regnault. Il ne mourut que huit jours après, à l'ambulance du Grand-Hôtel, moins triste de quitter la vie que désespéré de n'avoir pu réaliser son rêve.

2. Érick le Rouge, chef norvégien qui découvrit le Groënland, vers la fin du x[e] siècle.

3. Gustave Lambert habitait, en dernier lieu, une petite chambre d'étudiant, sous les toits, au n° 23 de la rue de Tournon.

1. Voir, pour plus amples détails, *le Journal officiel* du 15 juillet 1870, et *Trois ans à la Chambre*, par Stéphen Liégeard ; 1 volume, Paris, Dentu, 1873.

FIN DES NOTES ET DU VOLUME.

TABLE


A. Quantin imprimeur
r. St Benoit. 7. à Paris



BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL

About (Edmond). L'Alsace. 1 vol. — Causeries. 2 vol. — La Grèce contemporaine. 1 vol. — Le progrès. 1 vol. — Le turco. 1 vol. — Madelon. 1 vol. — Théâtre impossible. 1 vol. — A B C du travailleur. 1 vol. — Les mariages de province. 1 vol. — La vieille roche. 3 vol. — Le fellah. 1 vol. — L'infame. 1 vol. — Salons de 1864 et 1866. 2 vol.

Albert (P.). Chefs-d'œuvre de tous les temps et de tous les pays : la poésie, 1 vol.; la prose, 1 vol. — La littérature française de la fin du XVIe siècle au XVIIIe siècle. 3 vol.

Barrau. Histoire de la Révolution française. 1 vol.

Baudrillart. Economie politique populaire. 1 vol.

Bautain (l'abbé). Le chrétien et la chrétienne de nos jours. 4 vol. — Les choses de l'autre monde. 1 vol. — La belle saison à la campagne. 1 vol.

Berger. Histoire de l'éloquence latine. 1 vol.

Bersot. Mesmer et le magnétisme animal. 1 vol.

Boissier. Cicéron et ses amis. 1 vol.

Bréal. Quelques mots sur l'instruction. 1 vol.

Byron (Lord). Œuvres. Trad. B. Laroche. 4 vol.

Calemard de la Fayette (Ch.). Le poëme des champs 1 vol.

Caro. Etudes morales. 2 vol. — L'idée de Dieu. 1 vol. — Le matérialisme et la science. 1 vol. — Les jours d'épreuve. 1 vol.

Cervantès. Don Quichotte, trad. Viardot. 2 vol.

Chateaubriand. Le génie du christianisme. 1 vol. — Les martyrs et le dernier des Abencerrages 1 vol. — Atala, René, les Natchez. 1 vol.

Cherbuliez (Victor). Le comte Kostia. 1 v. — Paule Méré. 1 vol. — Roman d'une honnête femme. 1 vol. — Le grand-œuvre. 1 vol. — Prosper Randoce 1 vol. — L'aventure de Ladislas Bolski. 1 vol — La revanche de Joseph Noirel. 1 vol. — Meta Holdenis. 1 vol. — Miss Rovel. 1 vol. — Le fiancé de Mlle Saint-Maur. 1 vol.

Crépet (E.). Le trésor épistolaire de la France. 2 v.

Dante. La divine comédie, trad. Fiorentino. 1 vol.

Daumas (E.). Mœurs et coutumes de l'Algérie. 1 v.

David (l'abbé). Voyages en Chine. 2 vol.

Deschanel (Em.). Etudes sur Aristophane. 1 vol.

Despois (D.). Le théâtre sous Louis XIV. 1 vol.

Du Camp (M.). Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie. 6 vol. — Souvenirs de l'année 1848. 1 vol.

Duruy (V.). De Paris à Vienne. 1 vol. — Introduction à l'histoire de France. 1 vol.

Duval (Jules). Notre planète. 1 vol.

Ferry (Gabriel). Le coureur des bois. 2 vol. — Costal l'Indien. 1 vol.

Figuier (Louis). Histoire du merveilleux. 4 vol. — L'alchimie et les alchimistes. 1 vol. — L'année scientifique. (1856-1875). 19 vol. — Le lendemain de la mort. 1 vol. — Savants illustres. 2 vol.

Flammarion (C.). Contemplations scientifiques. 1 v.

Fléchier. Les grands jours d'Auvergne. 1 vol.

Fustel de Coulanges. La cité antique. 1 vol.

Garnier (Ad.). Traité des facultés de l'âme. 3 vol

Garnier (Ch.). A travers les arts. 1 vol.

Gréard. De la morale de Plutarque. 1 vol.

Guizot (F.). Un projet de mariage royal. 1 vol. — Le duc de Broglie. 1 vol.

Houssaye (A) Le 41e fauteuil. 1 vol. — Violon de Franjolé. 1 vol. — Voyages humoristiques. 1 vol.

Hübner (Bon de). Promenade autour du monde. 2 v.

Hugo (Victor). Notre-Dame de Paris. 2 vol — Bug-Jargal, etc. 1 vol. — Han d'Islande. 2 vol. — Littérature et philosophie mêlées. 2 vol. — Odes et ballades. 1 vol. — Orientales, Feuilles d'automne, Chants du crépuscule. 1 vol. — Les voix intérieures, les Rayons et les Ombres. 1 vol. — Théâtre. 4 vol. — Le Rhin. 3 vol. — Les Contemplations. 2 vol. — Légende des siècles. 1 vol. — Les misérables 5 vol. — L'année terrible. 1 vol.

Ideville (d'). Journal d'un diplomate. 3 vol.

Jacqmin. Les chemins de fer en 1870-71. 1 vol.

Jouffroy. Cours de droit naturel. 2 vol. — Cours d'esthétique. 1 vol. — Mélanges philosophiques. 1 v. — Nouveaux mélanges philosophiques. 1 vol.

Jurien de la Gravière (L'amiral). Souvenirs d'un amiral. 2 vol. — La marine d'autrefois. 1 vol. — La marine d'aujourd'hui. 1 vol.

Lamartine (A. de). Méditations poétiques. 2 vol. — Harmonies poétiques. 1 vol. — Recueillements poétiques. 1 vol. — Jocelyn. 1 vol. — La chute d'un ange 1 vol. — Voyage en Orient. 2 vol. — Histoire des Girondins. 6 vol. — Confidences. 1 vol. — Nouvelles confidences. 1 vol. — Lectures pour tous. 1 vol. — Souvenirs et portraits. 3 vol. — Le manuscrit de ma mère. 1 vol.

Lamarre. De la milice romaine. 1 vol.

Laveleye (E. de). Etudes et essais. 1 vol. — La Prusse et l'Autriche après Sadowa. 1 vol.

Lee Childe. Le général Lee. 1 vol.

Léhugeur. La chanson de Roland. 1 vol.

Malherbe. Œuvres poétiques. 1 vol.

Marmier (Xavier). Gazida. 1 vol. — Hélène et Suzanne. 1 vol. — Histoire d'un pauvre musicien. 1 vol. — Le roman d'un héritier. 1 vol — Les fiancés du Spitzberg. 1 vol. — Mémoires d'un orphelin. 1 vol. — Sous les sapins. 1 vol. — La recherche de l'idéal. 1 vol. — Robert-Bruce 1 vol. — Les âmes en peine. 1 vol. — Voyages. 4 vol.

Martha. Les moralistes sous l'empire romain. 1 vol. — Le poëme de Lucrèce. 1 vol.

Michelet. L'insecte. 1 vol. — L'oiseau. 1 vol.

Montégut. Souvenirs de Bourgogne. 1 vol. — En Bourbonnais et en Forez. 1 vol.

Nisard. Les poëtes latins de la décadence. 2 vol.

Ossian. Poëmes gaéliques. 1 vol.

Patin. Etudes sur les tragiques grecs. 4 vol. — Etudes sur la poésie latine. 2 vol.

Pfeiffer (Mme Ida). Voyages d'une femme. 3 vol.

Prévost-Paradol. Etudes sur les moralistes français. 1 vol. — Essai sur l'histoire universelle. 2 v.

Saint-Simon. Mémoires. 20 vol.

Sainte-Beuve. Port-Royal. 7 vol.

Saintine (X.-B.). Le chemin des écoliers. 1 vol. — Picciola. 1 vol. — Seul! 1 vol.

Sévigné (Mme de). Lettres 8 vol.

Shakespeare. Œuvres, traduction Montégut. 10 v.

Simon (Jules). La liberté politique. 1 vol. — La liberté civile. 1 vol. — La liberté de conscience 1 v. — La religion naturelle. 1 vol. — Le devoir. 1 vol. — L'ouvrière. 1 vol. — L'ouvrier de huit ans. 1 vol. — Le travail. 1 vol. — La politique radicale. 1 vol. — L'école. 1 vol. — La réforme de l'enseignement. 1 vol.

Simonin. Le monde américain. 1 vol.

Taine (H.). Essai sur Tite Live. 1 vol. — Essais de critique et d'histoire. 1 vol. — Nouveaux essais 1 vol. — Histoire de la littérature anglaise. 5 vol. — La Fontaine et ses fables. 1 vol. — Les philosophes français au XIXe siècle. 1 vol. — Voyage aux Pyrénées. 1 v. — M. Graindorge. 1 vol. — Notes sur l'Angleterre. 1 vol. — Un séjour en France de 1792 à 1795. 1 vol. — Voyage en Italie. 2 vol.

Topffer (R.). Nouvelles genevoises. 1 vol. — Rosa et Gertrude. 1 vol. — Le presbytère. 1 vol.

Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature grecque. 25 vol.

Traductions des chefs-d'œuvre de la littérature latine. 12 vol.

Villehardouin. Conquête de Constantinople. 1 vol.

Vivien de St-Martin. L'année géographique, 14 années (1863-1875). 13 vol.

Wallon. Vie de N.-S. Jésus-Christ. 1 vol. — La sainte Bible. 2 vol. — La Terreur. 1 vol.

Wey (Francis). Dick Moon. 1 vol. — La haute Savoie. 1 vol. — Chronique du siége de Paris. 1 vol.

Paris. — Typ. A. Quantin.